N° 856 45e Année T. CCL 15 Février 1934

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT CINQUANTIÈME

15 Février — 15 Mars 1934

15 Février — 15 Mars 1934 Tome CCL

MERCVRE DE FRANCE



(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXXXIV

COMMENT L'ALLEMAGNE PRÉPARE LE DÉSARMEMENT[1]

LA MOTORISATION DE L'ARMÉE ALLEMANDE

—

Dès la fin de la dernière guerre, le problème de la motorisation de l'armée avait préoccupé les organisateurs de la Reichswehr, qui voulaient assurer une extrême mobilité à ces unités. La doctrine de guerre allemande préconisait alors la tactique offensive du coup de main, qui découlait elle-même du système militaire imposé à l'Allemagne par le traité de Versailles. Elle permettait l'attaque brusquée, avec des effectifs réduits mais susceptibles de se déplacer rapidement.

Si l'on examine les métamorphoses de l'armée allemande depuis 1920, on constate qu'elles procèdent d'un programme dont les moindres détails avaient été minutieusement réglés. Ce programme répond à l'esprit offensif qui n'a pas cessé d'animer la Reichswehr. Il vise incontestablement à assurer à cette armée, — quel que soit le chiffre de ses effectifs, — une supériorité, sur les armées voisines, dans sa rapidité de manœuvre. Par une remarquable continuité d'efforts, — fragmentaires en apparence, mais admirablement coordonnés, — la Reichswehr est devenue une armée aussi redoutable par sa mobilité que par ses effectifs.

(1) V. *Mercure de France* du 1er février 1934.

L'effort de motorisation est sensible dans tous les éléments constitutifs de l'armée allemande, qu'il s'agisse des service pour le ravitaillement des unités combattantes ou du transport rapide des unités. C'est ainsi, en effet, qu'on a vu tout d'abord motoriser les boulangeries et les centres d'abat des divisions d'infanterie. Plus tard, l'artillerie a été partiellement motorisée, la cavalerie a été dotée d'autos blindées; les sections de projecteurs du génie ont été également motorisées...

Ultérieurement, les éléments du Corps d'Armée ont été intégralement motorisés.

Ainsi, après avoir progressivement remplacé le cheval par le moteur, en incorporant des éléments motorisés dans les grandes unités existantes, les chefs successifs de la Reichswehr se sont acheminés vers une motorisation totale de l'Armée. Cette œuvre devait être achevée sous le gouvernement hitlérien par la création d'unités totalement nouvelles et indépendantes, capables de remplir toutes les missions dans le minimum de temps: nous voulons parler des *Divisions motorisées,* qui mettent à la disposition du commandement des unités parfaitement homogènes, aptes à exploiter intégralement les qualités spécifiques des engins automobiles dont elles disposent.

Nous examinerons donc les caractéristiques de cette grande unité.

LA DIVISION ALLEMANDE MOTORISÉE

Les missions qui incombent à la division motorisée sont les suivantes :

Prendre contact avec l'ennemi ;

L'arrêter sur la position choisie par le commandement ;

Engager le combat ;

Constituer rapidement un front défensif sur la ligne déterminée par le commandement ;

Eventuellement, en cas de repli de l'armée, couvrir ce mouvement.

La prise de contact s'effectuera grâce aux renseignements fournis par l'observation aérienne. La division motorisée, par la rapidité de ses déplacements, se portera dans un minimum de temps à la rencontre de l'ennemi signalé par l'aviation. Elle doit, dans ce but, disposer d'unités rapides, que le commandement dirigera sur la ligne où le mouvement ennemi viendra se briser.

La division motorisée disposera donc d'un *détachement de découverte,* fortement constitué et comprenant des voitures tous terrains, des motocyclettes, des autos blindées, de l'artillerie automobile, tous ces éléments éclairés et protégés eux-mêmes par une escadrille d'avions.

Cette aviation aura essentiellement pour mission :

« pendant l'approche, de s'attacher au gros des colonnes ennemies;

« pendant le combat, de mitrailler les assaillants pour soutenir le moral de nos troupes. L'apparition d'avions volant en groupe à une faible altitude (50 mètres) est du plus grand effet moral et matériel ». (FUG : Règlement pour la conduite des troupes de toutes armes — Annexe 28 sur l'aviation des divisions motorisées).

Par ailleurs, le détachement de découverte, appelé à être le premier engagé, disposera d'organes blindés transportant des feux suffisamment puissants pour organiser un premier front de résistance et permettre au gros de la division de passer au dispositif de combat.

Derrière ce détachement, viendront les troupes de toutes armes, transportées sur véhicules automobiles tous terrains, et fortement armées.

L'infanterie divisionnaire sera identique à celle de la division d'infanterie, type armée moderne.

L'artillerie sera moins forte que l'artillerie de la division d'infanterie type moderne, mais elle disposera d'un groupe de défense contre avions et d'une section de repérage.

Ces troupes seront appuyées par un bataillon *d'artillerie d'assaut* et disposeront d'unités du *génie,* transportées sur véhicules automobiles.

Ainsi constituée, la division motorisée de l'armée allemande utilise plus de 3.000 véhicules de tous genres, qui sont aptes à circuler aisément sur les terrains les plus accidentés, à utiliser les itinéraires défilés, soustrayant ainsi les colonnes à l'observation aérienne.

La motorisation supprime enfin le risque de l'immobilisation du matériel par une défaillance du cheval. On sait en effet que le cheval supporte mal les gaz de combat.

Il existe actuellement dans la Reichswehr :

7 divisions entièrement motorisées, auxquelles s'ajoutent 7 autres divisions motorisées de Sturmabteilung (S. A.) dont la composition organique est identique à celle des Divisions de la Reichswehr.

Nous donnons ci-dessous la composition organique d'une division motorisée de l'armée allemande, sur le pied de guerre, et le tableau des différents types de véhicules automobiles adoptés, avec la répartition de ces véhicules dans chaque arme ou service de la division.

COMPOSITION D'UNE DIVISION MOTORISÉE DE L'ARMÉE ALLEMANDE SUR LE PIED DE GUERRE

La division motorisée comprend, outre les organes de commandement analogues à ceux de la division « type armée moderne » (commandements de la division d'infanterie, de l'infanterie divisionnaire, de l'artillerie divisionnaire) :

1) *Des organes de réglementation de la circulation et de liaison,* composés de :

— un détachement de réglementation de la circulation;

— un détachement de motocyclistes.

2) *Un détachement de découverte* (Aufklärungsabteilung), composé de :

— un état-major avec section de transmissions;

— un détachement de voitures tous terrains (un état-major et 3 compagnies à 2 sections de 3 patrouilles);

— un bataillon de motocyclistes (un état-major et 3 compagnies à 3 sections de 30 motocyclettes);

— un détachement d'autos blindées (un état-major et 2 compagnies à 3 sections de 4 autos blindées);

— une batterie automobile;

— une colonne légère d'infanterie;

— une escadrille d'aviation à 12 appareils.

3) *Une infanterie divisionnaire,* identique à l'infanterie divisionnaire de la division « type armée moderne », soit :

— un commandement de l'infanterie divisionnaire;

— 3 régiments d'infanterie comprenant chacun :

1 état-major de régiment,
3 bataillons,
1 compagnie de Minenwerfer,
1 compagnie de transmissions,
1 batterie d'accompagnement,
1 colonne légère.

4) *Une artillerie divisionnaire,* beaucoup moins forte que celle de la division « type armée moderne », mais augmentée d'une section de repérage de défense contre aéronefs.

Cette artillerie divisionnaire comprend :

a) un commandement de l'artillerie divisionnaire;

b) un groupe d'observation;

c) un régiment d'artillerie légère à 3 groupes (de chacun 3 batteries et 1 colonne légère), comprenant:

1 état-major de régiment,
1er groupe (porté),
2e groupe (tracté),
3e groupe (sur affût),
et 3 colonnes légères.

d) un groupe d'artillerie lourde tracté (3 batteries, 1 colonne légère);

e) un groupe de défense contre avions (1 état-major, 4 batteries, 1 colonne légère);

f) Une section de repérage de défense contre avions.

5) *Un bataillon de chars de combat* (1 état-major et 3 compagnies).

Chaque compagnie comprend :

3 sections de 5 chars,
5 chars de réserve,
1 char de commandement,
1 char de T.S.F.

6) *Un bataillon de pionniers du génie :*

3 compagnies,
1 colonne de ponts,
1 section de projecteurs,
1 colonne légère de pionniers.

La colonne de ponts, ainsi que les voitures de combat, sont tirées par 4 tracteurs à roues. Les hommes sont chargés sur des camions-autos.

7) *Un détachement de transmissions*

à 3 compagnies,
et 1 colonne légère de transmissions.

8) *Des services,* savoir :

a) *Un détachement sanitaire :*
3 sections sanitaires auto,
1 compagnie auxiliaire,
1 ambulance;

b) *Service des ravitaillements :*
1 compagnie d'exploitation,
1 compagnie de parc,
et 1 régiment de transports automobiles,
(16 convois de 30 tonnes.)

NOMBRE DE VÉHICULES AUTOMOBILES DE LA DIVISION:

Non compris les parcs et les convois divisionnaires	2.105
Voitures tourisme	793
Avec les parcs et les convois divisionnaires	2.511
Voitures tourisme	876
Motos	390

DIFFÉRENTS TYPES DE VÉHICULES AUTOMOBILES DE LA DIVISION MOTORISÉE.

1° Il existe dans chaque état-major, unité ou service, un certain nombre de voitures de tourisme ou camions-autos du type courant, qui sont donc liés au réseau routier.

2°.Mais la moitié des véhicules est susceptible de se déplacer en tous terrains, grâce à l'utilisation de :

a) voitures de tourisme à 6 roues,
b) voitures de reconnaissance à chenilles arrières,
c) camions-autos à 6 roues,
d) camions-autos à chenilles arrières (y compris des camions-auto-cuisines),
e) autos blindées à 6 roues (1 par compagnie d'autos blindées),
f) voitures à roues et à chenilles interchangeables (9 voitures pour la batterie-auto du détachement de découverte, et 12 voitures pour chaque batterie du 3° groupe du régiment d'artillerie),
g) tracteurs à roues,
h) tracteurs à chenilles,
i) tracteurs à chenilles arrières,
j) tracteurs à roues et à chenilles interchangeables. (Batteries du Groupe lourd),
k) affûts d'artillerie sur roues,
l) affûts d'artillerie à roues et à chenilles. (Batteries du 3° Groupe du régiment d'artillerie.)

Dans chaque état-major, unité ou service, on trouve des voitures de tourisme à 6 roues ou à chenilles arrières et des camions-autos à 6 roues ou à chenilles arrières.

DANS L'ARTILLERIE :

Le premier groupe est porté, les batteries étant chargées sur camions-autos à 6 roues, un tracteur à chenilles étant, en outre, chargé sur chaque camion porte-pièces.

Le deuxième groupe est tracté, les pièces étant tirées par des tracteurs à chenilles arrières.

Le troisième groupe est sur affûts automobiles, ces affûts étant à roues et à chenilles interchangeables.

Le groupe lourd est tracté, les pièces étant tirées par des tracteurs à roues et à chenilles interchangeables.

Le groupe de défense contre avions, enfin, est sur affûts automobiles sur roues.

DANS L'INFANTERIE, on trouve :

— à l'état-major d'un régiment :
6 voitures de tourisme tous terrains sur 7,
3 camions-autos tous terrains sur 3;

— à l'état-major d'un bataillon :
3 voitures de tourisme tous terrains sur 3,
6 camions-autos tous terrains sur 6;

— à la compagnie :
3 voitures de tourisme tous terrains sur 6,
6 camions-autos tous terrains sur 17;

— à la compagnie de mitrailleuses :
14 voitures de tourisme tous terrains sur 14,
8 camions-autos tous terrains sur 8;

— à la compagnie de Minenwerfer :
3 voitures de tourisme tous terrains sur 3,
4 camions-autos tous terrains sur 6,
6 tracteurs à chenilles.

(Ces unités sont donc excessivement mobiles et non liées à la route.)

HITLER ET LA REICHSWEHR

Au seuil de notre première étude, nous avons indiqué que nous n'entendions pas refaire ici un exposé des manquements de l'Allemagne aux obligations du traité de Versailles. Ce que nous avons voulu, c'est mettre en relief l'effort d'organisation fait par les chefs de la Reichswehr, effort qui a imposé au Reich des charges budgétaires que la sécurité de l'Allemagne ne pouvait seule justifier.

Sur l'activité des usines de guerre, sur les préparatifs militaires du Reich en vue d'un conflit armé dont l'éven-

tualité s'impose de plus en plus à l'esprit, sur l'aviation allemande, sur les formations paramilitaires, d'innombrables informations ont été répandues tant par la presse que du haut de la tribune du Parlement.

Des pages qui précèdent, il résulte incontestablement:

1° que l'Allemagne peut, dans un minimum de temps, mobiliser 45 divisions;

2° qu'elle peut, *en moins de vingt-quatre* heures, jeter sur l'Est de la France huit divisions légères motorisées;

3° qu'elle peut, *en cinquante-deux heures,* débarquer 29 divisions sur ces mêmes frontières;

4° que les formations paramilitaires sont directement rattachées aux unités de la Reichswehr, organisées et armées comme elles;

5° qu'une habile propagande, exaltant le patriotisme et l'héroïsme, s'efforce de persuader le peuple que les destinées du monde dépendent de l'Allemagne et que « seule la force peut faire triompher le droit » (Discours de von Papen, 20 janvier 1934).

Hitler, dès son arrivée au pouvoir, a porté une attention toute particulière aux problèmes militaires. Il défend avec force l'honneur et le prestige de la Reichswehr et ne craint pas de remplacer des chefs, comme le général von Hammerstein, dont les conceptions politiques ne s'harmonisent pas avec la doctrine hitlérienne. Il a sous sa haute direction des organismes comme la Direction de l'Armée et les grandes Commissions de Défense Nationale. Il veut faire de l'armée un instrument puissant, au service de la politique nationale-socialiste.

Dans la réorganisation militaire entreprise par le gouvernement hitlérien depuis un an, on peut distinguer trois étapes :

1° Celle qui a eu pour objet d'imprimer à la Reichswehr le sceau national-socialiste et de la soumettre aux valeurs morales et spirituelles de cette doctrine.

2° Vint ensuite la réorganisation technique de l'armée, avec la création des grandes unités rapides que nous venons de définir.

3° Pour parachever cette œuvre, Hitler a enfin voulu réaliser une coopération étroite entre l'armée et la nation. Il a, à cet effet, créé un organisme de liaison entre l'armée et les formations hitlériennes. Ces unités ont été rattachées — division pour division — aux formations régulières de la Reichswehr, pour remplir, en cas de guerre, des missions particulièrement délicates.

C'est ainsi que, depuis un an, les sections d'assaut et les détachements de protection ont participé aux exercices et aux manœuvres de la Reichswehr. Elles constituent essentiellement des éléments de choc, dont l'esprit offensif est particulièrement développé.

Pour le gouvernement hitlérien la formation militaire de la jeunesse répond à la nécessité de constituer des réserves imposantes par le nombre et la qualité. L'instruction pré-militaire obligatoire permet à Hitler d'envisager sans crainte une durée assez courte du service militaire.

Tels sont les faits qui renforcent les inquiétudes causées à l'étranger par l'avènement d'Hitler au pouvoir. Ils précisent chaque jour davantage les signes avant-coureurs d'un inévitable conflit armé. Car enfin, aucune raison d'ordre international ou moral ne peut justifier la volonté de réarmer dont témoigne l'Allemagne. Des buts plus réels, dépouillés de toute idéologie comme de tout amour-propre, sont à l'origine des préparatifs militaires qui, d'Allemagne, répandent l'angoisse à travers le monde et créent un état de tension perpétuelle qui nous conduira fatalement à la guerre.

LES BUTS DE LA POLITIQUE HITLÉRIENNE.

Dans son livre *Mon Combat*, Hitler a écrit que l'Allemagne « devait devenir une nation agricole et conquérir dans ce but de nouveaux territoires vers l'Est, sur la Russie et les pays avoisinants ». Il ajoute : « Le droit de propriété, c'est celui que le plus fort s'assure par la conquête. »

La France, un des piliers de la civilisation latine, doit inévitablement s'opposer, suivant Hitler lui-même, à

cette poussée du germanisme, qui compromettrait l'équilibre européen. Dès lors, *l'anéantissement préalable de la France* apparaît aux hitlériens comme une *nécessité* à laquelle toutes les valeurs morales et tous les traités ne sauraient s'opposer.

Et c'est bien le danger qui nous menace, nous Français, endormis dans les rêves d'une idéologie que l'histoire du germanisme devrait cependant dissiper !

La doctrine hitlérienne, l'idée d'une Grande Allemagne reconstituant le Saint Empire Romain — qui avait, suivant le mot de Voltaire, le triple désavantage de n'être ni saint, ni empire, ni romain, — entraînent fatalement le gouvernement du Reich à une politique d'expansion et, par là même, de conquête. En promettant à ses membres de rassembler un jour, au sein du Reich nouveau, tous les individus de langue allemande qui vivent encore hors des frontières actuelles du Reich, le parti national-socialiste a fait naître des convoitises qu'une guerre seule peut assouvir.

Révision des frontières orientales du Reich, suppression du couloir polonais, annexion de l'Autriche et de l'Alsace-Lorraine, — quelles que soient les protestations hitlériennes sur ce dernier point ! — voilà les buts essentiels de la politique extérieure de la Jeune Allemagne !

Que les conversations directes germano-polonaises aient été interprétées comme un signe de rapprochement et une manifestation du désir de paix, ce n'est là qu'une lourde illusion. Qu'on ne s'y trompe pas : les accords intervenus récemment entre la Pologne et l'Allemagne ne concernent que des questions économiques. Ils sont absolument muets sur les questions territoriales.

Et si, par aventure, le chancelier Dollfus, dont la lutte contre les entreprises nazis mérite d'être hautement louée, s'assure l'appui italien, il n'en reste pas moins que le parti nationaliste s'efforce d'instaurer le régime hitlérien à Vienne et que le gouvernement de Berlin poursuit inlassablement la réalisation de l'Anschluss, si longtemps attendu !

L'Allemagne avait longuement prémédité le geste par lequel elle s'est décidée à rompre avec la Société des Nations .Mais chacun sait maintenant que le gouvernement du Reich n'a quitté Genève qu'afin de poursuivre en toute liberté ses préparatifs militaires, qui sont le prélude d'une guerre dont elle choisira l'heure, et qu'elle soutient par une action diplomatique très active.

A l'heure actuelle, nous sommes encore les maîtres de la situation. Mais n'oublions pas que le gouvernement de Berlin répondrait par de nouvelles exigences à toute nouvelle concession de notre part. Il dépend de nous d'empêcher une barbarie renaissante de changer une fois de plus la face du monde. Certes, la guerre est horrible; mais aussi longtemps qu'il sera regardé comme impossible

de faire régner sur terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre,

malheur et opprobre aux nations qui n'auront pas sans cesse développé ce qu'elles ont de génie, de force et de courage, pour se rendre invincibles !

X...

L'AFFAIRE DES "JUMEAUX"
DE VICTOR HUGO

—

La toute récente édition à l'Imprimerie Nationale de la pièce inachevée des *Jumeaux* vient de donner un regain d'actualité à la question qui s'est depuis longtemps posée et qui n'a jamais eu de solution: Pourquoi Victor Hugo, en 1839, a-t-il été amené à renoncer à l'achèvement d'un drame qui ne le cédait en rien pour l'intérêt de l'intrigue et l'éclat des vers à ses précédents chefs-d'œuvre dramatiques?

L'histoire racontée par Richard Lesclide dans ses *Propos de table de Victor Hugo,* non seulement ne correspond pas à la stricte réalité des faits, mais encore a eu l'inconvénient de détourner l'attention du véritable problème.

Voici ce que raconte Richard Lesclide:

Contrairement à son habitude, Victor Hugo parla prématurément de son œuvre. Content de ce qu'il avait fait, il en lut quelques passages dans une soirée tout intime à son ami Boulanger, qui s'en montra enthousiasmé.

Cet enthousiasme fut bavard ; Louis Boulanger, le soir même, raconta devant quelques personnes la nouvelle œuvre du poète et l'impression profonde qu'elle avait produite sur lui. Au nombre des auditeurs se trouvait Alexandre Dumas père. Nous n'avons pas l'intention d'accuser ce grand romancier d'un plagiat quelconque ! Mais les idées qui flottaient autour de lui devenaient facilement les siennes; il s'en emparait avec une aisance et une naïveté qui ne permettaient guère de lui en vouloir. Quelque temps après, sans songer peut-être au récit de Louis Boulanger, il écrivait *Le Vicomte de Bragelonne.*

Hugo l'apprit; Louis Boulanger confessa sa faute et, dans un premier mouvement de colère, Victor Hugo jeta au feu le manuscrit des *Deux Jumeaux,* drame en vers qu'il avait poussé jusqu'au quatrième acte.

Une lettre de Victor Hugo, publiée dans l'édition de l'Imprimerie Nationale, remet les choses au point. Victor Hugo, en 1839, n'a nullement songé à jeter son manuscrit au feu.

En juillet 1839, écrit-il à Paul Meurice le 18 mars 1861, je lus à divers amis : Auguste Vacquerie, Louis Boulanger, MM. Gustave d'Arnay et peut-être H. Ducros, les trois premiers actes du drame *Les Jumeaux.* C'était le Masque de Fer...

Une des principales situations... c'était la mère Anne d'Autriche se trompant entre ses jumeaux et prenant le Masque de Fer pour Louis XIV. J'ai su cet hiver par ma femme que cette situation a été mise par A. Dumas dans un de ses romans dont le titre m'échappe. Il est probable qu'elle se retrouve dans son drame...

Tout cela peut être dit, ce me semble, sans froisser Dumas et comme un hasard littéraire, en prenant date en mon nom pour me préserver d'une accusation de plagiat, si grave dans mes préjugés que je jetterais mon drame au feu plutôt que de l'encourir...

La source des exagérations de Richard Lesclide apparaît là. Victor Hugo a pu tenir devant Richard Lesclide des propos analogues à ceux qu'il écrit à Paul Meurice. Mais Victor Hugo n'a jamais fait qu'une hypothèse: Je *jetterais* et non pas: *j'ai jeté.* Et, de plus, le drame d'A. Dumas *Le Prisonnier de la Bastille* est de 1861, et le roman *Le Vicomte de Bragelonne* de 1847.

Rien donc dans cette histoire ne fait apparaître les raisons qui, en 1839, ont décidé Victor Hugo à ne pas continuer son œuvre.

D'ailleurs, l'accusation d'un plagiat quelconque, soit de Dumas, soit de Victor Hugo, est sans fondement. Il suffit de lire *Le Vicomte de Bragelonne* et *Le Prisonnier de la Bastille* pour se rendre compte que le seul point de contact avec *Les Jumeaux,* c'est en effet la scène où Anne d'Autriche se trouve en présence des deux frères. Or,

cette scène est amenée chez Victor Hugo et chez A. Dumas par l'invention de péripéties absolument dissemblables et voici à quoi elle se réduit dans *Le Prisonnier de la Bastille:*

D'ARTAGNAN, *annonçant*: Le Roi ! (*Entre Marchiali.*)
FOUQUET, *annonçant*: Le Roi ! (*Entre Louis XIV.*)
LA REINE, *regardant à la fois à droite et à gauche et poussant un cri:* Ah!!!
LOUIS XIV : Il paraît que tout le monde ici méconnaît son roi. Capitaine d'Artagnan, faites votre devoir.
LA REINE, *suppliante*: Louis! Louis!!
D'ARTAGNAN, *à Marchiali* : Monsieur, vous êtes mon prisonnier.

C'est tout! Beaucoup de bruit pour rien.

Mais malencontreusement la légende d'un plagiat s'est perpétuée; elle a préoccupé outre mesure la critique, et le problème important, celui de l'abandon du manuscrit des *Jumeaux,* est resté suspendu.

Nous allons tenter d'y apporter une solution.

§

Tout d'abord, il ne faut pas négliger les raisons que Victor Hugo a données lui-même.

Il est bien remarquable que, dans le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* Victor Hugo, tout en faisant ressortir avec une légitime fierté la valeur de ses drames, insiste avant tout sur les violences et les injustices de la critique, sur la grossièreté des siffleurs, sur la mauvaise foi et les vexations des directeurs de théâtre, sur l'indocilité de certains de ses interprètes, sur les graves ennuis de ses procès, sur les tracasseries et les abus d'autorité des pouvoirs publics, comme s'il avait à cœur de démontrer tout le bien-fondé de sa conclusion:

M. Victor Hugo, après les *Burgraves* (1843), s'éloigna du théâtre, bien qu'il eût un drame presque achevé depuis 1836, *Les Jumeaux :* il ne lui convint plus de livrer ses pensées à ces insultes faciles et à ces sifflets anonymes que quinze ans n'avaient pas désarmés. Il avait d'ailleurs moins besoin du théâtre; il allait avoir la tribune.

Il n'y a pas lieu de mettre en doute la sincérité de Victor Hugo: ces insultes faciles et ces sifflets anonymes ne datent pas de l'échec des *Burgraves;* le découragement du poète vient de plus loin.

En 1838, est-ce que, dans la *Revue des Deux-Mondes*, Gustave Planche n'osait pas écrire à propos de *Ruy Blas:*

De l'orgueil démesuré à la folie, il n'y avait qu'un pas, et ce pas, M. Victor Hugo vient de le franchir... Son intelligence n'est plus qu'un chaos ténébreux, où s'agitent pêle-mêle des mots dont il a oublié le sens.

Est-ce que, dix-huit mois auparavant, après *Marie Tudor* et *Angelo,* l'Académie française ne lui avait pas marqué son dédain, en ne lui accordant que 6 voix, alors qu'elle en donnait 11 au très médiocre Casimir Bonjour et 7 au plus médiocre Parizet?

Ce que Victor Hugo avait contre lui, ce n'étaient certes ni les *Feuilles d'Automne* ni les *Chants du Crépuscule,* mais c'était son théâtre; et ce qu'on lui reprochait communément, c'était d'avoir abusé de tous les procédés puérils du vieux mélodrame à la Pixérécourt: des enfants perdus, des souterrains, des escaliers dans les murs, des déguisements de personnages, des bourses pleines d'or, de portes secrètes et autres recettes désuètes, révélatrices à la fois d'absence de goût et de pauvreté d'invention.

Or, pour les *Jumeaux,* Victor Hugo avait puisé à pleines mains dans cet arsenal usagé de Guignol mélodramatique.

Le personnage qui tient le fil de l'action des *Deux Jumeaux* se présente au premier acte avec le « costume fantastique et déguenillé des comédiens de Callot », bas jaunes et justaucorps troué de soie noire. C'est le comte Jean, qui a revêtu la défroque du batelier astrologue Guillot-Gorju: depuis dix ans, il a perdu la trace de sa fille Alix; mais il arrive opportunément que celle-ci vient demander au magicien Guillot-Gorju de l'aider à délivrer un inconnu, un prisonnier masqué de fer dont elle est amoureuse et qui est enfermé dans les vieilles murailles du château de Pierrefonds. Le comte Jean, effrayé

d'abord de l'audace, essaye de la détourner de son entreprise, mais finit par consentir à lui prêter aide.

Le second acte nous introduit dans une salle ogivale du château de Pierrefonds, délabrée, « à la fois sinistre et magnifique ». Alix jette une bourse pleine d'or au geôlier et obtient qu'il ôte son masque au prisonnier: déjà la clef est dans le cadenas, quand soudain retentit un coup de pistolet tiré par un soldat de garde. Ce soldat est porteur d'un ordre de Mazarin qui lui donne pleins pouvoirs. Le Gouverneur s'enfuit par la plaque de la cheminée qui se referme derrière lui. Le soldat ôte alors sa perruque. S'est le comte Jean. Le Masque de fer délivré, la jeune fille et le comte quittent le château.

C'est encore un château mystérieux et à demi ruiné qui sert de cadre au troisième acte: c'est Plessy-les-Rois, demeure de Jean de Criqui, inhabitée depuis cent ans. C'est là qu'Anne d'Autriche, Louis XIV et Mazarin échangent des confidences sans se douter que, par un panneau secret, qui vient de s'entr'ouvrir dans la muraille, ils sont observés par le comte Jean, par Alix et par le Masque de fer. Les hôtes royaux disparaissent par une galerie; Alix et le comte Jean vont préparer le départ du Masque de fer:

> Nous reviendrons vous prendre ici.
> *(Il sort avec Alix par le panneau qui se referme sur eux. Le Masque de Fer reste seul. Bruit de pas dans la galerie du fond.)*
> ...Mais j'entends marcher... Non, rien ne bouge.
> *(Une lueur parait dans la galerie.)*
> Quel est cet homme pâle avec un linceul rouge?...
> Où fuir ? — Cette porte ?... Oh ! fermée !... Et l'autre [aussi!!
> *(Il va se cacher derrière un paravent qu'il reploie et referme sur lui; entre le Cardinal...)*

Il y a excès; et tous ces travestissements, toutes ces cachettes, toutes ces trappes secrètes n'ont pas même le mérite de l'originalité; c'est là tout le bric-à-brac de la *Tour de Nesles,* déterré de l'arrière-boutique du magasin d'accessoires d'Alexandre Dumas. Est-il besoin de signa-

ler que le pseudo Guillot-Gorju, qui épouvante Anne d'Autriche en lui révélant ses secrets, c'est exactement le faux astrologue Buridan terrorisant Marguerite de Bourgogne en lui racontant le mystère de ses nuits? Il n'échappe à personne que, dans cette même *Tour de Nesles,* les enfants perdus, les caveaux sans issue, les bourses d'or jetées au geôlier, jouent un rôle capital. Et ces procédés qu'on accusait, dès 1830, d'être surannés, que de fois Victor Hugo les avait-il utilisés lui-même, d'*Hernani* à *Ruy Blas?*

Toutefois, nous ne pensons pas que toutes ces raisons, qui sont d'ordre littéraire et qui ne relèvent que de l'état moral de l'homme devant l'hostilité de la critique, aient été suffisantes pour décourager brusquement, en 1839, le poète qui avait, au fond, des trésors de confiance en lui-même.

§

Il y a une raison plus grave. C'est le succès croissant d'une pièce à laquelle Victor Hugo avait, pour une large part, emprunté l'intrigue de la sienne et qu'il avait pu croire un instant assez peu destinée au succès, pour qu'il pût s'en inspirer sans péril.

Ni le comte Jean, conspirateur contre Mazarin, ni l'amour de la fille du conspirateur pour le Masque de fer, ni le coup de théâtre, — le Masque de fer remettant luimême son masque et retournant à sa captivité parce que les événements l'obligent à renoncer à l'amour de la jeune fille, — ne sont de l'invention de Victor Hugo.

Tous ces personnages, toutes ces péripéties se retrouvent dans le mélodrame en prose d'Arnould et Fournier, *L'Homme au Masque de fer,* joué au théâtre de l'Odéon le 3 août 1831, et où Juliette Drouet tenait le rôle de Marie, la fille du conspirateur.

Dans la pièce d'Arnould, qui s'ouvre comme celle de Victor Hugo par une prédiction d'astrologue, ces conspirateurs sont deux: d'Aubigné, possesseur du secret, et d'Ostanges, le père de Marie, qui ignore la personnalité du Masque — comme le comte Jean — et se montre tout d'abord hostile à l'amour de la jeune fille pour le pri-

sonnier. Victor Hugo a réuni dans le seul rôle du comte Jean les rôles tenus et les idées exprimées par les deux personnages, d'Aubigné et d'Ostanges.

Nous ne possédons pas le quatrième acte, qu'avait écrit et lu Victor Hugo, et nous ne savons pas comment, dans son drame, le Masque de fer arrivait à connaître le secret de sa naissance. Ce qui ressort des notes conservées, c'est que, venue à la Cour, Alix y devenait la prisonnière d'Anne d'Autriche; le frère jumeau de Louis XIV était un instant choyé et caressé par sa mère; Anne d'Autriche se proposait de lui substituer plus tard un inconnu et de lui rendre sa liberté. Nous ignorons dans quel but Anne d'Autriche gardait Alix; nous ignorons non moins comment le comte Jean arrivait à disposer du sort du Masque de fer. Toujours est-il que le comte Jean disait à la reine:

> Nous pouvons aisément traiter l'un avec l'autre :
> Rendez-moi mon enfant, et je vous rends le vôtre.

Cet épisode appartient sans conteste à l'imagination de Victor Hugo; mais voici où nous retrouvons l'imitation presque textuelle d'Arnould:

(*Paraît la prisonnière.*)
Alix !
(*Le comte Jean ferme la porte du fond.*)
LE PRISONNIER *à genoux, à Alix :*
Oh ! dis, tu voulais donc me prendre mon tombeau !
(*Il remet son masque.*)
Adieu, Madame !

Dans le mélodrame d'Arnould, après la scène où le Masque de fer a refusé d'échanger ses droits au trône contre sa liberté, la conspiration est découverte, et c'est pour sauver ceux qui se sont compromis en son nom que le prisonnier abandonne à Louvois les lettres de sa mère, révélatrices de sa naissance:

Messieurs je vous rend les lettres de ma mère. *Remettez-moi ce masque,* si vous voulez.

MARIE. — Grâce ! grâce !

GASTON. — Femme, laissez-moi, je ne vous connais pas !

Admettons que ces deux fins de scène soient amenées par des péripéties dissemblables, elles n'en sont pas moins identiques.

Dans un article du journal *Le Temps,* M. E. Henriot signalait un rapprochement qui aurait pu, croit-il, être une des causes du renoncement de Victor Hugo. Il s'agit de la scène où le comte Jean enlève son masque au prisonnier qu'il a momentanément délivré:

> L'ombre qui me couvrait, l'ombre affreuse se lève!...
> Alix! Alix! on voit avec tout le visage!
> De l'air! de l'air partout! *de l'air dans les cheveux...*
> Je regarde! j'entends! je respire, je vis...

Dans *La Prison* d'Alfred de Vigny, M. E. Henriot a retrouvé les mêmes termes:

> Mais enfin je respire!
> Je suis libre, je cours; le masque est arraché;
> *De l'air dans mes cheveux* j'ai senti le passage
> Et le soleil un jour éclaira mon visage.

Ces expressions se trouvent textuellement dans le drame d'Arnould:

> GASTON *se relevant.* — Je suis en liberté!... je sens *l'air dans mes cheveux,* autour de mon front!

Jusqu'en 1839, Victor Hugo a pu croire que le drame d'Arnould tomberait facilement dans l'oubli. Au lendemain de la première, la critique avait été dure. Le 4 août 1831, le *Courrier des Théâtres* écrivait:

> Le drame a passé toutes les limites de l'absurde en traversant le misérable théâtre de l'Odéon... L'inutile et l'ennuyeux sont son domaine... Pauvre Odéon, le Masque de Fer t'assommera. Pour le public, il ne se laissera point attraper.

La prédiction ne se réalisa pas. Bien au contraire, l'*Histoire du Second Théâtre Français,* de Porel et Monval, nous révèle que *L'Homme au Masque de Fer* d'Arnould alla de succès en succès. Repris à l'Ambigu-Comique, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté, traduit en allemand, sans cesse réimprimé de 1831 à 1870, ce mélodrame devint populaire.

Il était devenu, dès 1839, assez célèbre pour que cette fois Victor Hugo pût craindre, malgré toute la splendeur des vers des *Jumeaux*, une accusation de plagiat, sinon entièrement méritée, du moins plus vraisemblable.

§

Mais, à notre avis, une raison prépondérante vint s'ajouter à celle-là: et c'est le renoncement au théâtre de Juliette Drouet, pour qui, croyons-nous, avait été écrit le drame des *Jumeaux*.

De son insuccès dans *Marie Tudor*, où elle fut dès les premiers jours remplacée, à cause de son incapacité, par la protégée d'Alexandre Dumas, Juliette Drouet avait gardé une déception profonde et une rancœur opiniâtre: les notes dithyrambiques que Victor Hugo avait fait passer dans certains journaux parisiens ne l'avaient point consolée: elle désirait âprement une revanche.

Pendant deux ans, Victor Hugo avait vainement essayé de la faire entrer à la Comédie-Française. Il n'y put parvenir. Il lui destina, en 1838, le rôle de la reine dans *Ruy Blas*.

Ni Victor Hugo ni Juliette ne pouvaient prévoir l'insurmontable obstacle qui allait se dresser. Le 19 août 1838, onze mois avant que Victor Hugo commençât *Les Jumeaux*, Mme Victor Hugo écrivait à Anténor Joly, directeur de la Porte-Saint-Martin, cette lettre confidentielle:

...L'opinion est défavorable à tort ou à raison au talent de Mlle Juliette... Que mon mari, qui porte intérêt à cette dame, l'ait appuyée pour la faire entrer à votre théâtre, rien de mieux, mais que cela aille jusqu'à mettre en question le succès d'une des plus belles choses qui soient, voilà, Monsieur, ce que je ne puis admettre.

Il faut, Monsieur, que d'une part je trouve la chose assez grave pour prendre sur moi de m'en ouvrir avec vous. Il faut de plus que j'aie une parfaite confiance en vous pour m'autoriser à en avoir une si grande à votre égard. Elle va jusqu'au point de ne pas douter que tout ceci restera entre nous.

Le rôle de la reine ne fut pas confié à Juliette: ce fut un véritable désespoir. Le 4 septembre 1838, elle écrivait à Victor Hugo:

Je suis triste, mon bien-aimé; je porte le deuil d'un beau et admirable rôle qui est mort pour moi à tout jamais; Marie de Neubourg ne vivra pas pour moi. J'ai un chagrin plus grand que tu ne peux imaginer. Cette dernière espérance perdue m'a donné un coup terrible. Je suis démoralisée au point de ne pas oser jouer dans la pièce de n'importe qui un rôle de n'importe quoi.

Dix mois après, Victor Hugo commençait *Les Jumeaux;* il n'avait garde de ne pas y donner tous ses soins au rôle d'Alix, au rôle de Marie de *L'Homme au Masque de Fer,* où Juliette avait obtenu, dit le *Figaro* du 4 août 1831, un succès de larmes. Victor Hugo destinait-il le rôle à Juliette? Que se passa-t-il exactement? Il avait travaillé d'abord à Villequier, aux côtés de Mme Hugo. Rentré seul à Paris, il écrivait à Mme Hugo qu'il était souffrant, qu'il s'interrompait et qu'il allait voyager. Il partit avec Juliette: ce fut son premier voyage au Rhin: son absence dura deux mois. L'abandon des *Jumeaux* n'était pas encore définitif. Le 15 octobre, aux îles Sainte-Marguerite, il dessinait la *Prison du Masque de fer.*

Quatre jours avant son arrivée à Paris, il reçut de Mme Hugo, le 22 octobre, ces nouvelles au sujet des *Jumeaux:*

Anténor Joly écrit qu'il a engagé Mme Dorval et qu'il te demande ta pièce. Granier a dû t'écrire pour te dire que le ministère désire que tu la donnes au Théâtre-Français.

La chose était jugée: Mme Dorval à la Porte-Saint-Martin! ou la Comédie-Française, interdite à Juliette!

Qu'avait fait Mme Hugo? Le moment des querelles de ménage eût été mal choisi pour Victor Hugo: il apprenait en même temps la mort de l'académicien Michaud, l'historien des Croisades. Sur-le-champ, il posait sa candidature. La respectabilité que la prude Académie exigeait d'un candidat ne lui permettait plus d'afficher, ni de faire afficher Juliette.

De dépit, celle-ci entrait en pourparlers pour reprendre ailleurs sa vie d'actrice :

Quant aux craintes que tu as en me voyant rentrer dans la vie du théâtre, elles se dissiperont par l'honnêteté et la droiture de ma conduite, je l'espère, et même j'en suis sûre. — Lundi, 4 novembre 1839.

Cette lettre, ainsi qu'en témoigne la correspondance publiée par Louis Guimbaud, fut suivie, pendant quinze jours, d'une série de scènes orageuses. Enfin, le 18 novembre, tout s'apaisa; un pacte fut signé :

Il y eut, pense M. Louis Guimbaud, entre le poète et son amie une sorte de mariage mystique, accompagné de mutuels engagements. Juliette dut promettre de ne plus remonter sur les planches. Victor Hugo dut jurer qu'il n'abandonnerait jamais ni Juliette, ni Claire, la fille de Juliette.

Ainsi prirent fin à la fois les velléités dramatiques de Juliette Drouet et le manuscrit des *Jumeaux*.

Tout porte à croire qu'il n'y a pas seulement là simple coïncidence, mais relation de cause à effet.

PAUL BERRET.

POÈMES MYSTIQUES

—

DIPTYQUE

PIETA

Notre vie est une madone qui pleure,
Tenant sur ses genoux son pauvre enfant mort,
Et pour qui rien n'est plus, le monde ni l'heure,
Que ces pleurs de douleur sur son vain trésor.

« Quoi, cette promesse ineffable de l'ange,
Cet enfant divin qu'adoraient les bergers
Et qui leur souriait, si beau dans son lange,
Avec tout l'azur entre ses cils légers!

« Quoi, l'adolescent qui disait dans le temple
Aux docteurs assemblés des mots inconnus,
L'homme qui, de ses mains pures, en exemple,
A ses frères humains lavait les pieds nus!

« Et qu'ils ont percé des clous et de la lance,
Pour toute gloire, sur la cime du mont,
Et qu'ils ont laissé seul, face au grand silence,
Expirer son âme en signe de pardon!... »

Notre vie est cette madone hagarde
Qui supplie encore son enfant glacé
Et puis, sans comprendre, s'arrête et regarde
Le sang noir qui tombe de ce flanc percé.

LA MORT

La mort n'est qu'un sommeil; et, franchi l'intervalle,
Un ange est là, devant le sépulcre, et son geste
Désigne d'un sourire, et sa parole atteste,
Hors des liens laissés, l'absence triomphale.

La vie est libre, ailleurs! L'unique tombe reste
Où la chair, un instant, vide de sa rivale
Miséricordieuse, échoue et se ravale
Pour mieux frémir de gloire en son âme céleste.

Mais toi qui répandis sur la tête divine
Ce vase parfumé d'amour, ton cœur devine,
Fidèle Madeleine! Et déjà, la première,

Tu vois le mort revivre. Oh! joie : il parle encore!
Et sa nouvelle voix, d'un grand flux de lumière
Plus suave, déborde immensément l'aurore.

—

L'HYDRE

Tout pourrait être bon, tout pourrait être beau
D'un monde que Dieu fit au seul rythme du verbe :
A chacun son bonheur, son amour et sa gerbe,
Et, pour la paix du soir, à chacun son flambeau.

L'homme, ignorant la honte et l'effroi du tombeau,
Par les grands paradis sans reptiles, sans herbe,
Irait, chantant aux cieux ouverts l'hymne superbe
D'une gloire où la mort ne mettrait nul lambeau.

— Mais tandis qu'enivrée en ces folles vendanges
Du Rêve, l'âme exulte et sent des ailes d'anges
L'emporter, la bercer d'un immense concert,

Dans l'ombre où vont nos corps fiévreux d'un mal étrange,
Autour de nous, sur nous, l'hydre au souffle de fange,
La Vie atroce est là qui nous ronge la chair.

—

DANS LA NUIT

Les bras vides, sans force, et le cœur sans courage,
Je renonce à fléchir les destins absolus.
Pourquoi lutter sans rêve?... Et le dernier mirage,
La gloire peut flamber demain : je n'y crois plus.

Sur mes jeunes désirs que le temps chasse et presse,
Sur tant de pureté, de fraîcheur et de foi,
Et sur toi-même, avec la pitoyable ivresse,
O poète, — ce peu qui demeure de moi, —

Quelle ombre maintenant! Quelle immense ennemie!
— Oh! que ne puis-je encore et pour quelques instants
Réveiller d'un baiser ma jeunesse endormie
Dans les fleurs, au soleil d'un matin de printemps!

Mais je pressens déjà, dans la nuit coutumière
Si déserte pour moi d'astres et de flambeaux,
Les paroles d'amour et les mains de lumière
Du dieu qui nous accueille au delà des tombeaux.

—

LE PUITS

Elle, aux yeux toujours bleus, ma vie enthousiaste
Passe, et tout son passé dans les grands sables dort,
Au désert d'un soleil intarissable d'or
Mais que la voix des morts trop fidèles dévaste.

Si même un vent de feu détruit le dernier faste
Des mirages fanés, elle sourit encor,
Certaine du refuge, en ces lieux sans décor,
Où luit pour elle seule une eau profonde et chaste.

A genoux elle tombe, et le sol nu se fend!
Alors une fraicheur de ce puits d'ombre monte,
Le souffle de la fée au miracle d'un conte!

Tout, songe et fleur, revit, jusqu'au chant triomphant
Des oiseaux! Et penchée enfin, lorsqu'elle affronte
Son image, ce n'est qu'un sourire d'enfant!

—

LES DEUX PARTS

Là, ce n'est point la vie. Ou du moins, ce n'est d'elle
Que la plus lourde part et la plus triste aussi :
Celle du froid, de l'ombre et du hargneux souci,
Du mal, ce compagnon sinistrement fidèle.

Mais l'autre part est douce au cœur déconcerté.
Elle est belle à celui qui sait la faire éclore.
Pour moi, lorsque j'atteins sa merveilleuse aurore,
J'y respire toujours un parfum de fierté.

La fierté, c'est un lis qui s'ouvre aux seules cimes,
Près des dieux, où l'espoir de paroles sublimes,
Si haut! n'a que le pur silence pour soutien.

Mais c'est la vie encore! et si noble, que l'âme,
Blessée au ciel trop bas du monde, se souvient
Qu'il est un autre azur pour des ailes de flamme.

—

LA CREATION

La gloire, ce n'est pas cette couronne d'or,
Ces flambeaux, ces clameurs triomphales, dehors,
Et notre nom redit sans fin par tant de bouches!
Ce n'est pas cette pourpre où notre orgueil se couche,
Où l'esprit, du vain bruit des autres irrité,
Découvre encore en soi plus morne vanité;
Et ce n'est pas non plus, solennel, en cortège,
Ce peuple souverain qui retrouve et protège
Notre œuvre géniale et notre nom pâli
Au mur froid de l'Histoire, après mille ans d'oubli,
Ou ce laurier, nouveau chaque jour, qu'on dépose,
Après mille ans d'amour, sur notre tombe close.

La gloire, c'est un feu sublime dont l'éclat
Brille pour nous plus haut que le monde, au-delà.
Notre unique triomphe est dans cette heure (obscure
Pour autrui, mais pour nous splendide) où la nature
S'étale sous nos pieds comme un tapis de roi,
L'heure où tous nos désirs, nos regrets, nos effrois,
Toute notre douleur secrète, les visages
Morts dans nos souvenirs, vivants dans nos présages,
Tout, la vie et la mort, les choses, les humains,
Inertes, mais pétris, façonnés par nos mains,
Ne sont plus qu'une argile où nous soufflons l'essence,
L'heure extrême de l'être où, dans la connaissance,
Hommes jadis créés d'un frisson de la nuit
A l'image de Dieu, nous créons comme lui.

— Connaissons-nous encore! Allons, dans la lumière,
Créer un chant plus beau, d'une audace plus fière!
Exhausse-nous, génie! et que notre douleur
S'exhale enfin de nous comme un parfum des fleurs!...

— Dans mon âme déjà, mon âme exténuée,
Le vent divin du ciel dissipe les nuées :

Tout s'émerveille et vibre et s'élance à la fois
Pour atteindre à l'ivresse où m'appelle une voix.
Coule, jaillis, mon sang! brûle dans cette flamme!
Je sens un glaive d'or qui fouille dans mon âme
Et délivre des mots que Dieu lui-même a dits,
Trésor incorruptible, à cette âme, jadis.
L'ineffable bonheur me brise et m'épouvante :
O paroles de joie! O musique vivante!
Mystère illuminé par quel astre inconnu!
Dans un déchirement de tout mon être nu,
Je sens bondir en moi, j'entends mes lèvres dire
Les syllabes de feu d'un suprême délire,
Et ma douleur qui monte en hymne vers le ciel
Semble à ma bouche encore un plus suave miel!
. . . .

— Maintenant retombés parmi les tristes hommes,
Hagards, nous contemplons la pénombre où nous sommes,
Après cette lumière où nous avons chanté!
Mais qu'importe à présent pour nous l'obscurité
Du monde et de la vie où vont nos pas étranges;
Qu'importe la misère et ce ruisseau de fange
Où nous allons mourir sans un mot, sans un cri;
Qu'importe si demain les faux prêtres, surpris
De trouver sur nos fronts quelque lueur divine,
Pour apaiser le ciel descendent la colline,
Et si la foule atroce avec eux vient poser,
Dernier rire de haine, hypocrite baiser,
Sur nos fixes regards et sur nos tempes calmes,
Sur nos cadavres nus, d'inopportunes palmes.

RAOUL BOGGIO.

FLAUBERT ET LE RÉEL

—

L'art est une représentation; nous ne devons songer qu'à représenter. (FLAUBERT à Louise Colet, 1852.)

... C'est le but de la littérature — il n'y en a pas d'autre — d'évoquer les objets. (MALLARMÉ, dans *Enquête sur l'évolution littéraire*, par Jules Huret, p. 61.)

I

Flaubert est-il encore une influence vivante? Il ne suffit pas d'études récentes sur sa vie ou son œuvre pour en convaincre: elles le reculent dans le passé historique de la littérature plus qu'elles ne le rapprochent de nos générations. M. Thibaudet, voici dix ans, admettait l'indifférence relative d'une jeunesse conquise à l'action envers le maître de la Forme et de l'art pur. Flaubert est autre chose et mieux que cela; mais il se peut que les qualités essentielles de son œuvre ne l'assurent pas mieux de la faveur présente, ou à venir. Et le cas Flaubert, examiné au fond, pourrait bien être l'épreuve de la position de la littérature dans une civilisation sur la défensive. Il vaut peut-être de préciser ou de corriger quelques-unes des données, souvent déformées, du problème; de reprendre cette correspondance tant feuilletée, ces chefs-d'œuvre ou faux chefs-d'œuvre, d'établir le rapport de ce qu'a fait Flaubert à ce qu'il a voulu faire, la relation de son réalisme, valeur vivante, à son romantisme et à son esthétisme.

Le Flaubert des Goncourt, vautré sur son divan en des siestes peu productives, est resté présent aux esprits comme un portrait populaire, a *fixé* Flaubert qui fut vi-

vant, qui changea, et dont l'évolution, pour être subtile, insidieuse, n'en fut peut-être que plus efficace.

Jusqu'en 1856, et depuis le moment de cette première *Education Sentimentale* qui fut surtout pour lui une éducation littéraire, Flaubert expose et applique une doctrine austère du « style », ou, pour échapper à ce mot désuet qui lui a fait tant de tort, de l'expression. Le romantique s'avoue, en cela, le disciple des classiques: la forme idéale sera la mieux identifiée à l'idée qu'elle exprime; elles sont inséparables et parfaites seulement l'une par l'autre. Il semble que Flaubert ait alors pris à tâche de réfuter d'avance certaines quasi-puérilités de son âge mûr, tant il accumule et réitère, dans ses lettres et ailleurs, les formules de cette union : « tant qu'on ne m'aura pas d'une phrase donnée séparé la forme du fond, je soutiendrai que ce sont là des mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes et réciproquement » (18 sept. 1846). Sans doute, il voudrait, déjà, écrire « un livre sans attaches extérieures, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style » (janv. 1853). C'est que Flaubert, idéaliste, oppose le *style* à la matière; mais s'apercevant presque aussitôt que les mots sont aussi matière, il ajoute : « Plus l'expression se rapproche de la pensée, plus le mot colle dessus et disparaît, plus c'est beau » : et voilà le style aboli par sa perfection même, en faveur d'une réalité spirituelle.

« Un style qui vous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet, et où notre pensée enfin voyagerait sur des *surfaces lisses*, comme lorsqu'on file dans un canot avec bon vent arrière » (août 1852) — c'est toujours le même idéal qui se manifeste, d'un style expressif et non point calligraphique :

Quelle absence de véritable forme que cette prétendue forme extérieure! Ah! c'est que ces gaillards-là s'en tiennent à la vieille comparaison : la forme est un manteau. Mais

non : la forme est la chair même de la pensée, comme la pensée est l'âme de la vie [27 mars 1853].

L'austérité « classique », dans le point de vue de Flaubert, a été anciennement reconnue, aux dépens peut-être de la complexité qui la modifie, et de l'évolution qui l'a entraînée. Maupassant écrivait, dès 1885 :

Il avait une conception du style qui lui faisait enfermer dans ce mot toutes les qualités qui font en même temps le penseur et l'écrivain. Aussi, quand il déclarait : « Il n'y a que le style », il ne faut pas croire qu'il entendît : « Il n'y a que la sonorité ou l'harmonie des mots. »

...Il n'imaginait pas des styles comme une série de moules particuliers dont chacun porte la marque d'un écrivain et dans lequel on coule toutes ses idées; mais il croyait au *style,* c'est-à-dire une manière unique, absolue, d'exprimer une chose dans toute sa couleur et son intensité (1).

N'a-t-on pas le sentiment d'une contradiction lorsqu'on lit dans le même article cette histoire d'ambiguïté à supprimer dans *Cœur Simple,* et de Flaubert s'écriant : « Tant pis pour le sens, le rythme avant tout ! »

M. Dumesnil, dans son récent ouvrage, reproche à Faguet d'avoir montré un Flaubert non seulement double, mais divisé : selon lui, la dualité du romantique et du réaliste s'est résolue en une entente, une collaboration. Pourtant, Faguet ne faisait que paraphraser un passage bien connu de la correspondance :

Il y a en moi... deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il reproduit [Janv. 1852].

Or, de cette dualité banale, le second terme est-il aussi

(1) *Œuvres posthumes,* vol. I.

simple que le premier, aussi simple qu'il a paru, que Flaubert le voyait? Accuser *matériellement* le petit fait? Il est naïf de prendre l'adverbe comme s'opposant sérieusement à toute espèce d'idéalisme romantique. Faire toucher la matière à l'esprit, refaire de la matière, mais avec l'esprit, et donc communicable à l'esprit, c'est l'entreprise la plus singulière de Flaubert réaliste, et aussi celle où il a mis le plus de poésie vraie, de joie mystique. C'est un idéalisme profond qui vise à retrouver la matière essentielle des choses au delà de l'opacité des mots et de l'obscurité des représentations mentales. Il fait de la littérature, pour l'écrivain tout le premier, un sujet d'intuition. Le terme de *petit fait,* d'après l'œuvre même de Flaubert, prend un autre sens que celui qu'il pense lui donner: c'est de petites unités qu'est fait notre sentiment le plus intime des choses et des êtres, que dépend notre possession de l'univers. Des poètes mystiques comme Blake ont proclamé l'importance du *petit détail.*

La dualité, si nette en apparence, entre l'artiste épris de beauté et le réaliste épris de vrai, résiste mal à l'examen: le vrai réaliste, en Flaubert, est-il le caricaturiste, le créateur d'Homais ou des silhouettes pittoresques de l'*Education*? n'est-ce pas celui que hantent les êtres, que tourmente l'être, pour qui les apparences devenues des symboles significatifs doivent être portées jusqu'à nous par une forme synthétique qui en soit comme l'équivalence. Ce n'est pas le créateur d'Homais, mais c'est souvent celui de Bovary.

Cette pénétration du réel a besoin pour se réaliser du *style,* de la phrase. La forme parfaitement expressive, qui est la plus belle, est médiatrice entre la constitution des choses et la nôtre. Les choses n'entrent pas en nous sans elle.

Beauty is truth, truth is beauty,

ce vers banalisé par le mauvais usage correspond par

son sens profond au réalisme esthétique de Flaubert.

Faire sentir presque matériellement l'objet, c'est en donner la *sensation.* Et cela nous met loin, non des procédés, mais de l'esprit des classiques. Il reste entre Flaubert et eux un parallélisme de méthode: comme ils s'appliquent à communiquer sans déchet, sans résidu, une notion avant tout intelligible, lui, il s'applique à transmettre sans déchet, sans résidu, une impression sensible, complexe, concrète.

Le seul La Fontaine, à force d'aimer les choses, et la précision pittoresque, et les sonorités expressives, et le droit de s'amuser au milieu d'une littérature sévère, a été une espèce de précurseur, avec son attelage qu'on sent en vingt syllabes monter la côte. Mais le style « est une manière de voir », « une manière de penser », et la valeur du procédé de suggestion varie avec son objet, avec l'âme plus qu'avec la technique. La Fontaine joue à rendre de face des apparences sensibles, souvent en action, mais ne donne pas le terrible poids de l'être et de la vie, la force de symbole à ses imitations rythmiques ou verbales. Il est bien, en son détachement épicurien, l'homme de l'art pour l'art, acceptant, paisible et détaché, ce qui est, jouissant librement des formes. Flaubert a du réel le sentiment romantique : c'est le vivant en sa palpitation inquiète, et c'est la masse incertaine qui cerne la vie, qui devient l'expression même de la vie à certains moments.

Il n'y a aucune séparation, sur ce plan profond, entre le romantique et le réel : Leconte de Lisle, écrit Flaubert, « manque de romantisme: il ne voit pas la *densité morale* qu'il y a dans certaines laideurs; aussi la vie lui défaille et même, quoiqu'il ait de la couleur, le relief; le relief vient d'une vue profonde, d'une *pénétration de l'objet,* car il faut que la réalité extérieure entre en nous à nous en faire presque crier pour la bien reproduire... » [7-8 juillet 1853.]

Associée à ce réalisme, l'objectivité voulue de Flaubert y gagne de n'être pas impassibilité. Emotif, il s'interdit de prendre appui sur les émotions présentes *d'avance* à sa conscience; mais il trouve l'émotion au delà de la réalité recréée, saisissante. C'est ce qu'il appelle très exactement « jouir et de l'émotion de mon idée et de la phrase qui la rendait ». Il n'est guère besoin de rappeler le passage de sa correspondance où il conte que, d'avoir éprouvé en lui-même les émotions délicieuses d'Emma à son premier adultère, il a le vertige, il souffre d'un complet épuisement nerveux. Toute la scène s'est cristallisée pour lui. Et la note d'exaltation panthéiste, qui peut paraître mise là pour impressionner Louise Colet, a son sens psychologique; la phrase même de Flaubert est couramment un mime, ou plutôt le résumé d'un effort mimétique de son organisme entier (qu'on se rappelle ses nombreuses allusions à la *pantomime* dont il s'aide en écrivant), en face de tout être, objet, aspect significatif.

C'est peut-être dans *Madame Bovary* qu'il a fait le plus ingénument cet effort: le sujet ne lui plaît pas (2), mais il se rejette sur cette joie intense de l'expression, de la *réalisation*, neuve encore pour lui. On en éprouve constamment l'effet : les phrases les plus nues et les plus unies d'apparence savent atteindre à l'absolu de l'expression, par la vertu d'un rythme secret, par la pesée exacte des valeurs suggestives de chaque mot en lui-même et dans le groupe. Flaubert, comme les poètes attentifs à ces valeurs, n'est pas traduisible. On trouve, sans les chercher, des passages de ce genre :

Mais quand la planche aux vaches était levée, il fallait suivre les murs qui longeaient la rivière; la berge était glis-

(2) M. Dumesnil insiste trop sur ce dégoût affiché : « Toute la valeur de mon livre, écrit plus sérieusement Flaubert, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abime du lyrisme et du vulgaire... Quand je pense à ce que cela peut être, *j'en ai des éblouissements*, mais lorsque je songe ensuite que *tant de beauté* m'est confiée à moi, j'ai des coliques d'épouvante... » [Juillet 1852.]

sante; elle s'accrochait de la main pour ne pas tomber aux bouquets de ravenelles flétries. Puis elle prenait à travers des champs de labour où elle enfonçait, trébuchait et empêtrait ses bottines minces. Son foulard, noué sur la tête, s'agitait au vent dans les herbages; elle avait peur des bœufs, elle se mettait à courir... [p. 181].

A mesure qu'on y prête attention, cela s'enrichit, s'anime, jusqu'à ne plus laisser un mot inerte, un mot qui ne prenne sa place en des mouvements. — A mesure qu'on y prête attention? oui, si on veut jouir en critique; mais la première lecture d'un lecteur sensible est, tout au long d'un livre ainsi écrit, d'une richesse singulière, immédiate, obscure. Flaubert fait des phrases pour l'inconscient.

Sa grande découverte, en matière de prose suggestive, c'est que la phrase agit comme une image, que son unité, superposée aux mots-images, aux images partielles, est capable de faire la synthèse d'un morceau de réel. Synthétique, la phrase de Flaubert l'est essentiellement, enfermant dans sa courbure un aspect, un mouvement, un moment, suffisants à l'imagination. Il s'agit, pour Flaubert, de donner à ce groupe une limpidité parfaite, d'effacer sa matière, d'en faire le masque en feuille d'or de la réalité: précieux et transparent. Bien du *byzantinisme,* bien de l'*alexandrinisme,* de ce qui, pour les esprits autrement faits, n'est que fignolage de la forme, prend un tout autre sens si on le relie à une si haute aspiration. Il s'agit d'éviter à l'imagination les moindres frottements : les assonances, les répétitions de mots et tout le reste de ce que Flaubert corrige inlassablement, ce sont les poussières de l'expression. Il faut mettre sous la même rubrique la théorie du gueuloir, de la phrase respirable, — théorie dont Flaubert a fini par pervertir le sens. Il s'agit d'abolir tous les obstacles, les arrêts, les embarras, l'incertitude — toutes les maladresses par lesquelles l'escamoteur malhabile révèle son

action personnelle et détruit l'illusion, par lesquelles l'auteur ôte à notre imagination le pouvoir de refaire une réalité avec des mots.

Les rythmes suggestifs auraient la variété infinie des existences terrestres et de leurs combinaisons, si Flaubert était en face d'elles une machine à les reproduire, s'il pouvait poursuivre ce profond contact de l'âme et du monde sans des émotions allant de l'angoisse à l'extase. Le réaliste est un lyrique, ses rythmes reflètent son âme en même temps qu'ils peignent le monde (3). De l'association équilibrée entre l'élément suggestif, mimétique, représentatif, et l'élément lyrique, naît la perfection expressive la plus complète du style de Flaubert. Le rythme lyrique doit rester discret, soumis à la multiplicité des choses; alors il a son rôle dans la suggestion: principe d'unité, de facilité, il prépare l'acquiescement organique sans lequel le travail inconscient de l'imagination se fait mal. Le rythme lyrique en excès, au delà de son emploi propre, sera le danger, l'écueil de Flaubert.

II

A l'automne de 1856, Flaubert s'installe à Paris. Le sauvage se plonge avec délices, aux côtés des Goncourt et de Gautier, dans l'atmosphère littéraire. En Normandie, il était à part; à Paris, c'est un provincial; avec cela féminin et nerveux de tempérament, timide et orgueilleux, homme à forcer sa personnalité, à se faire remarquer comme à plaisir par des outrances maladroites dans le commerce littéraire. Le Flaubert du *Journal* des Goncourt est une caricature, mais ressemblante en son irréalité même. C'est la victime de Gautier.

Gautier disait aux Goncourt : « Toute ma valeur...,

(3) C'est l'élément subjectif et lyrique, indûment séparé du principe supérieur de variété expressive, qui fournissait à Hennequin la succession d'allégro, andante et presto, qu'il tenait pour caractéristique du style de Flaubert.

c'est que je suis un homme pour qui le monde extérieur existe (4) »; et il se connaissait bien. L'art, même littéraire, était pour lui la représentation la plus plastique possible d'un monde surtout physique, sensible et sensuel. Il rendait l'apparence pittoresque pour elle-même, pour sa beauté formelle, là où un autre eût cherché des correspondances spirituelles, eût creusé jusqu'au symbole. Ce genre de détachement n'a rien de commun avec l'objectivité de Flaubert; la forme n'est pas pour l'un ce qu'elle est pour l'autre. Mais à l'importance de la forme, de la beauté, à la primauté de l'art sur les valeurs de la vie pratique, ils croient également; et comme les principes de Gautier sont bien plus voyants et bruyants que ceux de Flaubert, celui-ci, par peur naïve qu'on n'entende point sa voix, se hausse à ce ton, et le dépasse.

C'est une source de dangereuse confusion spirituelle, pour Flaubert, que cette alliance. Son idéal expressif s'amincit en idéal formel. Et c'est le Flaubert du *Journal* des Goncourt. Gautier, content-ils (3 janvier 1857), « répète et rabâche amoureusement cette phrase: *De la forme naît l'idée,* une phrase que lui a dite ce matin Flaubert... » Un peu plus tard, Gautier, Feydeau et Flaubert, à l'*Artiste,* discutent sur les métaphores et les assonances,

> une assonance, au dire de Flaubert, devant être évitée, quand même on devrait passer huit jours entiers à y arriver. Puis, entre Flaubert et Feydeau, ce sont de petites recettes de métier agitées avec de grands gestes et d'énormes éclats de voix, des procédés à la mécanique de talent littéraire, emphatiquement exposés, des théories puériles et graves et ridiculement solennelles sur les façons d'écrire et les moyens de faire de la bonne prose; enfin, tant d'importance donnée au *vêtement de l'idée...* que l'idée n'est plus que comme *une patère à accrocher des sonorités...*

(4) *Journal*, I, 132 (1er mars 1857.)

Ou les Goncourt falsifient, ou Flaubert a renoncé à ses idées les plus vigoureuses, à ses formules les plus fières d'il y a quatre ans ,ou bien il pose; ou bien il y a des trois. Il est certain que désormais, en toutes ses déclarations, la formule gâte le sens: il n'a souci que de *coloration*; dans *Madame Bovary* il a voulu faire gris, dans *Salammbô* il veut faire « quelque chose pourpre ». On ne saurait se rendre dans un cas plus maigre, et dans l'autre plus sévère justice. C'est l'innocent coupable des tragédies antiques marchant vers sa destinée. Elle commence à s'accomplir quand les Goncourt, ayant le 6 mai 1861 ouï lire une grande tranche de *Salammbô,* prononcent : « une trop belle syntaxe d'oraison funèbre »... « et toujours encore des phrases de gueuloir ».

Est-ce déformation de la part des Goncourt, comme de Du Camp et d'autres encore, et boutades de Flaubert? Les lettres pourtant font apparaître de plus en plus un Flaubert capable de prendre au sérieux toutes ces belles doctrines; et l'œuvre le reflète. En fait, il y a autre chose qu'influences et qu'engouement, il y a un mouvement personnel. Flaubert avait besoin d'une technique littéraire difficile, laborieuse. Il avait mis dans son premier livre une somme énorme de travail, livré un combat formidable à l'opacité de la matière littéraire. Un transfert de valeurs s'était produit, de l'esprit à la matière domptée, transfigurée. Il y a de l'artisan dès lors en Flaubert; et de son respect un peu gauche pour le bel ouvrage. C'est l'artisan fatigué, non le grand artiste, qui gémit au nom du rythme de ses *pauvres* phrases lorsqu'on lui demande de changer en *Progressif* le *Journal de Rouen.*

« J'estime par-dessus tout le style et ensuite le vrai », écrit-il le 2 décembre 1856, et, comme pour marquer cette hiérarchie, il écrit *Salammbô.* Il est curieux de voir de quelle manière le réel figure dans ce livre, la question

du roman historique dans sa pureté (5) et du roman exotique se poserait du même coup. Flaubert voulait « appliquer à l'antiquité les procédés du roman moderne » ; mais à peine le livre en train, il s'écriait, éclairé par la pratique : « L'étude de l'habit me fait oublier l'âme. » C'est que le roman historique (ou exotique) envisage la réalité tout autrement que le roman *moderne* — du temps *présent*: il se propose toujours de nous intéresser par une différence, entre le passé, le lointain, et nous-mêmes et notre atmosphère familière. Le moderne, bien compris, nous offre des combinaisons subtiles du réel, grâce auxquelles le familier se distingue, l'insolite s'assimile en nous, ne laissant finalement que le sentiment d'une essence. Ici, Flaubert est dans l'obligation constante de *décrire,* c'est-à-dire de peindre les choses et les êtres par leurs traits les plus saillants, de particulariser avec application sans pouvoir toucher l'individuel (l'individuel commence où la localité et l'époque perdent leurs droits), et, pour ainsi dire, de définir par le genre prochain et la différence spécifique. Rien n'est plus contraire au réalisme suggestif, qui vit du détail momentané (6), qui se plaît au petit fragment lumineux, qui aime à ne trouver le typique que dans l'individuel. L'exotisme rend impossibles les suggestions les plus profondes : le roman ne se déroule pas en zone commune au

(5) Coupé de notre monde, au lieu de se réclamer de notre passé collectif. En fait, à défaut de liaisons directes, il reste les analogies. Hamilcar, c'est Bonaparte. Il débarque brusquement, comme l'autre reviendra d'Egypte; il se querelle violemment avec les politiciens de l'Assemblée, forme des armées, repousse les invasions (« l'esprit d'Hamilcar emplissait la République »), et dans son caractère manifeste la même énergie infatigable, la même rigueur inflexible, avec les mêmes colères nerveuses. — Les cavaliers numides harcelant une retraite de leurs lances et de leurs cris sauvages, ce sont les cosaques des sables. *Moloch* est comme une transcription imaginative de la Terreur. Tout cela fut-il inconscient?

(6) M. Dumesnil, très vague sur tous les points d'esthétique, atteste (sans références) que Flaubert réprouvait *le momentané*. Il ne saurait en tout cas s'agir que du momentané de rencontre, à signification pauvre, non du moment significatif, qui n'est qu'un aspect de la particularisation artistique. Cf. les conseils de Flaubert à Maupassant, selon la préface de *Pierre et Jean*.

lecteur et à l'auteur, mais dans un domaine où nous ne devons qu'à celui-ci de pénétrer : nous n'en savons que ce qu'il nous enseigne, et nous ne sortons de l'explicite que pour rencontrer le vide. Pour le roman à sujet contemporain, une des valeurs les plus riches dont il est capable vient de tout ce qu'il nous fait retrouver en nous-mêmes, de la facilité avec laquelle nous remplissons ce qui n'est jamais que schéma de la substance même de notre vie. Il faut pour cela que nous relient à ce qu'on nous conte, d'abord une signification émotive qui nous touche, puis la familiarité du détail, de la *petite sensation,* la possibilité de verser subconsciemment dans le roman l'abondance infinie de nos sensations quotidiennes. Dans la parfaite combinaison suggestive, le petit trait précis (capable de produire ce que Stendhal appelait, au théâtre, l'illusion parfaite) s'entoure de zones vagues où par association il appelle le concret, la réalité absolue de l'expérience.

La persistance de Lévy à demander des illustrations pour *Salammbô* met Flaubert dans une rage « impossible à décrire »: « ce n'était guère la peine d'employer tant d'art à laisser tout dans le vague pour qu'un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte » (10 juin 1862). Et encore : « Du moment qu'un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, cette concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : « J'ai vu cela », ou : « Cela doit être. » Voilà de bonne esthétique réaliste; mais qui ne sent que, vrai toujours de la représentation littéraire opposée à la représentation plastique, cela s'applique pourtant assez mal à *Salammbô:* tout y est trop lointain pour ce jeu instinctif de reconnaissance, et Flaubert est voué à préciser souvent jusqu'à l'illustration, tandis que le vague s'échappe et glisse immanquablement vers les lointains poétiques, la beauté monotone et formelle : tant s'en faut qu'il donne un sentiment d'intimité et d'absolue présence.

En fait, *Salammbô* était trop bien le livre qu'il fallait pour *porter le drapeau de la doctrine,* pour plaire à Gautier : un vaste poème d'apparences merveilleuses et de plastique littéraire, où les incendies dans la ville assiégée sont *des haillons de pourpre* (7). Les Goncourt sont injustes : l'art expressif est là, sûr et puissant, avec toutes ses combinaisons de mots et de rythmes. Mais le rapport et la distance de l'auteur à la chose exprimée ont changé, depuis *Madame Bovary*. Il a renoncé à son regard de myope, — ce regard qui devient contact, — renoncé à suivre par une expression mimétique le mouvement ou les formes du réel. D'où il est maintenant, on voit les ensembles et les surfaces; on cherche, dans le détail, le curieux et le beau; non le *concret,* le sens soudain du réel. Flaubert en est à l'épique, au descriptif. Il a pu perfectionner le mécanisme de ce style coupé qui selon M. Thibaudet est chez lui en progrès constant depuis *Madame Bovary,* devenir plus savant dans l'art de peindre par rythmes et voyelles le mouvement d'une action, d'un paysage, des toits de Carthage. Il reste que c'est là de la peinture verbale, un art tendu, cérébral, qui aurait dû rester le simple auxiliaire de l'expression poétique du réel avec ses significations humaines. Le rythme lyrique, présent en abondance, ajoute à l'imitation des apparences les grands mouvements du fini dans l'univers: c'est sur une réalité intérieure, non sur un simple schème formel, que nous penche la phrase flaubertienne. Mais, dans *Salammbô,* entre deux zones de réalité, l'une au contact du monde extérieur, l'autre dans les repliements secrets du moi se cherchant à travers les symboles, il y a toute une partie bâtarde (et superficielle parce que bâtarde) de vision descriptive et d'art décoratif — à la Gautier.

(7) « Aux heures les plus tranquilles, tout d'un coup des masses de peuple se précipitaient en criant; et du haut de l'Acropole, les incendies faisaient comme des haillons de pourpre dispersés sur les terrasses, et que le vent tordait. »

En ce qui concerne la vision du réel, l'*Education Sentimentale* est le produit vigoureux d'un croisement entre l'intimité profonde du réalisme et la largeur épique de l'historicité; au début surtout, les phrases scandées, raides, descriptives, à forte chute, de *Salammbô*, ont déteint. La distance épique gouverne les récits de *journées*, d'action collective, toujours prises un peu de face, si on leur compare la savante obliquité, la réalité immédiate du Waterloo de la Chartreuse (8).

En fait, l'*Education Sentimentale* présente une double réalité : l'une, qui n'est pas du tout détachée de l'auteur, qui ne tient pas à lui seulement par des affinités ou des aversions organiques, mais vient nettement de son passé personnel; telle est l'histoire sentimentale de 'Frédéric et de Mme Arnoult (Frédéric, c'est lui, de tout autre manière que ne l'était Emma Bovary). Ce n'est pas là de l'art objectif : la proximité tend sans cesse à déformer les contours; par contre, la réalité générale et collective, à laquelle il ne tient que par des affinités ou aversions conscientes, est vue de loin, tourne soit à l'historicisme épique soit à la caricature (9). Tantôt, le rythme est émotif, tantôt il est descriptif. M. Thibaudet ne met-il pas trop haut l'art qui peint avec des coupes de phrase le salon de Mme Dambleuse? On ne voit pas dans ces tours de force l'émotion du réel surgi en sa force symbolique, émotion nécessaire pour élever l'art réaliste plus haut qu'une technique.

III

L'irréalité de *Salammbô* vient en partie de ce qu'une prose lyrique rythmée à l'excès, et dont la véritable

(8) *Madame Bovary* et *Le Rouge et le Noir*, *l'Education* et la *Chartreuse* — les deux drames, les deux tableaux d'individus dans une époque, se correspondent assez bien malgré le caractère opposé des deux génies.

(9) Il y a une union non absolue, mais plus complète, entre l'individuel et le collectif, dans le chef-d'œuvre du genre, *La Guerre et la Paix*.

fonction serait d'exprimer une réalité intérieure, impose constamment son moule à un récit, à un déroulement de choses matérielles. Elle formalise ce qu'elle n'est pas faite pour exprimer. Cette même prose lyrique devient parfaitement *réelle* dans la *Tentation de saint Antoine,* où la vision intérieure est maîtresse. Ici, de nouveau, rythme et sons ont pour fonction suprême la fonction suggestive; la forme redevient expressive en ses mélodies même, et non décorative. La comparaison de la troisième à la première version montre le fait et l'intention. Entre autres procédés, il en est un que Flaubert a curieusement développé: il consiste à supprimer des moyens termes, à faire des trous dans la matière écrite. Comblés, masqués, enjambés par l'imagination mise en train, ils aident le lecteur à créer un monde ténu, mais concret pourtant, et intimement possédé.

Prenons des exemples dans l'admirable épisode d'Apollonius et Damis, — on remarquera comme les changements sont légers, et l'effet produit.

> APOLLONIUS :
> *Ayant dépassé Ctésiphon,* nous entrâmes sur les terres de Babylone; *les gardes à qui j'avais refusé de dire mon nom me menèrent au satrape de la province.*
> DAMIS :
> Il poussa un cri en voyant un homme si maigre.
> (1re version, éd. Conard, p. 290.)

devient :

> APOLLONIUS :
> *Après* Ctésiphon nous entrâmes sur les terres de Babylone.
> DAMIS :
> *Et le satrape* poussa un cri en voyant un homme si maigre.
> (3e version, p. 100.)

Encore,

> Le Roi me donna un parasol pour le soleil, et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs, *prends-en ce*

qu'il te faut, et quand tu n'en voudras plus, tourne-leur la tête du côté du Nord et souffle-leur dans les oreilles, ils reviendront.

(1re version, p. 294.)

devient :

Le Roi me donna un parasol et il me dit : « J'ai sur l'Indus un haras de chameaux blancs. Quand tu n'en voudras plus... souffle dans leurs oreilles, ils reviendront. »

(3e version, p. 103.)

Et encore,

APOLLONIUS :

Et nous continuâmes vers l'Océan. Sur le bord, nous rencontrâmes les Cynocéphales gorgés de lait.

(1re version, p. 295.)

devient :

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, les Cynocéphales gorgés de lait.

On voit, particulièrement dans le dernier exemple, quelles subtiles anacoluthes, quelles suppressions hardies dans la suite logique, donnent le sens nu d'une réalité familière et fantastique. « Nous tournâmes à droite », lit-on dans le même cadre vague, et ce mouvement précis dans l'étrangeté d'espaces immenses définit une atmosphère de rêve, osons écrire, une *réalité* de rêve. Il y a là, au lieu du recul épique de Salammbô, cette familiarité toute simple du rêve avec les objets qui surviennent, comme s'ils nous attendaient, et que nous les attendions. Dans *Madame Bovary* déjà on éprouvait cette sensation: elle naissait de la précision dans le vague, jointe à un sentiment de parfaite accointance avec les êtres et les lieux — assez pareille à celle du rêve.

Elle allait jusqu'à la hêtrée de Banneville, près du *pavillon abandonné qui fait l'angle du mur du côté des champs.* Il y a là dans le saut-de-loup, parmi les herbes, de longs roseaux à feuilles coupantes...

C'est ici, et c'est dans *Saint Antoine,* que fleurit cet art du vague, ennemi de l'illustration, si peu présent dans *Salammbô.* Si Flaubert écrit (première version de la *Tentation*) :

> Sur la muraille *extérieure du temple de Bélus, haute de deux cents coudées, large de cinquante,* s'élève une tour *de marbre blanc* qui en supporte une seconde, *qui en supporte* une troisième, *puis* une quatrième et une cinquième, et il y en a trois autres encore.

il corrige :

> Sur la muraille *du Septentrion* s'élève une tour qui en supporte une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième — et il y en a trois autres encore!

Un tel changement s'explique par le sûr discernement des possibilités les plus hautes de réalisation imaginative : *Une tour,* cela montera plus droit, plus vertigineux, qu'*une tour de marbre blanc.*

IV

Flaubert s'éclaire par la comparaison avec les Goncourt. Littérairement, ils ne s'entendent pas. La préface de *Pierre et Jean,* où Maupassant parle après Flaubert, oppose franchement l'évangile de la phrase expressive à celui du vocabulaire pittoresque. Flaubert, comme le remarque Edmond de Goncourt, écrit à George Sand :

> qu'il me voit uniquement occupé de coller, dans mes livres, un mot entendu dans la rue, et proclame qu'il n'y a absolument au monde, parmi les hommes de lettres, que lui pour savourer l'*ombre nuptiale* de *Ruth et Booz...* Le drôle de cela, c'est qu'au grand jamais il n'a pu décrocher une de ces osées, téméraires et personnelles épithètes...

Flaubert a bien pu être doublement injuste; mais au moins son dédain du fragment réaliste est significatif : deux conceptions du réalisme s'affrontent, l'une banale et l'autre mystique, l'une qui part de la réalité, la regarde soigneusement pour la *recopier,* l'autre qui se di-

rige vers le réel, qui cherche à le retrouver comme Proust le temps perdu.

Les Goncourt imitent la réalité en peintres,

> avec cette langue qu'ont les peintres, ces mots qui redoublent l'expression, ces paroles qui ressemblent à une succession de touches, à de petits coups de pinceau avec lesquels ils semblent vouloir se montrer à eux-mêmes les choses dont ils parlent (*Manette Salomon*, 302).

Ce sont, comme le disent volontiers leurs admirateurs, des impressionnistes, qui veulent que l'impression d'ensemble soit le résultat ultime d'une multitude de touches transmuées par la juxtaposition et l'accumulation. Seulement, l'art littéraire s'accommode-t-il de méthodes faites pour un art plastique? L'impression doit être synthèse. Or, la synthèse dans la mémoire imaginative ne s'opère pas du tout comme dans l'imagination travaillant sur les données simultanées de la vision. Les *petites touches* qui dans un cas se fondent suffisamment — il n'est pas du tout besoin que la fusion soit absolue — en une perception unique, dans l'autre risquent de rester distinctes, analytiques, et de ne point recréer du réel (10). Les Goncourt n'en finissent pas de considérer les êtres et les apparences, la multiplicité ou la succession de leurs aspects; perpétuels essayistes, ils n'atteignent pas à la conscience soudaine, immédiate, des existences. Une phrase, faite de mots quasi-abstraits, peut faire naître une impression totale plus concrète qu'une série de notations partielles s'accumulant; l'imagination est maladroite à se dégager d'un style feuillu, emmêlé pour vouloir trop exprimer et ne pas laisser de blancs. Il est

(10) Antone Tchekhov, réaliste délicat et artiste comme Flaubert, a des vues singulièrement proches des siennes :

« Si j'écris « l'homme s'assit sur le gazon », cela se conçoit, c'est clair, *il n'y a pas d'arrêt de l'attention*. Par contre, on concevra mal, l'esprit se trouvera lourdement chargé si j'écris : « Un homme grand, étroit de poitrine, de corpulence moyenne, à barbe rousse, s'assit sur le gazon vert, déjà foulé par les promeneurs; il s'assit sans bruit, timidement, peureusement, en regardant autour de lui. » Cela ne s'incorpore pas tout de suite à l'esprit, tandis que le roman *devrait y pénétrer instantanément, en une seconde*. » (Lettre à Gorki, 3 septembre 1899.)

constant qu'une phrase des Goncourt cesse, avant la fin, de transmettre son contenu expressif. Même celle-ci, belle et courte, et qui commence admirablement:

Elle allait se glisser sur les peaux fauves garnissant le divan, s'étendait en se frottant sur leur rudesse un peu râpeuse, et là, couchée, elle se caressait d'un regard jusqu'à l'extrémité des pieds, et se poursuivait encore au delà, dans la psyché au bout du divan qui lui renvoyait en plein la répétition de son allongement radieux.

(*Manette Salomon*, 213.)

Depuis le XVIII[e] siècle, les arts tendent à se rapprocher par leur base émotive, à se différencier par leur manière de frapper l'imagination. Sur le second point, les Goncourt, ces modernes, ne font que mettre à jour une très ancienne tradition (*ut pictura poesis*...) tandis que Flaubert est l'esthéticien conscient de toutes les possibilités de l'art littéraire.

V

La possession des êtres et des choses par l'esprit était devenue pour lui une compensation de toutes leurs valeurs illusoires. Ce qui le touchait, c'était moins la réalité que la réalisation, qui est expression. Or, l'expression des réalités extérieures n'est finalement que celle de modifications du moi; et Flaubert l'objectif s'absorbe de plus en plus en l'expression immédiate de son moi, qui est « le style ». Lorsqu'il en vient à dire: d'abord le style, ensuite le vrai, il n'annonce pas autre chose que l'autophagie croissante à laquelle il se livre. Avec les années, il va jusqu'à un désir d'*expression pure,* d'une espèce de surréalisme musical; l'art littéraire qu'il avait conçu en sa jeune plénitude savait retenir la matière dans les liens de la forme, au lieu de se passer de matière: formule plus riche (ici comme en peinture) que celle qui abolit le monde extérieur.

De notre point de vue, les deux œuvres types de Flau-

bert sont *Madame Bovary* et la *Tentation de saint Antoine*. La *Tentation* mène à la poésie évocatrice qui est une des variétés du symbolisme (11), mais qui doit durer désormais, semble-t-il, autant que la poésie. *Madame Bovary* n'a pas fait école de réalisme suggestif : la sensibilité française est peu mystique, peu soucieuse de contact absolu avec les choses. A l'étranger, un James Joyce, une Virginia Woolf, doivent à une pareille disposition, à une pareille recherche, bien des pages admirables. Cela reste littérature d'artistes, d'intellectuels, de critiques, *the happy few*, et le vent de l'âge des machines et du plan quinquennal souffle aujourd'hui si fort contre cette cime de l'ancienne civilisation qu'on ne sait trop ce qu'il en restera.

Car, même le Flaubert d'avant Gautier, son détachement de l'Action est incontestable, et qu'il ne stimule ni l'impérialisme individuel (à l'encontre de Stendhal tombé au niveau d'une mode), ni l'impérialisme social. Il n'y a pas chez lui le moindre *dynamisme* ; il ne représente, dans aucun de ses personnages, les moments de volonté, mais les moments de conscience, ou d'impulsion fatale et passive. Littérature dévitalisée, dit donc volontiers une époque qui se méfie beaucoup de l'âme et de la conscience personnelle. Si pourtant l'on reste de ceux qui admettent la conscience personnelle pour une fonction vitale importante de l'homme, non pas utile, peut-être, mais précieuse comme un signe plus distinctif de l'humanité que l'avion ou le tracteur, il faut admettre aussi l'importance du réalisme suggestif, de Flaubert à James Joyce, et du merveilleux enrichissement qu'il offre à la sensibilité vivante.

JEAN-JACQUES MAYOUX.

(11) Flaubert, a-t-on dit, mène à Mallarmé ; et ce ne serait pas seulement par *Hérodias* ; mais Mallarmé, c'est Flaubert perverti. Le goût de l'écriture chiffrée se mêle chez lui au désir et au pouvoir d'évoquer les seules essences.

L'AUTRICHE ET LA SERBIE
EN JUILLET 1913

Le 5 décembre 1915, M. Giolitti révéla qu'en 1913 l'Autriche avait voulu attaquer la Serbie. Le 9 août 1913, le ministre des Affaires étrangères San Giuliano lui avait télégraphié :

L'Autriche vient de nous faire connaître, ainsi qu'à l'Allemagne, son intention d'agir contre la Serbie...

Giolitti avait répondu aussitôt :

Si l'Autriche attaque la Serbie, il est évident que le *casus fœderis* ne s'applique pas... Il est nécessaire que cela soit déclaré à l'Autriche de la façon la plus formelle et il faut souhaiter que l'Allemagne intervienne pour détourner l'Autriche d'une aventure aussi dangereuse.

Il y avait dans cette révélation une erreur : c'est le 9 juillet, et non le 9 août, que San Giuliano télégraphia. M. Poincaré (*Au service de la France*, III, 231) ne s'en est pas aperçu. Il a de plus ajouté la phrase suivante, qui reproduit une erreur commise par tous ceux qui se sont occupés de cet incident : « Guillaume II donna des conseils de prudence. »

Dans son excellent volume sur « Les causes de la Guerre mondiale », qui vient de paraître, M. Camille Bloch dit de même :

Les victoires serbes font renaître l'inquiétude de l'Autriche, qui songe de nouveau à attaquer la Serbie, mais l'Italie et l'Allemagne refusent de se faire ses complices.

Les documents allemands publiés en 1926 et les documents autrichiens publiés en 1930 permettent de prou-

ver que l'Allemagne, à cette époque, n'a nullement cherché à arrêter l'Autriche.

Quand, au commencement d'octobre 1912, la guerre turco-balkanique commença, Allemands et Autrichiens étaient convaincus que la Turquie serait victorieuse. Les Autrichiens voulaient profiter de la défaite qu'ils croyaient que la Serbie allait subir : en échange de leur intervention en sa faveur, ils la forceraient à accepter un lien de vassalité. Mais les Balkaniques furent victorieux, et les Serbes firent la sourde oreille aux propositions d'alliance étroite avec l'Autriche. Alors le gouvernement autrichien, pour les en punir, exigea la création d'une Albanie indépendante et aussi grande que possible; les conquêtes serbes en seraient amoindries. La discussion au sujet des frontières de l'Albanie eût peut-être amené en novembre 1912 la guerre entre l'Autriche et la Russie, si Guillaume n'eût pas montré de la répugnance à soutenir la première sur ce point : « On ne peut pourtant pas faire la guerre pour des pâturages de chèvre », dit-il (1). Mais ce n'était qu'un bon conseil et nullement un refus absolu de suivre, car Kiderlen-Wæchter, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, dans un mémoire lu peu après au Bundesrat, écrivit :

Si, pour un motif quelconque, l'Autriche devait combattre afin de maintenir sa situation de grande puissance, nous devrions nous placer à ses côtés, afin de ne pas avoir ensuite à combattre seuls à côté d'une Autriche affaiblie (2).

Le 2 décembre, le chancelier Bethmann proclama cette doctrine à la tribune du Reichstag :

Si l'alliée de l'Allemagne, dit-il, se trouvait contre toute attente attaquée par un tiers, l'Allemagne serait à côté d'elle pour protéger sa propre situation en Europe (3).

(1) Conrad, *Aus meiner Dienstzeit*, III, 268.
(2) Laloy, *La Guerre Mondiale*, p. 377.
(3) *Mercure*, 1-III-1933, p. 488.

Le 5 suivant, les belligérants signèrent un armistice, mais le 29 janvier il fut rompu. Cette rupture permit à la Roumanie de réclamer plus énergiquement à la Bulgarie une « compensation » de ce qu'elle ne l'avait pas attaquée quand elle avait été une première fois aux prises avec les Turcs. L'affaire, soumise à l'arbitrage des ambassadeurs à Saint-Pétersbourg, aboutit, le 11 mai, à une sentence concédant à la Roumanie Silistrie et une petite bande de territoire allant jusqu'à la mer, au nord de Baltchik. Le 31 mai, la Chambre roumaine approuva ce traité, si peu satisfaisant qu'il fût aux yeux de la majorité des Roumains, mais une controverse surgit au sujet du point de départ de la zone de 3 kilomètres cédée autour de Silistrie : elle permit à la Roumanie de conserver une attitude hostile à la Bulgarie, qui était engagée avec la Serbie et la Grèce, dans une beaucoup plus grave contestation au sujet de l'exécution du traité de partage des territoires conquis sur la Turquie. En présence de l'évidence du danger d'une guerre serbo-bulgare, Nicolas II adressa le 8 juin aux rois de Bulgarie et de Serbie un télégramme identique, où il leur disait que « l'Etat qui commencerait cette guerre en serait responsable devant la cause slave », et où il proposait son arbitrage. Ferdinand de Bulgarie répondit, le 11, qu'il l'avait déjà demandé; la réponse de Pierre de Serbie fut vague, se taisait au sujet de l'arbitrage et remettait le sort de la Serbie entre les mains de la Russie. Son gouvernement sut en tirer parti, et le 12, voyant qu'une proposition d'entrevue des premiers ministres balkaniques s'était heurtée à l'opposition de la Grèce et de la Serbie, il invita ces quatre ministres à venir délibérer à Saint-Pétersbourg. Pendant tout ce temps, Conrad von Hœtzendorf, le chef d'état-major général autrichien, n'avait cessé d'insister pour que l'on profite de ce que la plus grande partie des troupes serbes était concentrée, d'abord au Sud contre les Turcs, puis

à l'Est contre les Bulgares; il demandait que l'on envahisse le territoire serbe, dégarni au Nord. Berchtold, le ministre des Affaires étrangères, lui opposait la nécessité de rester dans le concert européen, et il était approuvé par l'Empereur et le prince héritier François-Ferdinand, mais le désir de maintenir la paix diminuait de plus en plus vite. Le point sur lequel tous étaient d'accord était la nécessité d'obliger le Monténégro à évacuer Scutari, attribuée à l'Albanie par les grandes puissances. Conrad, ayant été absent à des manœuvres au commencement de juin, alla voir Berchtold le 21 et eut avec lui la conversation suivante :

Conrad: Que ferons-nous si la guerre éclate entre la Serbie et la Bulgarie? — *Berchtold:* Nous regarderons et nous attendrons. — *Conrad:* Et si la Bulgarie est battue? — *Berchtold:* Alors nous interviendrons. — *Conrad:* Par les armes? — *Berchtold:* Oui. — *Conrad:* Resterons-nous en Serbie? — *Berchtold:* Sa Majesté voudrait l'éviter; François-Ferdinand n'en veut rien savoir; la Roumanie et la Bulgarie ne s'entendront pas; la Roumanie veut le quadrilatère [Rouchtchouk, Silistrie, Varna, Choumla]. — *Conrad:* La Roumanie interviendra-t-elle? — *Berchtold:* Oui! La Bulgarie en est consternée. — *Conrad:* Croyez-vous que la Roumanie l'attaquera? — *Berchtold:* Elle occupera ce qu'elle veut avoir. — *Conrad:* Agirons-nous contre la Serbie sans nous préoccuper de ce que fera la Roumanie? — *Berchtold:* Oui! Parce que la Roumanie ne fait qu' « occuper ». — *Conrad:* Que pensez-vous que fera la Russie? — *Berchtold:* Elle menacera; alors l'Allemagne interviendra pour l'arrêter. — *Conrad:* Et si elle ne se laisse pas arrêter? — *Berchtold:* Alors on agira énergiquement contre elle. — *Conrad:* Ce sera la guerre; la possibilité d'une guerre contre elle existe donc. En avez-vous parlé avec l'Allemagne et l'Italie? — *Berchtold:* Avec l'ambassadeur d'Allemagne dans ces derniers temps, oui. — *Conrad:* Il serait nécessaire de s'entendre avec l'Allemagne et l'Italie. C'est la clef de tout en ce qui concerne une guerre avec la Russie. Il faut avoir des précisions. — *Berchtold:* Pour nous, la situation ne sera pas mauvaise tant que les Etats des Balkans

seront aux prises. La Grèce semble vouloir se rapprocher de nous parce qu'elle craint la Serbie et la Bulgarie. Une défection de la Roumanie serait fâcheuse, mais en revanche nous n'aurions pas la Serbie (*sic*) contre nous. — *Conrad:* Ce n'est pas une compensation pour nous. Mais en résumé, dans le courant de cet été, on peut en venir à une action contre la Serbie et, si la Russie va à l'extrême dans ses exigences, nous lui chercherons querelle. — *Berchtold:* Nous ne la « chercherons » pas, mais nous la laisserons éclater. — *Conrad:* C'est toujours la même faute, nous laissons les événements « arriver », nous n'avons jamais de but; c'est pour cela que mettre d'accord les nécessités militaires et la politique extérieure est si pénible. L'Etat doit avoir des buts positifs... En 1909, la réunion des Slaves du Sud dans la Monarchie était un but positif; la répugnance de l'Empereur et de l'héritier du trône a empêché de l'atteindre (4).

Quand Berchtold avait-il parlé avec l'ambassadeur d'Allemagne de son intention « d'agir énergiquement » contre la Serbie? On n'en trouve pas de mention claire les jours précédents; on peut croire cependant qu'il avait en vue le passage suivant de ce qu'il avait dit à Tschirschky la veille, et que celui-ci a raconté comme il suit:

Ce qu'a dit Tisza [à la Chambre des députés hongroise] a été convenu pendant la courte visite qu'il fit ici... L'important pour moi était de faire comprendre clairement qu'on ne peut tolérer une alliance dans les Balkans sous le patronage russe [*Note de Guillaume II:* Elle existe depuis l'automne dernier] ou une intervention de la Russie dans une guerre dans les Balkans [*Guillaume II:* Phrase! Elle peut aussi ne pas intervenir]. Sur ma remarque qu'il en serait de même pour la Monarchie et que son intervention en cas de victoire serbe décisive serait également exclue [*Guillaume II:* Très bien! Juste!], il me dit que le cas serait tout à fait différent [*Guillaume II:* Aha]. Chaque grande puissance a le droit de régler les rapports dans son voisinage suivant ses intérêts [*Guillaume II:* C'est ce que veut la Russie]. A exercer la

(4) Conrad, *loc. cit.*, 354.

suprématie dans les Balkans, la Russie n'a aucun droit [*Guillaume II:* !!] et l'Autriche ne l'admettra jamais [*Guillaume II:* !?!]. J'ai évité de prolonger cet échange de vues; le cours des événements et la plus ou moins grande capacité de l'Autriche à prendre une résolution seront décisifs pour la forme que prendront les rapports futurs [*Guillaume II:* Oui] (5).

La dernière phrase éclaire la situation : ce qui se passera dépendra des résolutions que prendra l'Autriche ; c'était une chose convenue depuis longtemps que l'Allemagne l'appuierait quand elle agirait. Mais cette promesse d'appui éventuel n'empêchait pas le chancelier et Jagow de se refuser à subordonner leur action à celle de l'Autriche quand les actes de celle-ci pouvaient mettre en danger la Triple Alliance. C'était le cas dans les rapports avec la Roumanie, qui voulait n'être pas inquiétée par la Bulgarie au sujet de la cession qu'elle venait d'en obtenir, et qui avait la prétention d'en obtenir une nouvelle si une guerre serbo-bulgare éclatait. Dans ce cas, elle annonçait l'intention d'intervenir si une entente n'intervenait pas *auparavant* au sujet d'un dédommagement éventuel. « Je ne prendrai pas parti pour la Serbie », disait le roi Carol, mais il déclarait qu'il avait, à empêcher la formation d'une Grande Bulgarie, le même droit que l'Autriche à empêcher celle d'une Grande Serbie. L'Allemagne le reconnaissait, et Jagow fit dire à Vienne, le 26 juin :

Dans le chaos balkanique, la Roumanie est pour la Triple Alliance le seul point solide, et nous ne pouvons, sans exposer à un grave danger nos relations futures, la contraindre à une combinaison dont elle ne se promet aucun avantage.

Le gouvernement autrichien en convenait, mais, possédé du désir d'obtenir la coopération de la Bulgarie contre la Serbie, de façon à pouvoir employer presque

(5) *Die Grosse Politik*, vol. 35, p. 53.

toutes ses forces contre la Russie, il cherchait à amener la Bulgarie à s'entendre avec la Roumanie au prix d'une nouvelle cession. Ce que, le 24 juin, Berchtold chargea Tarnowski (l'envoyé autrichien à Sofia) de dire à Danew (le premier ministre bulgare) est ce qui fait le mieux comprendre son plan :

En ce qui concerne notre attitude concrète dans des éventualités futures, une guerre de la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce est celle de ces dernières qu'il faut surtout considérer. Attendu l'attitude ouvertement hostile de la Serbie à notre égard, son affermissement matériel et moral aux dépens de la Bulgarie serait absolument contraire à notre intérêt. *La Bulgarie peut donc dans ce cas, non seulement compter sur nos sympathies, mais même, si les événements faisaient craindre un développement aussi peu souhaitable, compter sur notre appui actif, d'ailleurs ce dernier seulement si la Bulgarie se conforme aux désirs de la Roumanie et offre en échange de la neutralité roumaine de telles compensations qu'il nous soit possible d'intervenir sur cette base à Bucarest avec un certain droit et avec chance de succès* (6).

Berchtold ne chercha donc à s'entendre ni avec l'Allemagne, ni avec l'Italie au sujet d'une intervention contre la Serbie. Il négocia seulement avec la Roumanie et la Bulgarie, s'efforçant à retenir la première et à décider la seconde aux concessions indiquées ci-dessus. Il sollicita en même temps ses alliés (et particulièrement l'Allemagne) de seconder ses efforts. A une demande d'agir à Bucarest, adressée à Berlin le 25 juin, en la basant sur ce qu'à Sofia il y avait des dispositions qui n'étaient pas défavorables à l'entente souhaitée, Jagow (le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères) répondit, le 29, que ce renseignement était erroné : le roi Carol avait dit que les négociations à Sofia n'avaient conduit à aucun résultat, étaient restées de simples « causeries

(6) *Oesterreich-Ungarns Aussenpolitik*, VI, 7486. (Ce recueil sera désormais cité *O. A.*, suivi du numéro.) — Le passage en italiques avait reçu l'approbation de François-Joseph.

d'un caractère général; dans ces conditions, avait ajouté le roi avec irritation, je ne suis plus en situation de négocier avec la Bulgarie ». Etant donné cette situation, déclara Jagow, l'Allemagne ne peut pas presser la Roumanie de s'entendre avec la Serbie, car elle s'exposerait à l'aliéner (*O. A.*, 7516). Jagow conféra ensuite avec Bethmann sur cette réponse; le chancelier l'approuva complètement, et le 29, Jagow avertit d'une façon définitive Szögyény (l'ambassadeur d'Autriche) que le gouvernement allemand refusait, vu la déclaration de Carol, de faire une nouvelle tentative.

Dans la nuit du 29 au 30 juin, sans déclaration de guerre, les Bulgares attaquèrent les Serbes et les Grecs. Mais ils ajoutèrent le mensonge à la trahison et répandirent partout le bruit qu'il n'y avait eu que des combats d'avant-postes, occasionnés par leurs adversaires. Il est donc probable que quand Berchtold écrivit à Szögyény, le 1er juillet, il n'était pas encore sûr que les hostilités annoncées fussent définitivement la guerre. Quoi qu'il en ait été, il chargea l'ambassadeur de défendre auprès de Jagow les vues de l'Autriche, faisant observer qu'elles étaient conformes à ce que le duc d'Avarna lui avait dit de celles du marquis de San Giuliano, qui allait conférer avec Jagow à Kiel; elles tenaient simplement compte, disait-il, de ce que l'Autriche et la Bulgarie « avaient le même intérêt à empêcher cet agrandissement de la Serbie aux dépens des Macédo-Bulgares..., dont l'Autriche ne pourrait voir la réalisation sans s'y opposer, le cas échéant »; il se défendait d'ailleurs d'avoir eu la pensée « de donner à la Bulgarie dans la Triple Alliance une position analogue à celle que la Roumanie occupait depuis des années ». (*O. A.*, 7566).

Il semble que cette lettre était déjà partie quand Berchtold reçut la visite de Tschirschky, qui venait par ordre de Jagow lui exposer de nouveau les raisons oppo-

sées par celui-ci à une nouvelle démarche de l'Allemagne auprès du gouvernement roumain, et surtout à une pression quelconque sur lui pour l'empêcher de faire ce qu'il considérait comme son intérêt. Berchtold protesta qu'il n'avait pas l'idée de ne pas remplir les obligations d'allié envers la Roumanie, mais fit remarquer « qu'une politique de celle-ci, qui compromettrait les intérêts de l'Autriche et de la Triple Alliance, était en dehors des limites du traité. Il ferait donc encore une tentative de médiation entre les cabinets de Bucarest et de Sofia; si elle ne réussissait pas, il laisserait les événements suivre leur cours; en particulier, il n'empêcherait pas la Roumanie d'occuper la bande de terrain qu'elle convoitait, mais sous la réserve qu'il ne serait pas forcé par le cours des événements de la guerre à sortir de sa réserve à l'égard des belligérants (*O. A.*, 7584). Le lendemain 2, Szögyény reçut la lettre de Berchtold; il alla aussitôt à la Wilhelmstrasse, mais n'y trouva pas Jagow, qui était parti pour Kiel, où il devait, avec San Giuliano, assister à l'entrevue de Guillaume et de Victor-Emmanuel. Il ne vit donc que le sous-secrétaire d'Etat Zimmermann. Il lui précisa que l'Autriche, « dans la situation actuelle, ne visait pas à faire entrer la Bulgarie dans la Triple Alliance, mais ne pouvait cependant rester inactive si une Grande Serbie se formait ». Ce dernier point ne fut d'ailleurs pas discuté, car les derniers renseignements reçus par Zimmermann lui faisaient croire à une victoire bulgare. (*O. A.*, 7596.)

Quand le lendemain 3, Szögyény rendit compte de cette conversation, les nouvelles étaient déjà moins bonnes pour les Bulgares, mais surtout l'attitude de la Roumanie transformait la situation. Dès le 2, à 19 h. 15, Berchtold avait reçu un télégramme de Fürstenberg (l'envoyé autrichien à Bucarest) annonçant que la mobilisation était imminente et « qu'il fallait compter que, dans ce cas, indépendamment de l'occupation de la ligne

souhaitée, les militaires et les chauvins pourraient obtenir du roi l'intervention dans la guerre, et même éventuellement la marche sur Sofia ». A 23 h. 55, on apprit de même que Majoresco (le ministre des Affaires étrangères) avait télégraphié aux envoyés roumains auprès des Balkaniques pour savoir s'ils se considéraient comme en état de guerre. (*O. A.*, 7587.) Leurs réponses ayant été affirmatives, la mobilisation roumaine fut ordonnée. Berchtold l'apprit le 4. Ce jour-là, Fürstenberg reçut un télégramme du 3, par lequel Berchtold demandait si Majoresco croyait que la cession de la ligne Turtukai-Baltchik pourrait empêcher l'intervention roumaine. La réponse de Fürstenberg arriva le 4, à 17 h. 50 : il ne croyait plus que cette cession suffirait; il faudrait en tout cas faire, par l'intermédiaire de l'Autriche, des offres larges et engageant définitivement si l'on voulait éviter une attaque roumaine; le gouvernement aurait-il alors la force de résister aux désirs de l'armée et de nombreux cercles? C'était d'autant plus douteux que le chef de l'Etat-Major avait dit que le gouvernement russe ne s'opposerait pas à une action de la Roumanie contre la Bulgarie. (*O. A.*, 7616.)

Quand ce télégramme arriva, Berchtold était probablement en train de rédiger le télégramme suivant, qu'il envoya à Berlin et à Rome, à 18 h. 20 :

La mobilisation de toute l'armée roumaine est fort dangereuse. Si le gouvernement de Bucarest n'avait mobilisé que de faibles forces, simplement capables d'occuper la bande de territoire qu'il désire, il aurait pu éventuellement contenir les désirs du peuple. Il est ainsi à craindre que ceux-ci ne portent la Roumanie où peut-être elle ne veut pas. La Bulgarie devrait alors se réfugier sous l'aile de l'aigle russe ou subir une défaite, deux éventualités dont l'une serait contraire aux intérêts et aux buts de la Triple Alliance, et l'autre malheureusement provoquerait notre intervention. Cette dernière, qui ne serait cependant qu'un acte de légitime dé-

fense, pourrait à son tour déterminer la Russie à sortir de son rôle d'observateur passif et de cette façon entraîner la Triple Alliance et la Roumanie elle-même dans une guerre avec elle; celle-ci comporterait tous les dangers et les conséquences d'une grande conflagration européenne... La situation militaire de la Roumanie, engagée sur deux fronts, serait alors plutôt précaire. Nous avons plusieurs fois, dans les derniers temps, donné des avertissements à Bucarest... Comme il est encore temps d'éclairer les cercles dirigeants roumains sur les conséquences possibles de leur attitude, je prie Votre Excellence... de dire que cet avis doit, suivant moi, être donné maintenant à la Roumanie et que le plus tôt sera le mieux. (O. A., 7612.)

Le 5, à 4 heures du matin, arriva un télégramme qui dut diminuer les espérances de Berchtold : Szögyény y avertissait que Zimmermann lui avait dit avoir été informé par Tschirschky de sa conversation du 3, avec Berchtold :

Vous auriez dit à l'ambassadeur, écrivait Szögyény, que si les Serbes sortaient définitivement vainqueurs de la guerre actuelle et si par suite le danger d'une Grande Serbie devenait plus grand, l'Autriche serait forcée d'intervenir dans la guerre. Votre Excellence aurait même parlé de la possibilité d'une entrée en Serbie et de l'occupation de Belgrade. Zimmermann est fort impressionné de votre langage tranchant. Il me réitère que le gouvernement allemand est fermement convaincu qu'il n'y a aucune raison pour que l'Autriche abandonne l'attitude expectante qu'elle a observée jusqu'ici. Il est convaincu que malgré les nouvelles de Belgrade exagérant les victoires serbes, la Bulgarie finira par vaincre. Il croit que, sous la pression de la mobilisation roumaine, la Bulgarie se décidera à faire les concessions exigées par la Roumanie. L'envoyé allemand a fait part avec inquiétude des manifestations anti-autrichiennes de Bucarest. Jagow, qui a quitté Kiel, ne reviendra qu'après le 8. (O. A., 7614.)

Le 5, à 21 h. 30, arriva un nouveau télégramme de Szögyény : il avait communiqué à Zimmermann le télé-

gramme du 4, et celui-ci avait répondu qu'il persistait à croire qu'étant donné l'excitation à Bucarest, une démarche n'y serait plus utile; une entente de la Roumanie et de la Bulgarie serait au contraire décisive et pouvait encore être espérée, ainsi que la défaite des Serbes. (*O. A.*, 7633.)

Le 3, le ministère Danew avait donné sa démission; il la reprit le 4. Le 5, Danew alla voir Tarnowski et lui demanda si une offre ferme à la Roumanie pourrait arrêter celle-ci; il se refusa d'ailleurs à dire celle qu'il ferait avant d'avoir obtenu la réponse à sa question. Tarnowski ne put naturellement la lui donner. Ce même jour (ou peut-être déjà le 4), la Turquie somma la Bulgarie d'évacuer la portion de territoire turc qu'elle devait évacuer en vertu du traité de Londres; la Turquie annonçait d'ailleurs l'intention de rester neutre, mais, étant donné la fermentation dans l'armée, il était invraisemblable qu'elle le pût.

Le 6, à 4 h. 10 du matin, arriva au Ballplatz un télégramme de Mérey (ambassadeur à Rome). Il avait communiqué le télégramme du 4 au secrétaire général di Martino. Celui-ci, en l'absence de San Giuliano, qui arrivait ce jour-là à Stockholm, exprima « les graves doutes qu'il avait personnellement au sujet de la position prise par l'Autriche et surtout en ce qui concernait son action militaire éventuelle contre la Serbie ». Le compte rendu détaillé de cette conversation n'arriva que le 9. (*O. A.*, 7658.)

A 21 h. 30, Berchtold fit une nouvelle tentative de décider la Bulgarie aux concessions indispensables envers la Roumanie. Il fit dire à Danew que, s'il lui communiquait la cession qu'il consentait à faire, il était prêt à la faire connaître à Bucarest. (*O. A.*, 7666.)

Le lendemain 6, à 22 heures, Berchtold reçut le télégramme lui faisant connaître la conversation que Beth-

mann avait eue avec Szögyény le 5 au soir. Le chancelier s'était refusé à intervenir à Bucarest.

Ce serait considéré comme une menace directe et jetterait la Roumanie dans les bras de la Russie.

Il était d'ailleurs d'avis que l'Autriche avait lieu d'être satisfaite des résultats de sa politique : elle avait empêché la Serbie d'avoir accès à l'Adriatique, obtenu l'indépendance de l'Albanie, et que Scutari soit attribuée à celle-ci. Il continuerait à donner des conseils à Sofia avec insistance: il croyait que la Roumanie se contenterait encore d'occuper la ligne Turtukai-Baltchik.

Quant aux craintes autrichiennes sur la création d'une Grande Serbie, il les considérait comme exagérées; il espérait que l'intervention directe de l'Autriche dans le conflit balkanique pourrait être évitée, car d'après lui elle aurait pour conséquence une conflagration européenne. Si cependant l'Autriche venait à être forcée d'intervenir activement, il priait Berchtold de l'en informer en temps voulu. (O. A., 7645-7646.)

Le 7, à 1 heure du matin, arriva l'indication de ce que la Bulgarie voulait bien céder. Le roi l'avait fait communiquer par le baron d'Epinghofen, un Kobourgeois, à un diplomate qui avait été chargé de le faire connaître à Tarnowski; l'offre était d'ailleurs soi-disant faite à l'insu de Danew; elle consistait dans la cession de la ligne Turtukai-Dobritch-Kavarna; le roi voulait garder Baltchik, mais en compensation il offrait « éventuellement » la Kraina (Negotin), une bande de Serbie qu'il avait occupée. (*O. A.*, 7667.) L'offre était accompagnée des calomnies habituelles des Bulgares contre la France et la Russie; leur excuse était que les diplomates autrichiens y ajoutaient toujours foi.

Le 7, à 21 h. 30, arriva au Ballplatz une dépêche de Tarnowski : le baron d'Epinghofen était venu le voir et lui avait avoué que la position de la Bulgarie était critique

et même décidément mauvaise du côté des Grecs ; il avait renouvelé l'offre indiquée le 6. Tarnowski répondit que pour obtenir une valeur officielle, l'offre devrait être faite par le roi lui-même ou par Dobrovitch, son intermédiaire habituel. (*O. A.*, 7677-7683.)

Le 8, Danew vint voir Tarnowski, pour s'informer, mais ne fit aucune offre, « étant trop pénible pour un Bulgare d'amputer volontairement son propre pays ». (*O. A.*, 7694.)

Le 9, à 22 heures, arriva un télégramme de Tarnowski : Dobrovitch était venu le voir et lui avait avoué que la situation militaire, quoique un peu meilleure que la veille, ne laissait plus d'espoir. Il était donc chargé de lui rappeler ce qu'il avait dit : « Si une défaite menaçait la Bulgarie, l'Autriche interviendrait activement. » Tarnowski lui fit remarquer qu'il avait été dit que cet appui devrait être précédé d'une entente roumano-bulgare. Dobrovitch dut en convenir. (*O. A.*, 7704-7705.)

Le 10, à 20 h. 30, on apprit au Ballplatz que, la défaite des Bulgares faisant craindre l'arrêt des hostilités, l'armée roumaine allait occuper la ligne Turtukai-Baltchik. (*O. A.*, 7708.) Le même jour, vint une nouvelle qui indigna François-Joseph : les Roumains faisaient garder la frontière hongroise pour se garder contre une attaque austro-hongroise dans leur dos. (*O. A.*, 7720 et 7723.) Le ministère de la Guerre roumain nia d'ailleurs le 12 l'exactitude de cette nouvelle.

Le 11, à 18 heures, arriva un télégramme annonçant que l'armée turque allait à son tour marcher en avant; d'après l'attaché militaire autrichien, elle paraissait tout à fait en état de combattre. (*O. A.*, 7710.) La Bulgarie allait donc se trouver envahie de quatre côtés; aller à son secours en attaquant la Serbie devenait une maladresse, car le plan autrichien était d'obtenir, en cas de guerre contre la Russie, la coopération de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Turquie et même de la Grèce : il

n'y avait pas à compter sur elles pour le moment. A 20 heures, arriva un télégramme de Rome, qui annonça une nouvelle défection : San Giuliano, revenu de voyage, avait dit à Méray qu'une attaque contre la Serbie comme celle annoncée dans le télégramme du 4 mettrait l'Autriche en opposition avec tous ses alliés, Allemagne, Italie et Roumanie, et « ne serait pas une action défensive ».

Pour avoir le droit de provoquer une conflagration européenne pour des raisons défensives, il faudrait une menace imminente contre la Monarchie et non un danger conjectural pouvant plus tard provenir d'un petit Etat. Notre intervention serait donc une action nettement offensive. L'Italie ne pouvait suivre la Monarchie sur ce chemin, car si elle était plus que jamais résolue à accomplir entièrement ses devoirs d'alliée, la Triple Alliance avait un caractère éminemment défensif... San Giuliano laissa d'ailleurs entendre qu'il ne croyait pas à la réalisation de la menace autrichienne, tant à cause du risque énorme de l'entreprise qu'à cause de l'attitude du Cabinet allemand. (O. A., 7747.)

Ce télégramme indigna Berchtold :

Nous ne voulons provoquer aucune conflagration, annota-t-il; elle ne pourrait provenir que des façons de voir de la Russie et serait alors une action offensive de la Russie.

Le 12, à 23 h. 50, il fit répondre par Méray :

Nous n'avons eu l'intention d'intervenir que si la Bulgarie faisait appel à nous et non à la Russie pour arrêter les hostilités. Quant aux espérances que San Giuliano met dans l'Allemagne, je dois faire observer que le Cabinet allemand nous a toujours laissé le soin de définir nos intérêts vitaux et de choisir la manière et le moment de les défendre; il n'y a jamais lié de conséquences au sujet de son devoir d'allié. (O. A., 7746.)

La première partie de ce télégramme était un mensonge, mais les textes cités ont prouvé que la seconde

était exacte. C'est l'initiative de la Roumanie qui a forcé Berchtold à s'abstenir d'attaquer la Serbie; l'Allemagne ne l'avait pas laissé douter de son soutien, mais elle ne lui avait pas caché non plus qu'elle ne trouvait pas son intention heureuse. Elle ne l'a donc pas arrêté; mais elle ne l'a pas encouragé, ce qu'elle fera en juillet 1914.

EMILE LALOY.

FÉNÉON L'ÉNIGMATIQUE

—

Voici l'une des figures les plus curieuses de la fin du « stupide XIXe siècle » et du début du XXe — celle d'un animateur secret et méphistophélique.

Dans cinquante ans, les historiens de la vie littéraire et artistique de notre temps mettront son rôle en valeur. Critique d'art, journaliste, traducteur, *deus ex machina* de maisons d'éditions ou de galeries de tableaux, de la *Revue indépendante* à la *Revue blanche* et au *Matin*, de Bernheim à la *Sirène*, du procès des Trente à l'affaire Dreyfus, Félix Fénéon est passé, impassible et doux, avec son sourire énigmatique d'Œil-de-Faucon.

Dans son *Journal*, à la date du 13 mai 1894, c'est-à-dire peu de temps avant le procès des Trente, Edmond de Goncourt écrivait :

Henri de Régnier nous peignait aujourd'hui Fénéon, cet original né en Italie (1) et ayant l'aspect d'un Américain, un être intelligent, travaillant à se faire une tête, cherchant l'étonnement des gens par une parole axiomatique, une comédie de concentration intérieure, une série de petites actions et manifestations mystificatrices, — mais un homme de cœur, bon, sensible, appartenant tout entier aux excentriques, aux disgraciés, aux miséreux.

Or, cet homme si curieux qui, dès 25 ans, devait collaborer aux feuilles libertaires, à l'*En-Dehors* de Zo d'Axa, débuta dans la vie fort bourgeoisement.

(1) A Turin, en 1863. Félix Fénéon est donc exactement de la génération de Barrès, de Jules Tellier, de Paul Adam, d'Adolphe Retté, de Mæterlinck et d'Ajalbert.

En mars 1881, Fénéon entrait comme rédacteur au ministère de la Guerre (service du recrutement, section de l'infanterie). Il avait été reçu au concours le premier sur soixante.

On peut imaginer que son bureau s'orna peu à peu d'estampes et de toiles néo-impressionnistes et qu'on y lut avec ferveur les premiers symbolistes, car, dès 1884, Fénéon dirigeait la *Revue indépendante,* où collaboraient Huysmans, Léon Cladel, Emile Hennequin, Méténier (jeune « chien » de commissaire), Robert Caze, Céard, etc. C'est-à-dire les néo-naturalistes, auxquels vinrent se joindre les premiers poètes décadents et les annonciateurs du symbolisme (2).

La *Revue indépendante* se devait de défendre le wagnérisme. Elle le fit, sous la plume d'Adrien Remacle. En outre, elle publia les *Amies* de Verlaine.

Fénéon lui-même y rédigeait une revue du mois où l'on retrouve son humour à froid.

Voici, par exemple, le tableau de septembre 1886:

La fête de bienfaisance donnée aux Tuileries fut agrémentée par le départ en ballon du citoyen Clovis Hugues, le poète chevelu.

— Les théâtres ont rouvert avec des antiquités ou des nullités nouvelles.

— La Ligue des Patriotes, sous l'habile direction Déroulède, a obtenu un grand succès de mascarade, au polygone de Vincennes.

— Malgré cet incident, le concours de tir a été fort brillant.

— On s'étonne cependant de voir le Grand Patriote au polygone de Vincennes, quand sa place est au Tonkin.

§

Dès 1886, Fénéon mène le bon combat artistique. Ami de Signac, de Cross, de Seurat, d'Angrand, il défend la

(2) Rappelons que de 1884 à 1886 parurent *Jadis et Naguère*, les *Cantilènes* et les *Syrtes* de Moréas, les *Cygnes* de Viélé-Griffin, les *Palais Nomades* de Gustave Kahn et — d'autre part — *Sapho, Germinal, Bel-Ami, Neil Horn,* des Rosny et le premier roman, furieusement naturaliste, de Paul Adam, *Chair molle.*

jeune peinture, le pointillisme. (*Les Impressionnistes en 1886,* plaquette parue aux éditions de la *Vogue.*)

En maints numéros des *Hommes d'aujourd'hui,* du « bibliopole » Vanier, il expose, en un style hérissé de néologismes, les théories nouvelles.

Ce ne sont que « flaccidités, lipothymes, graphides acutangles, talares smaragdines » et autres vocables coruscants ou évanescents — comme on disait alors.

Sous le pseudonyme de Plowert, il devait d'ailleurs — en collaboration avec Paul Adam — rédiger un *Glossaire* extraordinaire dans lequel pouvaient puiser les jeunes écrivains sincères — tel Moréas — ou les Adoré Floupette mystificateurs.

En effet, Fénéon avait un peu le goût de la mystification à froid, comme Sapeck et Alphonse Allais, remarque son contemporain Ajalbert, qui conte l'anecdote suivante:

Avec Paul Signac, Seurat, Paul Alexis, Paul Adam, nous avions projeté d'aller explorer le lac Saint-Fargeau, vers Belleville, où, les samedis, « se servaient » vingt ou trente noces. ...Une mariée en larmes passait, au bras d'une compagne... Il s'agissait de faire l'appoint pour s'offrir un musicien et une salle. Nous réglâmes la difficulté à la condition que la mariée embrasserait notre père Alexis. Elle lui sauta au cou et, pour ne pas faire de jaloux, ce fut une tournée de « bécots » à la ronde — jusqu'à Félix Fénéon.

— Toi, je t'ai vu sûrement... C'est pas toi qui faisais l'Engliche à Ba-Ta-Clan?

Un garçon nous indiqua qu'à « la Chaumière », le pavillon de luxe, il y avait une noce extra, plus digne de nous. A travers le vitrage, nous regardions les convives sérieux dont chacun devait « pousser la sienne ». Félix Fénéon entra, s'adressa au marié. Du dehors, debout, imperturbable, devant cette soixantaine d'yeux braqués sur lui, il était inénarrable. Le visage immobile, le geste seul de son bras évoluant avec son « bord-plat », nous permettait de suivre la palabre. Notre impayable ambassadeur vint à la porte, nous héla, déclina

nos noms, dans une présentation rigoureusement protocolaire. On fit apporter des flûtes et les couplets reprirent.

Quel enfantillage!

C'est que vous n'avez pas vu Félix Fénéon, ce soir-là.

§

En 1890, avec Edouard Dujardin, Fénéon fait paraître les *Derniers vers* de Jules Laforgue, mort prématurément trois ans auparavant (57 exemplaires réservés aux seuls souscripteurs). D'autre part, on réédite les *Chants de Maldoror*, les *Amours jaunes* de Corbière, le *Reliquaire* de Rimbaud.

Le symbolisme triomphe. De jeunes poètes débutent: Francis Jammes, Pierre Louys. C'est l'époque de la *Conque*, du *Pèlerin passionné* et aussi des premiers salons des *Indépendants*.

Mais, d'autre part, la société est un peu désaxée: grèves sanglantes, mouvements ouvriers, convulsions sociales dans toute l'Europe. Si, en France, la foule est en grande partie boulangiste et revancharde, la bourgeoisie lettrée paraît volontiers libertaire. On combat en même temps pour le vers libre et l'anarchisme.

Le procès de Ravachol, en 1892, atteste que nombre d'intellectuels sont sympathiques aux doctrines de Kropotkine et d'Elisée Reclus.

Anarchie, ô porteuse de flambeaux...

devait écrire Laurent Tailhade.

Les symbolistes, dit Ernest Raynaud, avaient hérité de la génération d'écrivains du Second Empire le désintéressement de la chose publique. Ils ne se sentaient point d'humeur à descendre dans la rue pour prendre part aux grèves, aux soulèvements, aux émeutes.

Pourtant, ils invitaient Louise Michel et les compagnons anarchistes à leurs réunions et c'est à l'influence anarchiste qu'il faut attribuer leur mépris des règles et des maîtres et leur obstination à ne vouloir, dans toutes les questions de métrique et de forme, se réclamer que de leur caprice.

Au *Théâtre d'art social,* fondé en 1893, se rencontrent d'ailleurs militants et écrivains nouveaux.

Les feuilles révolutionnaires affluent, le *Père Peinard,* aussi ordurier que son prédécesseur le *Père Duchesne,* de 1792, le *Chambard* de Gérault-Richard (illustré par Steinlen), la *Révolte,* de Jean Grave, qui devient les *Temps nouveaux,* enfin l'*En-Dehors* de Zo d'Axa, auquel collaborent le poète Roinard, Fénéon, Emile Gautier, Malato, Sébastien Faure, etc.

En 1893-1894, divers attentats émeuvent l'opinion: à la Chambre, bombe de Vaillant; Emile Henry lance une bombe au café Terminus. Le 15 mars 1894, Pauwels meurt en essayant de faire sauter l'église de la Madeleine. N'omettons pas la bombe fameuse du restaurant Foyot, qui blessa Tailhade.

Aussi, le ministère Dupuy fait-il voter des lois d'exception, dites *lois scélérates,* qui mettaient hors du droit commun tout individu réputé anarchiste. On voit revivre le délit d'opinion. Dès janvier 1894, ce ne sont qu'arrestations, perquisitions journalières.

Le 27 avril 1894, le *Figaro* publiait l'information sensationnelle suivante:

> Une arrestation au ministère de la Guerre. — A la veille du procès Emile Henry, la police a mis la main sur un individu (*sic*) qui semble le complice des anarchistes Matha et autres, M. Félix Fénéon, commis principal au ministère de la Guerre, chez lequel on a saisi des détonateurs d'explosifs. Un rapport de police du 31 mars 1892 le représente d'ailleurs comme un anarchiste militant (*sic*).
> Matha aurait été aidé par Fénéon qui lui aurait fourni des explosifs pour l'attentat du restaurant Foyot.

Le *Temps* renchérissait et dépeignait la « physionomie farouche » du chantre du pointillisme.

Association de malfaiteurs: c'est sous ce prétexte qu'un mandat d'amener fut décerné contre Fénéon. Il se trouvait au Dépôt lorsqu'il fut révoqué du ministère de la Guerre.

Condamné à mort le 19 avril par la cour d'assises, Emile Henry était exécuté le 21 mai. Un mois plus tard, le président Carnot était assassiné à Lyon par Caserio.

On voit dans quelle atmosphère de terreur et de haine s'instruisait le fameux procès des Trente, qui englobait — outre Fénéon — Jean Grave, Sébastien Faure, Matha, ainsi qu'un cambrioleur-propagandiste par le fait, Ortiz, et divers comparses. Parmi les accusés poursuivis par défaut se trouvaient Paul Reclus, Emile Pouget, rédacteur en chef du *Père Peinard,* Duprat, Martin et Alexandre Cohen, Hollandais d'origine, qui s'était fait connaître par sa traduction de Multatuli et sa collaboration au *Mercure de France.* Recherché surtout en raison d'articles antimilitaristes, Cohen s'était réfugié à l'étranger, bien qu'en réalité il n'eût été mêlé en rien aux attentats anarchistes, pas plus, d'ailleurs, que Fénéon.

Le 8 juin 1894, l'instruction de ce singulier procès était terminée. Il s'ouvrit le 5 août.

Pendant toute l'instruction, Fénéon avait refusé de parler. A l'audience, son attitude correcte et nonchalante impressionna fort public et jury. Les journaux mentionnaient sa grande sérénité. « Haut, maigre, les pommettes saillantes, l'aspect énergique, il n'a point une tête banale », remarque le *Matin.*

Dans son langage un peu sibyllin, Stéphane Mallarmé vint dire toute sa sympathie pour l'ancien rédacteur en chef de la *Revue indépendante* et proclama sa probité, sa haute intelligence. En outre — ce qui devait peut-être impressionner encore plus les jurés — son chef de bureau au ministère de la Guerre le présenta comme un employé d'avenir et susceptible des plus hauts avancements. (Le propre père de Fénéon n'avait-il pas été, d'ailleurs, un serviteur fidèle de la Banque de France?)

A l'avant-dernière séance du procès, avant de prononcer son réquisitoire — qui devait être fort modéré pour

Félix Fénéon — l'avocat général Bulot demanda une suspension d'audience de quelques instants.

— Je demande à la cour, dit-il, une minute de suspension d'audience pour me laver les mains, car je viens d'ouvrir un paquet à mon adresse, plein de matières fécales.

Dans le silence scandalisé qui suivit cet incident, une voix calme s'éleva, celle de Fénéon:

— Depuis Ponce-Pilate, on n'avait pas vu un juge se laver les mains avec autant d'ostentation...

Si l'accusation paraissait peu défendable en ce qui concernait la plupart des inculpés, elle était encore plus ridicule pour Fénéon, reposant surtout sur des ragots de concierges et d'argousins.

Son avocat, M[e] Demange, n'eut donc aucune peine à obtenir son acquittement. « Ami sûr, fils modèle, cœur enthousiaste », ainsi le présenta-t-il, ajoutant que, spontanément, un jeune poète, M. Henri de Régnier, lui avait écrit: « C'est une conscience probe et scrupuleuse, une âme haute, un cœur loyal. »

Le 12 août 1894, on rendait le jugement: tous les « intellectuels » du procès étaient acquittés. Seuls, le cambrioleur Ortiz et ses comparses se voyaient condamnés.

Diversement et passionnément commenté par la presse, ce jugement fut approuvé par tous les journaux républicains (du *Radical* à la *Petite République*), qui rendirent hommage au libéralisme et à l'indépendance d'esprit des jurés parisiens.

Si le *Temps*, — toujours doctrinal et impitoyable — qualifiait le verdict d'acquittement « d'éminemment regrettable », par contre la *Petite République* publiait cette triomphale manchette sur toute sa première page:

ACQUITTEMENT DES ANARCHISTES
UN JURY INDÉPENDANT — SOUFFLET AU MINISTÈRE

Le 1[er] novembre 1894, la cour d'assises condamnait par

contumace les cinq inculpés en fuite à vingt ans de travaux forcés. Dans la suite, ils n'eurent aucune peine à démontrer l'inanité des accusations portées contre eux.

§

Vers cette époque, qui est aussi celle de l'*Œuvre* de Lugné-Poë, du *Théâtre libre* et du *Chat Noir,* Willy silhouettait de façon amusante Fénéon dans son roman *Une passade:*

Nous tombons sur le compagnon Elie, au facies américain, flanqué, selon sa coutume, de deux anarchistes silencieux.

La tête couverte d'une cloche de feutre brun, son long corps houssé d'une houppelande quadrillée, un sourire discret aux lèvres, courtois et précieux, il s'enquiert de nous: « Votre santé, comment la jugez-vous? Satisfaisante? Des liqueurs, en un endroit lumineux, plein de gens qui devisent, vous agréeraient, sans doute? Si notre compagnie ne vous est à charge, je vous l'offre. »

Mais si Fénéon, au cours de sa carrière, suscita de nombreuses sympathies, il souleva aussi des haines et des rancunes tenaces. Ainsi, dans un livre furieusement partisan (3), Henry de Bruchard, ancien dreyfusard, touché depuis de la grâce monarchiste, le dépeint comme « l'un des hommes qui ont le plus fait pour corrompre l'esprit de la jeunesse contemporaine par un dilettantisme sans courage (*sic*) et une ironie à tiroirs ».

§

A la *Revue blanche,* fondée en 1891 par Alexandre et Thadée Natanson et par leur frère Alfred Athis (encore élève au lycée Condorcet), Félix Fénéon devait apporter le meilleur de son esprit ouvert sur tous les domaines, acquis à toutes les tentatives originales.

Lui-même a fort bien résumé l'apport de la *Revue blanche,* de 1891 à 1903:

(3) H. de Bruchard: *Petits Mémoires du temps de la Ligue,* 1912.

Elle avait de particulier que, loin de faire la cour au public, elle lui offrait dans chaque numéro quelque surprise amère, car elle était libre de superstitions morales et sociales. Sa qualité littéraire est attestée par la fréquence dans ses tables de Paul Adam, Claude Anet, Tristan Bernard, Bernard Lazare, Léon Blum, Coolus, Fagus, André Gide, Gourmont, Jarry, G. Kahn, La Jeunesse, Pierre Louys, Mæterlinck, Mirbeau, Marcel Proust, Schwob, J. Renard, Verhæren, Verlaine, Gorki, Jammes, Séverine, Strindberg, P.-J. Toulet... A supposer que certains se soient fanés, à vieillir, du moins la *Revue blanche* les a eus dans leur verdeur et leur piquant. Mais le nom de Stéphane Mallarmé est plus beau et maintes des *Divagations* parurent d'abord là.

Les grandes rubriques, en outre, étaient tenues par Jules de Gaultier, Charles Henry, Le Dantec, Debussy et Thadée Natanson.

Bientôt, la *Revue blanche* s'adjoignait une maison d'édition d'où sortirent maints ouvrages de Knut Hamsum, d'Hauptmann, le *Retour de Jérusalem* de Maurice Donnay — ce qui n'allait pas sans quelque élégance de la part des éditeurs — *Messaline* et *le Surmâle* de Jarry, les pamphlets d'Urbain Gohier et d'Ajalbert, *Bubu-de-Montparnasse,* la traduction des *Mille et une nuits* du docteur J.-C. Mardrus, *De Delacroix au néo-impressionnisme,* de Paul Signac. Enfin, de Sienkiewicz, *Par le fer et par le feu* et le triomphal *Quo Vadis.*

Fénéon lui-même y donna la traduction de *Catherine Morland,* de Jane Austen.

Vers 1902, tout jeune poète candide et rougissant, j'allai porter — sur le conseil de Frantz Jourdain — quelques poèmes et proses à la *Revue blanche,* qui venait de s'installer boulevard des Italiens, près du Crédit Lyonnais. Van de Velde avait aménagé les locaux que décoraient des panneaux de Vuillard et de Bonnard.

Pour la première fois, j'entrevoyais, non sans émoi, ce redoutable et subtil Fénéon dont je connaissais la légende

et même la silhouette, car maintes effigies de lui avaient paru dans les feuilles.

Il lut mes poèmes et ma nouvelle avec attention, me les restitua fort gentiment. Sans doute il eut pitié de ma timidité et de ma déception, car il me dit à la porte — avec ce sourire qui lui appartient en propre: « Ne vous découragez pas. D'ailleurs, vous n'êtes pas encore un vieux vieillard... »

§

Quelques années plus tard, je devais le rencontrer souvent à la Galerie Bernheim, de la Madeleine, dont je suivais fidèlement les expositions.

Pendant quelque temps, un jeune homme — mousquetaire blond — le secondait: Francis de Miomandre.

L'auteur d'*Ecrit sur de l'eau*, rappelant ce passé lointain, lui rendit hommage en ces termes:

J'étais alors un vrai béjaune et qui ne savait rien de rien. Mais on apprend vite sous la direction des vrais maîtres. Et M. Félix Fénéon, à qui le regretté Maus m'avait recommandé, eut vite fait de me dégrossir.

Il m'apprit à *lire* une toile (comme certains textes d'Orient) dans tous les sens, il m'enseigna la fuyante psychologie de l'amateur. Surtout il me montra quel spectacle intellectuel représente un homme tel que lui: à la fois calme et passionné, nonchalant et laborieux, sceptique et fervent, positif et bouillonnant de lyrisme intérieur. Je le revois encore et j'entends sa voix chaude énoncer pour l'enseignement des visiteurs les théories les plus neuves. Le soir, lorsque la journée de travail était finie, il accueillait dans son bureau quelques amis, auditeurs de sa parole alexandrine.

En effet, Fénéon, son éternelle cigarette aux lèvres, abondait en propos subtils. Et je me souviens de maintes expositions mémorables, comme celle des peintres futuristes en 1912, où triomphait le *Pan-pan à Monico* de Severini. Mais, si ouvert qu'il fût à toutes les hardiesses des jeunes artistes, aux tentatives cubistes ou autres, il me

semblait, au fond de lui-même, avoir surtout une grande tendresse pour les amis de sa génération: Signac, Cross, Seurat, Angrand, Luce, Lautrec, Vallotton, et aussi pour Bonnard, Vuillard, Roussel, Matisse et Van Dongen.

— J'ai quitté le journalisme avec joie, voulut-il bien me dire un jour.

Au sortir de la *Revue blanche*, il avait en effet apporté au *Matin* une formule neuve, celle des « nouvelles en trois lignes », sortes de haï-kaï japonais, toujours d'une couleur et d'une ironie très personnelles.

Ainsi:

Lueurs dans le ciel. — Une fabrique de celluloïd flambe à Saint-Ouen.

ou encore:

Sous des prétextes — son honneur — Julien Barrot blesse sa femme d'un coup de couteau. A Lariboisière.

Formules imprévues qui scandalisèrent nombre de lecteurs.

Un jour qu'assis sagement à sa table il s'adonnait à ce sport, Fénéon reçut la visite d'un quidam, — raseur sinistre comme il en vient dans toutes les rédactions. Fénéon ne lui accorda qu'un regard et reprit son travail. L'autre gesticulait de plus en plus, s'animait, vociférait. A la fin, excédé, Fénéon leva la tête et, de sa voix la plus melliflue:

— Vous ne voyez donc pas que je suis sourd-muet?

§

Au cours des années 1920-1926, Fénéon présida, chez Bernheim, aux destinées du *Bulletin de la vie artistique,* amorcé dès 1914, quelques mois avant la guerre.

Cette revue concise et documentée, à laquelle collaboraient Guillaume Janneau, Tabarant, Miomandre, Pascal Forthuny, abonde en détails curieux, en anecdotes pitto-

resques. Des enquêtes fort nourries apportaient les points de vue des artistes eux-mêmes.

Félix Fénéon y donnait des interviews, des mots de la fin savoureux. Lorsqu'au bout de sept ans le *Bulletin* prit fin, il rédigea ce spirituel avis nécrologique:

...Quoi de triste, d'ailleurs, comme ces revues qui, maniaquement, s'obstinent pendant un siècle?... Avec les quatorze brefs volumes de sa collection complète, exactement compris entre la mort de Renoir et celle de Monet, le *Bulletin* restera à portée de la main dans la bibliothèque des curieux d'art. A cela, trente centimètres sur un rayon suffisent. Ambitionner plus d'espace eût été impertinent.

Directeur littéraire de la *Sirène*, Félix Fénéon apporta, là aussi, son esprit curieux, soucieux de l'originalité propre, aussi acquis aux œuvres marquantes du passé qu'aux tentatives les plus neuves.

Faut-il citer le *Gargantua*, les *Mémoires* de Casanova, l'*Ile au Trésor* de Stevenson, le *Jeune Athlète*, le premier roman de Jolinon, le *Keepsake fantasque* d'Aloysius Bertrand, la *Correspondance* de Desbordes-Valmore?

Il excellait à suggérer des idées inattendues, à indiquer des pistes non encore frayées. Nombre d'écrivains lui doivent de précieux conseils.

Pour ma part, je ne saurais oublier son accueil sympathique et courtois quand je lui proposai un travail sur les dessins d'écrivains. Je m'étais limité, pour ainsi dire, aux seuls littérateurs français des XIXe et XXe siècles. Il me fit remarquer l'intérêt qui se dégagerait d'une confrontation avec les écrivains étrangers ayant eux-mêmes peint ou dessiné (Gœthe, Hoffmann, Thackeray, W. Blake, Ibsen). En outre, il m'engageait à remonter le cours des siècles — périlleuse entreprise!

— Pascal, me dit-il, avec son sourire réticent, a peut-être fait autre chose que des brouettes...

§

Que nous réserve encore ce septuagénaire, si jeune d'esprit, qui semble s'être retiré dans une retraite définitive? Qui le sait?

Presque ignoré du grand public, dédaigneux de la notoriété et des succès littéraires, peut-être est-il parvenu à la sérénité complète.

La dernière fois que j'aperçus Félix Fénéon, c'est, il y a deux ou trois ans, à la rétrospective Toulouse-Lautrec, au pavillon de Marsan. Impassible, droit comme un chêne, il contemplait le panneau de la Goulue où le génial nabot montmartrois a fixé sa silhouette si caractéristique.

Sans doute se murmurait-il le vers de Mallarmé:

> Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...

Peut-être pensait-il que, malgré la discrétion élégante de sa vie, de toute façon, il passerait à la postérité.

ÉDOUARD DEVERIN.

LOULOU

—

I

— Loulou, lui dit-elle, prends ce billet de cent francs; tu mettras cinquante francs pour toi et cinquante francs pour moi sur *Aglaé,* Gaston m'a donné le tuyau.

Hyacinthe Lévy, que sa maîtresse appelait familièrement Loulou, se dirigea vers un guichet du pari mutuel.

Marie d'Héristal s'intéressait aux chevaux plus encore qu'à l'argent. Elle suivit la course avec attention, juchée sur sa chaise, la lorgnette aux yeux, sous l'ombrage du grand chapeau emplumé qui, dominant la silhouette sanglée à taille fine et à jupe longue, la faisait ressembler à une lampe à pied.

Loulou, lui, s'intéressait plus à l'argent qu'aux chevaux. Il s'attarda dans les allées du pesage, serra quelques mains. Il était assez fier de se montrer en tube éblouissant, sa carte suspendue au revers de la jaquette. Il rejoignit son amie au moment où des vociférations véhémentes eussent prévenu les plus indifférents qu'un malheur venait de se produire. C'en était un, en effet, du moins pour les parieurs qui avaient mis leur confiance en *Aglaé,* car celle-ci venait de se flanquer par terre. Le peloton, un instant dispersé, se regroupa et de nouvelles vociférations signalèrent qu'*Arabella* arrivait en tête au poteau.

— Zut, zut et zut! proclama Marie. Mon pauvre Loulou, j'aurais été si contente de te faire toucher un peu d'argent...

— Ne t'inquiète pas pour moi, répondit celui-ci avec calme. J'avais un tuyau meilleur que celui de Gaston. J'ai mis mes cinquante francs sur *Arabella.*

Le retour d'Auteuil dans la voiture que Marie devait, avec ses autres moyens d'existence, à Gaston Petit, fut morose. Hyacinthe n'était pas bavard et Marie demeurait songeuse. Elle était habituée aux petites mufleries de son ami et à ses carottes, mais celle-ci l'étonnait un peu par son cynisme et sa nouveauté. Il est vrai que, n'allant jamais aux courses avec lui, — ce rite était réservé à Gaston, — elle n'avait jamais eu l'occasion de le voir manœuvrer sur ce terrain.

Elle n'en était certes pas à sa première découverte, et sa surprise n'était à l'habitude ni très profonde ni très durable. Comme la voiture, au trop allongé des deux chevaux, arrivait aux Champs-Elysées, la main droite d'Hyacinthe saisit sa main gauche et l'enserra fortement. Il n'en fallait pas davantage pour que le charme fût renoué. Elle tourna vers lui son beau visage souriant et du regard caressa le profil aquilin, les yeux noirs, la barbe frisée du jeune homme, qui feignait de ne rien voir.

— Laisse-moi au journal, veux-tu? dit-il simplement; j'irai te chercher pour dîner.

Cinq minutes après, ils se séparaient après un baise-main de style.

Et Hyacinthe, plein d'aisance, poussa la porte du *Celtique* derrière laquelle s'effaçait un huissier grisonnant. Ce digne homme était toujours flatté d'appartenir à une administration dont le plus modeste collaborateur arrivait en tel équipage et si élégamment vêtu.

II

Or, ceci se passait en 1910, à une époque où, comme l'on a dit depuis, il faisait si bon vivre.

Marie d'Héristal, née Peloux, devait son nom, son luxe et ses goûts raffinés à une beauté éclatante que Gaston Petit, le fabricant d'apéritifs, avait distinguée.

Comment l'avait-il distinguée? C'est ce qu'il était fort difficile de savoir. Gaston Petit, veuf et quinquagénaire, habitait un hôtel du Parc Monceau, parmi des toiles de

prix et des meubles anciens, dans une chambre de moine et au milieu d'une domesticité nombreuse. Il prenait ses repas seul, le plus souvent, mais en smoking, et ne sortait le soir qu'assez rarement.

Il avait une écurie de courses, une villa à Trouville, un château dans le Blésois, une résidence d'hiver à Pau et promenait de Maisons-Laffitte aux bords de la Manche, des rives de la Loire aux plages de l'Océan, le perpétuel souci de ses affaires, encore que celles-ci fussent prospères.

Il avait épousé, à 25 ans, une jeune fille issue des tissages roubaisiens les plus florissants. Deux ans après, la malheureuse mourait en donnant le jour à une fille qui ne survécut pas à sa mère. A 27 ans, Gaston Petit avait consommé sa jeunesse et, comme il était de ceux qui n'en ont qu'une, et pas très éclatante, il commença de faire figure de « vieux ». Il y était, d'ailleurs prédestiné par sa fortune et par l'importance des entreprises dont il s'occupait. Associé par son père à leur direction, puis livré à lui-même après la mort de celui-ci, il était devenu un industriel considérable, maniant avec autorité des capitaux énormes, tout en restant, dans le privé, effacé et timide. Sa fortune aurait facilement multiplié ses amis s'il n'avait écarté avec une farouche sauvagerie les tentatives des plus audacieux. Il ne fréquentait assidûment que trois ou quatre camarades de jeunesse dont la situation était restée modeste. Il avait, de même, découragé toutes les démarches matrimoniales, directes ou indirectes, préférant la réputation d'un coquebin aux soucis d'un nouvel établissement.

Gaston Petit, toutefois, n'était pas avare. Il aimait les belles choses et se croyait en devoir d'en acquérir. Marchands de tableaux, de tapis, de meubles, d'antiquités et de bibelots le tenaient pour un connaisseur et un client sérieux, qui payait le prix, mais vérifiait l'authenticité.

Peu à peu, la vie de Gaston Petit s'était infiniment rétrécie. Elle était à la fois fastueuse, monotone et régulière, entrecoupée de passades sans amour et de sages distractions.

Depuis 3 ou 4 ans déjà, Marie Peloux venait chaque soir, chez lui, de son bureau, lui apporter le courrier à signer. Il lui dictait parfois quelques lettres urgentes ou une note qu'elle tapait immédiatement. Courtois avec son personnel féminin, mais très réservé, Gaston n'avait jamais prêté d'attention véritable à cette belle fille blonde, un peu forte, épanouie dans une trentaine appétissante. Un soir d'été, brusquement, le plaisir inconscient qu'il prenait à sa présence se mua en une sorte de désir. Le teint de Marie, sa taille, ses chevilles fines, sa souplesse quand elle s'inclinait vers lui et cette odeur animale à laquelle se mêlait un soupçon de parfum, lui apparurent soudain comme autant de révélations qui cristallisèrent en une minute. Il n'était certes pas homme à passer brutalement, en la matière, de la pensée à l'acte. Il laissa son regard s'attarder sur les mouvements de la jeune fille, puis, ce qu'il n'avait jamais fait encore, il l'interrogea sur sa famille, sur ce qu'elle gagnait au bureau, sur sa demeure, ses vacances, et s'arrêta, dans ce dialogue banal, mais qu'il ne poursuivait pas sans une certaine oppression, au seuil des questions indiscrètes.

Marie était fort étonnée et assez amusée. « Le patron est piqué », pensa-t-elle en s'en allant. Mais il recommença le lendemain, exagérant les témoignages de sollicitude, en homme du monde, un peu protecteur, un peu nerveux et de telle façon, en somme, que quand, au bout d'une semaine, il lui prit la taille à pleines mains et la bouche à pleines lèvres, Marie éprouva d'autant moins de surprise qu'elle était, depuis trois jours au moins, déjà préparée à cet assaut.

Gaston était timide, malgré la quarantaine dépassée, mais il n'était pas naïf. Marie avait de la tenue, mais un passé qui n'était pas sans aventures et une notion assez souple de la vie pour s'accommoder de toutes les circonstances.

A vrai dire, jusqu'ici, celles-ci l'avaient médiocrement servie. Une première intrigue à 19 ans s'était terminée par un avortement et un lâchage. Décidée à éviter le

retour du premier de ces accidents, sinon du second, Marie avait désormais choisi avec circonspection ses partenaires. Elle était, d'ailleurs, plus curieuse que passionnée et moins sentimentale par tempérament que par convenance, ce qui donnait à cette fille du peuple l'étoffe d'une femme du monde.

Elle était restée indifférente jusqu'ici aux aspirations utilitaires que sa beauté aurait pu lui suggérer. Elle ne voulait pas unir sa vie à un homme de sa condition, auquel il faudrait faire la cuisine et l'amour. Elle tenait bien ces deux nécessités pour également indispensables à la vie d'une femme, mais préférait s'y soumettre séparément. Marie Peloux était intelligente, mais nonchalante, autant dans l'exercice de son métier que dans la recherche de ses distractions. Elle avait, en outre, une certaine tendance à philosopher, c'est-à-dire à généraliser ses petites expériences et à prendre la moindre d'entre elles pour la manifestation d'une de ces lois inéluctables qui gouvernent la psychologie des hommes. Cette faiblesse teintait de quelque pédantisme son bon sens naturel.

A 29 ans, les avances de Gaston Petit ne la prirent pas au dépourvu. Elle n'était pas intéressée, mais elle ne pouvait soumettre une candidature de cette classe à la critique commune. Elle fut surprise et émue, avec une légère avance sur l'adversaire, mais non sans spontanéité. Elle se refusa, autant par crainte de ce qu'un tel événement avait d'inattendu que par un peu de calcul, mais juste assez pour avoir le temps de poser ses condidions et de les voir acceptées.

Quinze jours après leur premier baiser, Marie Peloux était remplacée dans ses fonctions auprès de Gaston, et elle troquait sa chambre au sixième étage, en attendant mieux, pour un petit appartement meublé.

Alors, mais alors seulement, elle se donna.

III

Les mois passèrent. Et cependant que la brève passion de Gaston Petit s'épanouissait, puis rapidement se cal-

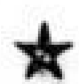
mait, par un contraste singulier s'affirmait la situation de Marie.

Après les premières semaines de fringale, pendant lesquelles Gaston avait retrouvé une jeunesse plus vraie que sa vraie jeunesse, il s'aperçut de l'état médiocre où se trouvait encore sa maîtresse. Il l'installa dans un petit hôtel, rue de la Faisanderie, aux portes du Bois. Et comme il avait le goût, voire même le besoin des jolies choses, il la meubla avec soin. Sans s'en douter, il l'entoura du cadre où il se plaisait à vivre quelques heures chaque jour, plus pour lui-même que pour elle, dont il se détachait comme d'un livre qu'on a souvent relu, mais dont on aime toujours à caresser du regard la reliure. Les fournisseurs habituels connurent bientôt l'adresse de Marie et ses attaches avec Gaston. Il n'en fallait pas tant pour la consacrer.

Elle n'exprimait jamais un désir trop pressant. Sa discrétion était extrême. Elle se bornait à aiguiller avec une certaine finesse les libéralités de son amant. Celui-ci, de nouveau repris par ses affaires et habitué à son hôtel et à son luxe, considérait l'ensemble comme incorporé à sa vie, au même titre que son écurie de courses ou sa chasse.

Rien ne pouvait donner à Marie Peloux — qui, à la mode d'alors avait pris un nom de guerre, Marie d'Héristal — une plus grande stabilité.

Elle s'était faite parfaitement à cette vie nouvelle. Ses amies d'autrefois s'égaillèrent pour la plupart, jalouses et faussement choquées. Deux ou trois persistèrent à la voir, à la voir souvent, car elle était généreuse. Certains jours, un appétit sauvage la prenait de s'évader, et avec elles, elle partait dîner dans un petit restaurant de banlieue ou passer la soirée au café-concert.



Un après-midi, elle s'en fut au five o'clock du *Celtique*. Ce grand quotidien aristocratique offrait à ses abonnés, cinq fois par an, de petites réunions d'après-midi, où quelques sociétaires de la Comédie-Française et quelques

pensionnaires des théâtres lyriques se faisaient entendre dans un répertoire suranné. Parfois même, ils jouaient une saynète, un petit acte, qu'alors on n'appelait pas encore un sketch. Les rédacteurs du journal, stimulés par le patron, vieillard qui eût été trop propre et trop poli pour ne pas éveiller les soupçons si ceux-ci n'avaient été depuis longtemps des certitudes, s'empressaient autour des invités. Ils offraient leur bras aux dames, les faisaient asseoir aux premiers rangs, leur apportaient des programmes, avec une diligence salonnière et désuète.

Hyacinthe Lévy, qui signait dans le journal de petits échos mondains du pseudonyme d'Hector de Boissy-Mauvoisin, se prodiguait dans ces réunions avec des manières qu'on sentait assez fraîchement acquises. Il en exagérait l'urbanité d'une pointe de servilité. Son patron, qui avait passé par là quarante ans plus tôt, avait dû lui indiquer qu'on ne s'adresse pas à une comtesse, en gentilhomme, du même ton dont on lui dit : « Madame la Comtesse est servie », quand on est son maître d'hôtel. Mais il avait affaire à un disciple distingué et qui comprenait à demi-mot.

Il était déjà depuis longtemps rompu au protocole de ces aimables réunions, quand il reçut au haut de l'escalier, d'un salut gracieux, Marie d'Héristal, son grand chapeau, son collier de perles et son ombrelle. Il l'avait aperçue aux courses et cela suffisait amplement à l'homme qu'il était pour assurer qu'il la connaissait. Dans ce milieu où les femmes entretenues n'étaient généralement reçues que sous l'étiquette d'artistes et rarement parce que simplement entretenues, Marie était un peu dépaysée, bien que Gaston, actionnaire du journal, invisible mais présent, la protégeât de son ombre tutélaire.

Hyacinthe-Hector savait cela et sa courtoisie, sans cesser d'être déférente, s'assouplit assez pour mettre Marie en confiance. A 7 heures, quand ils se séparèrent, il y avait déjà une nuance de camaraderie entre cette franche fille et cet astucieux garçon.

Les mensualités du *Celtique* étaient modiques et le patron exigeait une tenue impeccable, au journal, à Longchamp ou au théâtre. Hyacinthe, qui n'avait que ses talents pour vivre, les employait diversement. Il s'occupait, entre autres, d'établir un contact indirect, mais fructueux entre ses relations mondaines et certains marchands de tableaux, de meubles ou de bijoux, trop modestement logés pour attirer une clientèle de choix. Son père, qui besognait péniblement dans des arrière-boutiques de trafiquants de perles et de revendeurs de la rue de Provence, l'aidait à procurer aux amateurs des pièces intéressantes à des prix fort avantageux.

C'est ainsi qu'il eut l'idée bien simple de se présenter rue de la Faisanderie et d'y offrir ses services, moins dans l'espoir de les voir agréer incontinent que pour prendre pied dans la maison.

Il fut fort bien reçu. Marie accueillait volontiers les nouveaux venus, car ils étaient rares. Le cercle de ses amis n'était guère plus étendu que celui de Gaston, quoique tout différent, si on en excepte les tapeurs et les fournisseurs. Elle ne prétendait point à voir des gens de qualité ,mais elle avait un sens assez fin de ce qu'elle se devait à elle-même pour ne pas faire ses amies de sa couturière ou de sa modiste. Un journaliste élégant et bien disant ne pouvait à priori lui déplaire.

Hyacinthe ne démasqua pas imprudemment ses batteries. Il feignit d'avoir entendu parler des beaux meubles de l'hôtel et demanda à les voir, en artiste. Marie savait qu'ils étaient beaux, mais elle aurait été bien incapable de dire pourquoi.

— C'est dans ce petit salon Louis XVI que je me tiens d'habitude, lui dit-elle.

— Je le crois plutôt Directoire, rectifia doucement Lévy.

Il en fut ainsi d'une petite commode Louis XV qui était plutôt Louis XVI, et d'une console Louis XIII qui était franchement Renaissance.

Marie, dont la mémoire confondait volontiers les styles et qui ne jugeait guère de la valeur d'un bibelot

que par le plaisir qu'elle avait à le voir ou à en user, au cours de quelques entretiens avec le journaliste, prit insensiblement intérêt à cette nouvelle façon d'apprécier ce qui l'entourait.

Elle dirigeait, toutefois, la conversation plus volontiers vers les bijoux, où sa compétence était certainement moins incertaine, et Hyacinthe, à ce propos, lui fit aisément comprendre qu'il était bien placé pour conseiller ses choix.

Le jeune homme était trop fin pour ne pas saisir aussi, en acceptant les invitations à revenir, à prendre le thé, à montrer quelques bagues, que Marie goûtait auprès de lui un plaisir un peu trouble et qu'elle masquait mal sous les apparences d'une coquetterie de camarade. Luimême donnait libre jeu, dans ce cadre agréable et près de cette belle fille, à un entrain habilement conduit. Sans jamais rien livrer de son intimité réelle, il confessait ses aspirations sentimentales jusqu'ici inassouvies et le vide d'un cœur sensible dont il épanchait, disait-il, l'éloquence sans emploi dans des nouvelles et des poèmes.

Et c'est ainsi, par ce chemin tant de fois parcouru, probablement parce qu'il est le plus sûr, qu'un soir, en passant au cou de Marie un collier qu'il lui avait fait acquérir à un prix inespéré, il n'eut qu'à se pencher pour recueillir le fruit de ses soins attentifs.

IV

Depuis trois ans qu'elle était sa maîtresse, Marie n'avait jamais trompé Gaston Petit. Sa fidélité s'inspirait d'une naturelle prudence, d'une gratitude relative et d'une incontestable absence de tempérament. Elle s'était prêtée avec une souplesse purement sportive aux ardeurs initiales de leur liaison, mais n'avait pris aucune initiative spontanée de nature à les prolonger. Leurs étreintes s'espaçaient de plus en plus, et elles avaient pris avec le temps un caractère de monotonie quasi conjugale.

Hyacinthe-Hector rehaussait la passion orientale qu'il tenait de sa race des raffinements qu'il devait à son

pseudonyme. Marie lui était désirable, en soi, si l'on ose dire, quels que fussent, par surcroît, les agréments qui s'attachaient à son intimité.

Lévy, à vingt-cinq ans, avait acquis assez d'expérience pour apprécier ceux-ci sans négliger les plaisirs plus substantiels qu'ils ornaient et qu'il savait faire partager.

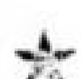
Il ne tarda pas à s'apercevoir, une fois de plus, que les années ni la situation sociale ne sont, chez une femme, une garantie en ces matières et, après quelques épreuves incertaines, Marie découvrit en lui l'initiateur que sa trentaine n'avait encore jamais connu.

Cette révélation se transposa immédiatement, chez la jeune femme, du plan physique dans le plan moral, sinon même économique. Elle sentit naître et s'épanouir en elle une passion dominatrice, exclusive de toute autre considération et proposa à Loulou de quitter amant, hôtel et mensualités importantes pour la seule joie de lui appartenir sans partage et sans arrière-pensée.

Loulou, fortement engagé dans une partie dont il sentait bien qu'elle était décisive, garda son sang-froid :

— Ta proposition me fait sentir tout ce que ma conduite a eu d'imprudent. Je n'accepterai jamais de ta part un tel sacrifice. Puisque tu as cru devoir me faire mesurer ce qui nous sépare, brisons là.

Et Marie, en s'excusant, promit de ne rien modifier à sa vie.



Une telle délicatesse lui imposait des devoirs, pensait-elle, et elle mit désormais tous ses soins à éviter à Loulou les froissements qui sont la rançon trop fréquente d'une fausse situation.

Gaston n'apparaissait jamais dans leurs entretiens que par périphrase ou ellipse. Il figurait quelque parent lointain dont la mort aurait assuré à Marie l'opulence et la sécurité. Elle faisait à son amant les honneurs d'une demeure confortable qui était réellement la sienne. Les précautions rituelles, destinées à éviter les rencontres

des deux hommes, se confondaient tout naturellement, d'un accord mutuel et tacite, avec les absorbantes occupations de Loulou et les obstacles dont elles entravaient sa liberté.

Il n'était pas, d'ailleurs, jusqu'à la situation de Hyacinthe au *Celtique* qui ne justifiât sa présence aux côtés de Marie, au théâtre ou aux courses. Elle-même avait, lors de ses premières visites ,interrogé Gaston sur le jeune journaliste. Les renseignements émanant du directeur avaient été favorables, les questions de Marie s'étaient espacées. Gaston aurait bien pu avoir quelque soupçon, si son indifférence avait été capable de s'alarmer, mais rien d'insolite n'altérait son commerce traditionnel avec Marie, et son obligeance naturelle inclinait, dans le domaine de sa vie privée, aux solutions conciliantes et en quelque manière suspensives.

Au bout de trois mois, il était le seul, rue de la Faisanderie et au *Celtique,* à ignorer une réalité que tout le monde connaissait ou croyait connaître. Il était aveugle, mais avec dignité, et Marie s'accommodait d'autant mieux d'une telle attitude qu'il ne sollicitait plus d'elle qu'à de très rares intervalles les témoignages d'un sentiment dont il ne s'était jamais exagéré la ferveur ni la spontanéité.



Loulou s'était installé dans la vie de Marie avec une discrétion pleine d'autorité. Il ne pouvait adopter une attitude humiliée. Il était un ami, un conseiller, voire même un protecteur et, à l'occasion, le bénéficiaire d'un riche mécénat.

Le jeune homme, en effet, poursuivait, au milieu des difficultés habituelles, une carrière littéraire. La publication d'un conte, d'une nouvelle ou d'un poème, lui coûtait mille peines et d'innombrables démarches. Il en était de même, à plus forte raison, du placement d'un petit acte. Les services qu'il pouvait rendre au *Celtique,* aux directeurs de revues et de théâtres, ou aux éditeurs,

étaient de bien maigre valeur et ne suffisaient pas à lui donner un fructueux crédit.

Il commença par intéresser Marie à ses œuvres en les lui lisant, en lui demandant son avis, en dirigeant un goût qui ne manquait pas d'élan ni de fraîcheur, mais plutôt de culture. Sa passion lui inspirait un désir touchant de comprendre et d'assister, une collaboration du cœur, sinon de l'esprit. Elle retrouvait avec des halètements d'émotion, dans un dialogue, épurés et transposés, des fragments de leurs entretiens, ou bien, si elle ne les reconnaissait pas aussitôt, lui-même lui en faisait habilement saisir les origines vécues et s'effaçait devant les leçons de leur amour comme devant un maître auquel on ne résiste pas.

Il obtint sans peine de Marie qu'elle donnât quelques réceptions, quelques dîners, où il faisait inviter des hommes utiles. Dans ces réunions, il savait se tenir avec tact, sans rien trahir du rôle qu'il jouait dans la maison. Gaston Petit lui-même, s'il n'avait fui par sauvagerie naturelle ces agapes théâtrales et littéraires, n'aurait rien eu à reprocher à son attitude.

Nul des convives, cependant, ne se méprenait sur les relations qui l'unissaient à leur hôtesse, et l'heureuse fortune du jeune écrivain faisait bien plus en sa faveur, à leurs yeux, que ses mérites spirituels.

Celui-ci ne tarda pas à tirer quelques profits d'une si judicieuse activité. Il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une revue consacrée, puis celle d'une petite scène où il fit jouer un acte qui reflétait l'enseignement alors fort apprécié de Maurice Donnay et de Porto-Riche.

Ce n'était pas encore la gloire, mais au moins quelques billets, qui alors ne valaient que cent francs. Son premier roman, il est vrai, fut publié à compte d'auteur, cadeau de Marie, pour l'anniversaire de ses trente ans.



Dans l'entresol obscur où ses parents vivaient dans une atmosphère de friture refroidie et de rigoureuse

économie, Hyacinthe ne faisait plus que de rares apparitions. Depuis qu'il avait quitté le lycée, il ne retrouvait jamais sans une sorte de gêne angoissée sa petite chambre malodorante et ne participait que le moins souvent possible aux dîners familiaux, entre une mère larmoyante, un père besogneux et une sœur aînée mariée à un marchand de tapis syrien qui n'avait jamais pu employer l'article défini sans se tromper sur le genre du substantif auquel il le destinait.

Son intimité avec Marie l'amena assez rapidement à déserter définitivement une demeure qui n'était guère plus pour lui qu'une chambre d'hôtel et un vestiaire. Comme il ne pouvait décemment prodiguer chez elle à sa maîtresse des attentions effectives et régulières sans ruiner son prestige auprès du personnel, il eut l'idée, rituelle en pareil cas, de louer une garçonnière. L'installation fut une joie pour tous deux. Quant au loyer, il était réglé, si le trimestre avait été difficile, par les gains providentiels que les tuyaux de Gaston permettaient à Marie de réaliser, aux courses, sur les enjeux qu'elle risquait pour le compte d'Hyacinthe-Hector.

Car elle l'aimait profondément, totalement, et non point seulement parce qu'il avait fait vibrer en elle une sensibilité jusqu'ici silencieuse. Elle était son aînée de sept ans. Même lorsque n'intervient pas un tel écart, bien des femmes éprouvent pour leur amant cette sorte de tendresse maternelle, ce besoin de dévouement, cette ardeur dans la sollicitude et cette obnubilation du sens moral devant les défaillances les plus choquantes. Pour Marie, femme sans artifice quand elle pouvait libérer son tempérament des chaînes que l'existence lui imposait, Loulou était devenu la seule raison de vivre. A trente-sept ans, n'ayant jamais connu de la vie que ses contraintes, âpres ou fleuries, elle s'épanouissait enfin, avec une ardeur longtemps contenue et un besoin instinctif de compenser par un don total et désintéressé les marchandages et les calculs dont elle avait été si longtemps l'enjeu.

Et c'est ainsi, sous cette bienfaisante influence, que

la vie du jeune homme, tissée de fils multicolores, commençait à prendre consistance. Grâce à une mort et à une démission également opportunes, il était devenu, au *Celtique,* titulaire d'une rubrique intéressante : le Courrier des Théâtres, qui lui donnait accès aux générales et lui valait la visite d'acteurs et d'actrices en quête d'un écho flatteur. Il remplaçait, dans les petits théâtres, les cabarets et les cafés-concerts, le critique dramatique. Sa situation s'affirmait; ses manuscrits se plaçaient plus facilement et il était en pourparlers avec Samuel pour trois actes aux Variétés. Ses camarades, au journal et dans les coulisses, ne l'appelaient plus que Mauvoisin, — tout court.

V

La guerre interrompit brutalement l'évolution harmonieuse de Hyacinthe Lévy.

Elle le surprit, dans toute la force du terme. Au contraire de la plupart des hommes de sa génération, il était resté sourd aux avertissements qui la faisaient redouter. Toute allusion à un conflit possible, voire même à la nécessité de s'y préparer et bien davantage aux intérêts et aux sentiments qui sont susceptibles d'opposer les peuples les uns aux autres, lui apparaissait comme le rappel d'un instinct bestial, anachronique et saugrenu.

Sa vocation était d'ordre purement spirituel, et il ne s'attachait jamais à un problème politique. Il avait ainsi, sans se faire violence, résolu le paradoxe de sa collaboration à un quotidien conservateur, catholique et fortement patriote.

— Je m'exprime dans la langue du pays où le hasard m'a fait naître, disait-il, indiquant ainsi, implicitement, qu'il n'avait de national que la forme et non point la pensée.

La mobilisation lui fit saisir sans ménagement que le hasard, quand il vous fait naître dans un pays déterminé, entraîne avec lui mille conséquences auxquelles on n'échappe pas.

Loulou n'avait pas fait son service militaire; il avait été classé dans le service auxiliaire, ce qui, à l'époque, équivalait à une réforme quasi définitive. Le conseil de revision devant lequel il ne tarda pas à être appelé en décida autrement, le reconnut apte au service, mais un concours de circonstances favorables le dirigea vers un dépôt d'infirmiers, où il séjourna, dans une province calme et lointaine, pendant près d'un an avant d'être envoyé au front.

Sa situation « dans le civil », le prestige qui émanait de sa qualité de rédacteur à un journal bien pensant et les échos habiles qu'il y faisait insérer en l'honneur de ses supérieurs, astucieusement reconnaissables sans être désignés précisément, lui valurent un traitement de choix. Secrétaire de l'officier d'administration, exempté des corvées pénibles et autorisé à coucher en ville, il reconnaissait par une inlassable obligeance et une souplesse infinie la bienveillance dont il était l'objet.

Marie venait le voir aussi souvent que le permettaient les égards qu'elle devait, malgré tout, à Gaston Petit. Ses visites ne passaient pas inaperçues dans la petite ville, mais elle savait tempérer par beaucoup de gentillesse l'éclat un peu tapageur de ses manières. Dans l'hôtel où elle descendait et où elle retrouvait son amant, chaque chambre était occupée par un couple, régulier ou irrégulier. Ces dames, dans les heures d'isolement que les exigences du service leur imposaient, se saluaient, échangeaient un mot, voisinaient à la salle à manger et au salon. Il y avait là de petites épouses bourgeoises, inquiètes et attentives, des maîtresses intimidées ou, au contraire, quelque peu voyantes. Il y avait aussi des mères... Beaucoup d'entre elles trompaient leur solitude en tricotant. On se communiquait entre deux renseignements techniques sur la bonne orientation d'un chandail ou d'un cache-nez les rumeurs sur les départs au front, leur hantise commune. Certaines se reconnaissaient pour s'être vues lors d'une précédente visite; d'autres, venues de la même contrée, avaient voyagé de compagnie. Marie, qu'on tenait à dis-

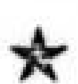
tance, le premier jour, désarmait les préventions par son affabilité naturelle et par la spontanéité avec laquelle elle partageait les sentiments de chacune. Elle laissait s'épancher le fond de sa nature simple, en somme, et un peu « peuple », loin du cadre où évoluait depuis des années sa vie artificielle.

Un jour, une dépêche annonça à Hyacinthe qu'elle ne viendrait pas. Gaston Petit était mort subitement.

Discret jusqu'à son dernier souffle, il s'était éteint seul, sans imposer à ses familiers les ennuis d'une maladie. On l'avait trouvé étendu, au pied de son lit, en pyjama, sans désordre.

Par testament, il léguait à Marie l'hôtel qu'elle habitait et les objets qu'il contenait. Comme il n'y avait joint aucun denier, force fut à Marie d'envisager sans délai la vente de l'un et des autres. L'époque était peu favorable à une opération de cette nature, qui se solda par la constitution d'un capital de quelques centaines de mille francs.

Ces événements se déroulèrent avec les lenteurs habituelles. Les visites de Marie se firent plus irrégulières et plus espacées, puis Hyacinthe dut partir aux armées, alors que l'incertitude sur l'avenir matériel de sa maîtresse n'était point encore dissipée.



Affecté à une ambulance divisionnaire, dans la région de Verdun, Hyacinthe passa en trois jours de la vie pacifique aux plus rudes contacts avec la guerre.

Il était trop intelligent pour s'irriter de l'inconfort, de la promiscuité, voire même des dangers, d'ailleurs exceptionnels, de sa nouvelle situation.

Mais il souffrait dans ses fibres les plus profondes d'un contact quotidien avec la douleur.

Son médecin-chef n'eut aucune peine à remarquer la tiédeur de sa vocation infirmière et l'affecta aux bureaux. Malgré cela, il assistait à l'arrivée des blessés, à leur descente des voitures cahotantes ou des camion-

nettes, les uns couchés, pâles, crispés dans une contraction muette, les autres soutenant d'une main un bras brisé ou boitant. Les jours d'attaque, leur défilé ne cessait pas du jour ni de la nuit. Hyacinthe ne participait pas aux soins qu'on leur donnait, aux interventions chirurgicales, ni même aux pansements, mais il aidait au déshabillage, si l'on peut appeler de ce nom l'opération qui consistait à extraire ces corps douloureux de la carapace de drap, de boue et de sang qui emprisonnait leur chair mutilée. Il leur apportait à boire, il les interrogeait pour remplir les fiches multicolores qui témoignaient de leur identité et du siège de leur blessure.

Les premiers jours, le jeune homme ne percevait plus la fuite des heures. Il vivait dans une fébrilité constante, mangeait à peine, et s'endormait le soir, comme une masse. Il avait, dans cette atmosphère lourde et chargée d'âcres odeurs, la tête bourdonnante et comme encerclée de fer. Il ne pouvait se dérober aux servitudes de son humble besogne et il n'y songeait même pas, mais sa sensibilité était à vif, et son esprit en déroute ne dirigeait plus l'activité d'automate à laquelle il s'abandonnait de l'aube jusqu'au soir.

Les premiers jours furent les plus pénibles, car il était arrivé en renfort avec quelques camarades en prévision d'une attaque prochaine. Un calme relatif succéda à l'activité épuisante de son initiation. Sa vie connut un rythme plus régulier et il reprit conscience des hommes et des choses qui l'entouraient, tout en gardant au fond de lui-même une meurtrissure, que le moindre rappel de l'enfer qu'il venait de traverser avivait douloureusement.

En vertu de son instinct naturel, il s'accommoda au milieu qui désormais était le sien avec une aisance singulière.

Il lui avait été facile de comprendre et de s'assimiler la routine de son ambulance. Il suppléait l'officier d'administration dans sa besogne bureaucratique, faisait comme en se jouant les innombrables « états » réclamés par les autorités supérieures et prévoyait les accrocs

avec une divination si avisée qu'en les prévenant et en rassurant son chef à l'heure du péril, il avait acquis auprès de lui une situation exceptionnelle.

Indispensable, mais sans servilité, auprès de ses supérieurs et obligeant pour ses camarades, il jouissait de menues faveurs, qui, dans cette vie précaire, suffisaient à transformer la monotonie des jours. Il n'était pas jusqu'à son titre de journaliste qui n'eût dépassé les limites de l'ambulance. Le médecin-chef, le médecin divisionnaire et quelques comparses tenaient à paraître sous un jour flatteur à ce témoin obscur, mais éveillé, qui sans doute prenait des notes et peut-être les publiait anonymement.

Celui-ci voulait faire figure de grand chirurgien et celui-là d'organisateur indépendant ou d'interprète plein d'initiative des règlements; tel autre, enfin, exagérait sa bonhomie envers la troupe. Hyacinthe reçut même des confidences d'un patriotisme savamment tempéré, clairvoyant et libéré de tout conformisme.

Mais il triomphait dans l'organisation des soirées récréatives que le général offrait à sa division quand celle-ci était au repos. Il ne se produisait pas volontiers lui-même, autrement qu'au piano, quand il s'en trouvait un au cantonnement. Il excellait, par contre, dans la découverte des menus talents parmi les hommes et les sous-officiers. Il stimulait le comique intimidé ou le « diseur » sans mémoire et pourvoyait d'accessoires le prestidigitateur réduit à ses seules mains. Il n'était pas enfin jusqu'à l'aumônier qui ne se reconnût des trésors d'indulgence à l'égard de cet infidèle qui, où que ce fût, trouvait toujours un local convenable à la célébration du saint sacrifice.



Cependant, les nouvelles de Marie ne laissaient pas de l'inquiéter. L'éloignement et les épreuves que les circonstances lui infligeaient avaient, sans qu'il s'en rendît parfaitement compte, transformé les sentiments d'Hyacinthe à son égard. Il sentait confusément à quel point

leurs vies étaient liées et que l'association qui les unissait depuis cinq ans, en perdant tout caractère intéressé ou sensuel, traduisait des affinités plus fortes qu'il ne les avait jusqu'ici perçues.

Il s'inquiétait, certainement, de sa famille, mais plus par esprit de devoir que par réelle sollicitude, tandis que les avatars de la vie de Marie faisaient l'objet de ses soucis constants. Il la savait mal faite pour la solitude, plus portée à se confier aux événements qu'à les diriger et moins ferme dans la conduite de son existence que soumise aux impulsions d'une générosité dont il avait mieux que personne mesuré l'aveuglement. Sans se représenter exactement, dans l'incertitude des heures, ce qu'il attendait de l'avenir, il subissait l'empire d'un passé déjà riche de tant de souvenirs communs. Hyacinthe n'était pas homme à s'attendrir sur des évocations sentimentales; mais, plus cynique par tempérament que par calcul, il restait fidèle à une affection éprouvée, moins par habileté que par une instinctive sincérité.

Marie était pour lui l'alliée. Leur union avait été loyale, pensait-il, puisque chacun y avait apporté sa part et que chacun en avait retiré plaisir ou profit, voire même l'un et l'autre. Il n'est pas interdit à deux associés de s'aimer, de même qu'ils s'estiment, dans cet accord d'élection qui les a rapprochés et dans cette œuvre qui leur est commune.

★

Livrée à elle-même, ne sachant à qui demander conseil, Marie menait une vie inquiète et désemparée. Etayée jusqu'ici par le solide appui de Gaston Petit qui la dispensait de songer aux nécessités fondamentales de l'existence, elle avait pu se consacrer à Loulou avec tendresse et avec sollicitude, dans l'illusion qu'elle lui était tutélaire, tout en s'abandonnant à sa souple direction.

A la faveur de cette faculté d'assimilation que la nature ne marchande pas aux femmes, même à celles qu'elle a douées par ailleurs avec parcimonie, Marie

s'était adaptée sans effort à une situation sociale qui réclamait d'elle les apparences de la distinction et du goût, et, avec une ruse instinctive, à une dualité de vie que la passion animait d'une flamme toujours plus vive. L'amour la rendait sinon clairvoyante, du moins assez fine pour se prêter avec aisance à ce que l'ambition astucieuse de son jeune amant exigeait de sa collaboration. Auprès de lui, assez aveugle pour ne pas souffrir de ce que cette ambition avait souvent de trop exclusif, elle jouait avec une sorte de divination le rôle qu'il lui suggérait subtilement plus qu'il ne le lui imposait.

Désormais, doublement isolée, au moins pour un temps, elle se retrouvait en face d'elle, sur les ruines d'une vie qu'elle n'avait pas édifiée elle-même, qu'elle n'avait pas dirigée.

Ses amis — ou mieux les amis d'Hyacinthe — étaient dispersés. Au hasard d'une rencontre ou d'une visite, elle en voyait parfois quelqu'un, mais dans la conversation il lui semblait qu'elle faisait parler une femme qu'elle n'était plus, une marionnette aux fils coupés, une morte. Le bouleversement de sa vie se confondait pour eux avec le bouleversement général, mais elle-même se sentait bien la victime d'un drame profond qui se déroulait dans l'ombre du drame universel.

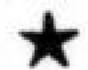
Comme toujours en pareil cas, ce furent les humbles qui l'entourèrent avec une compatissante fidélité. Auprès de sa couturière, de sa modiste, auprès du vieux caissier du *Celtique*, qui assurait la liaison financière entre Gaston Petit et elle, elle dépouillait tout artifice et s'abandonnait à son attitude naturelle.

C'est avec eux qu'elle choisit le petit appartement de la rue Ampère où elle s'installa après avoir liquidé son encombrant héritage. Elle les voyait souvent, cherchant à tromper le morne ennui qui l'accablait. Sa seule occupation était sa correspondance quotidienne avec Loulou et la recherche des vêtements ou des vivres qu'elle lui envoyait en abondance. Elle le tenait au courant de ses pensées, dans un style confiant et relâché, où elle dissimulait le mieux possible un désarroi de l'esprit que le

jeune homme ne percevait d'ailleurs que trop clairement.

C'est ainsi qu'arriva le temps de sa première permission. Hyacinthe savourait trop cette détente longtemps espérée pour ne pas s'abandonner à la béatitude physique qui lui était offerte. Il jugea qu'en somme Marie avait assez bien utilisé les vestiges de son ancienne splendeur et, dans l'attente des jours meilleurs, il tenait sa situation actuelle pour un « provisoire » acceptable. Mais il était trop occupé de lui-même et trop enclin à se livrer aux attentions dont il était l'objet pour mesurer le vide qui entourait sa maîtresse. Marie, d'ailleurs, se sentait transformée et exaltée par sa présence. Elle aussi jouissait sans arrière-pensée de cette trêve heureuse.

Et puis il repartit, laissant derrière lui plus sombres encore les jours interminables, et plus angoissant l'incertain avenir.



La division à laquelle était affectée l'ambulance d'Hyacinthe fut dirigée sur le front de Verdun à un moment particulièrement pénible de la bataille. Elle en subit le sort implacable, fut décimée, recula et l'ambulance, n'ayant pas eu le temps de se replier, fut emportée dans la tourmente. Médecins, blessés et infirmiers furent emmenés en captivité.

Pour le jeune homme, un enfer succédait à un autre enfer. Isolé, séparé de ses camarades, il lui fallut plusieurs semaines pour reprendre conscience de soi et, à la faveur d'une relative stabilité dans un camp bavarois, tâter de ses antennes délicates le monde environnant. Il parlait couramment l'allemand, ce qui fit de lui l'intermédiaire naturel entre ses geôliers et ses compagnons. Il se gardait de toute révolte et subissait avec une résignation chaque jour plus lucide les dures nécessités de son état.

Il essaya bien d'entrer en relations avec de lointains cousins qu'il se connaissait à Francfort, mais ceux-ci,

sans doute, ne se souciaient guère d'intervenir en faveur d'un parent qu'ils jugeaient pour l'instant plus compromettant encore que pitoyable. Il s'accommoda donc des moyens du bord et, après quelque temps de jeûne, des secours alimentaires que Marie et ses parents lui envoyaient régulièrement. Au bout de cinq ou six mois, les cartes laconiques de Marie s'espacèrent. Les difficultés de la correspondance et ses irrégularités, sa brièveté aussi ne donnaient à Hyacinthe aucune précision sur la situation de Marie. Peu à peu, le silence se fit, que le prisonnier attribua aux interventions mystérieuses et malfaisantes qui présidaient alors à la destinée des hommes.

VI

La captivité de son ami porta à Marie le dernier coup. Elle essaya de se livrer à des œuvres bienfaisantes, mais, là aussi, s'était créée une hiérarchie à laquelle elle se heurta. Sa situation sociale était imprécise. Dans l'hôpital auxiliaire où son vieux médecin l'introduisit, elle ne put dépasser la cuisine ou la lingerie, et les soins aux blessés ne lui furent pas permis. Elle s'en consola, d'ailleurs, d'autant mieux que la vue des plaies ne l'attirait pas, au contraire de quelques-unes de ses compagnes. Mais elle aurait voulu se sentir plus près de ceux qui souffraient, leur parler, les interroger sur cette vie douloureuse qui avait été celle de Loulou et donner libre cours à cette compassion dont débordait son cœur inemployé.

Elle n'était pas assez occupée pour ne pas voir souvent ses rares amis. Elle dînait avec sa couturière, petite femme débrouillarde qui continuait son commerce en s'accommodant des circonstances, c'est-à-dire en habillant comme des dames les ouvrières d'usine grassement payées dont elle avait fait sa clientèle et en leur vendant, par-dessus le marché, des parfums vulgaires et onéreux. Ainsi pouvait-elle envoyer à son mari des paquets substantiels et mettre au lycée un fils qui, sans ces événements favorables, n'eût pu dépasser l'école primaire.

Le vieux caissier obligeant avait confié ses économies à un ami, charcutier de son état, qui, grâce à ce petit capital, devint fabricant de conserves. Il créa le « pâté des Alliés », le « saucisson du poilu », et quelques autres spécialités plus faciles à transporter qu'à digérer, dont il pourvut largement les mercantis qui bordaient l'arrière-front.

C'est chez lui qu'un soir Marie fit connaissance d'un Espagnol élégant et disert, qui s'intéressait à la fois à la fabrication des obus et à l'importation des denrées coloniales. Il cherchait en France des fonds destinés à donner à ses affaires — dont il ne précisait d'ailleurs pas le siège social exact — une impulsion nouvelle. Marie, après quelques conversations, et encouragée par le fabricant de conserves, lui confia une centaine de mille francs.

Deux mois après, il lui apportait cinq mille francs, sa part d'un bénéfice foudroyant, mais il lui en demandait cinquante mille autres pour activer l'édification d'une usine, aux environs de Barcelone.

Cet homme était irrésistible. Il témoignait à Marie une déférence à laquelle la malheureuse n'était plus habituée; il la comblait de fleurs à chacune de ses visites à Paris et la traitait avec mille attentions délicates dans de bons restaurants. Elle avait dû, bien souvent déjà, se défendre des entreprises de jeunes officiers en permission ou d'embusqués désœuvrés, compagnons de sa vie d'avant-guerre, tandis que l'Espagnol se comportait en homme du monde vis-à-vis d'une femme du monde. Elle était donc sans méfiance. Ne voyait-elle pas autour d'elle d'humbles commerçants, des artisans modestes, du moment qu'ils avaient un comptoir ou un atelier à leur disposition, travailler pour l'armée, gagner de l'argent et faire profiter de leurs entreprises des capitalistes fortement intéressés? Elle n'aurait su vérifier l'emploi des sommes qu'elle confiait à Pedro Loperez qui, régulièrement, lui versait des « dividendes » éblouissants, ce qui lui permettait, non moins régulièrement, de solliciter de nouveaux apports, tantôt pour dédouaner

une cargaison de café, tantôt pour acheter un fonctionnaire récalcitrant, tantôt, enfin, pour agrandir un entrepôt.

Au bout d'un an, Marie lui avait versé trois cent mille francs et avait touché vingt mille francs de « revenus ».

L'Espagnol venait à Paris tous les trois mois environ. Ses départs étaient toujours subits et ses retours imprévus. Un grand mystère, indispensable à la réussite d'affaires importantes, à l'étranger surtout, entourait sa vie et il n'écrivait jamais.

Un matin — elle ne l'avait pas vu depuis plus de deux mois — Marie fut réveillée à l'aube par des coups de sonnette impérieux.

Elle se leva précipitamment et ouvrit à trois hommes résolus, dont l'un lui déclara, sans vaines préparations oratoires, qu'il la mettait en état d'arrestation. Il se refusa, d'ailleurs, à de plus amples explications, et, une heure après, Marie était à Saint-Lazare, dans une cellule dont un côté, grillagé, donnait sur un couloir de surveillance. A sa première entrevue avec le juge d'instruction, elle apprit que Pedro Loperez était inculpé d'espionnage et qu'on avait trouvé dans ses papiers des preuves suffisantes de complicité de la part de la fille Peloux, dite Marie d'Héristal, demi-mondaine.

La police et la justice excellent en effet à ramasser dans une lumineuse synthèse les phases successives et les états simultanés d'une existence ou d'une entreprise.

Ainsi Marie connut-elle les pires disgrâces du sort et les étreintes les plus douloureuses du désespoir. Elle se défendit comme elle pouvait, en disant la vérité, ce qui ne pesait pas lourd dans ces temps troublés où la répression voulait être plus exemplaire qu'éclairée. Pedro Loperez avait été arrêté. Il n'était que trop vrai que son industrie consistait principalement à pratiquer l'espionnage. Mais, pour mieux se dissimuler et pour égarer les soupçons sur la provenance des fonds qui lui étaient nécessaires, il s'ingéniait à les soutirer aux nationaux du pays qu'il espionnait. L'instruction dura longtemps. Marie se morfondait dans sa geôle répu-

gnante. Quand le juge eut réuni les six ou sept malheureux et malheureuses qui avaient été les bailleurs de fonds de l'Espagnol, il fut convaincu qu'ils n'avaient de commun que leur excessive naïveté et leur goût d'un gain facile. Il les relâcha, humiliés et déshonorés par six mois de prison préventive.

Quand l'armistice fut signé, Marie avait quitté son appartement de la rue Ampère. Les honoraires de son avocat et les frais qu'elle avait dû engager pour adoucir un peu les rigueurs de sa captivité une fois réglés, il ne lui restait plus qu'une centaine de mille francs.

Elle ramassa les ruines de sa petite fortune et loua, à Montmartre, une chambre et une cuisine.

C'est là que, le 13 novembre 1918, Loulou la retrouva, désespérée, sanglotante et vieillie de dix ans.

Il n'était pas moins isolé qu'elle dans la réjouissance universelle. Son père était mort, sa mère avait suivi en Syrie renaissante sa fille et son gendre, qui se flattait d'y retrouver la tribu originelle et d'y prospérer. Il ne lui restait donc que Marie et, comme refuge, la petite garçonnière dont les quittances semestrielles s'étaient accumulées sous la bienfaisante tutelle du moratorium. Il s'y installa.

VII

Cependant, il fallait vivre, et vivre avec de maigres ressources. C'eût été folie et maladresse d'espérer recourir aux expédients d'avant guerre. Loulou partagea avec Marie son étroit logis.

La pauvre fille fut d'abord surprise d'une telle proposition. Le récit qu'elle avait dû faire de ses malheurs à son amant lui avait fait mesurer toute l'étendue de sa sottise et de sa déchéance, mieux encore qu'elle ne s'en était rendu compte, seule, en présence d'elle-même.

Elle se savait l'alliée de Loulou, son associée, et elle avait failli à son devoir. Elle savait bien aussi qu'il était habile et intéressé, qu'il l'avait aimée, sans doute, mais qu'il avait accepté d'elle des services substantiels et que,

devenue inutile, elle ne compterait plus guère dans sa vie. Elle tremblait en l'accueillant et en affrontant son jugement.

Il se garda de toute sévérité. Il ne rentrait point avec une âme d'épopée ni une vocation de justicier. Il n'était point de ceux qui reconnaissent à la guerre une vertu purificatrice et, encore moins, de ceux qui font de la fin d'une guerre le début d'une ère nouvelle et bienfaisante. Il tenait celle dont il revenait pour une tourmente terrible dont il fallait s'estimer heureux quand elle vous avait laissé l'intégrité de vos membres et de votre cerveau. De cet effroyable accident, il gardait un sens plus aigu encore de la vie, de la vie qui continuait en dépit de tout et à laquelle il fallait faire front autrement que par des moulinets de l'épée.

Cette conception des événements ne lui inspirait aucun esprit de revendication; elle l'inclinait à ne s'étonner d'aucune des conséquences de la guerre. La chute de Marie, en d'autres temps, il l'eût sans doute conjurée. Il eût lutté, au moins. Dans les circonstances où elle s'était produite, il fallait la subir comme l'inévitable.

Il se rapprocha d'elle par un instinct de tacite solidarité. Comme deux réfugiés sur les ruines de leur foyer, ils mirent en commun les vestiges de leur ancienne communauté et les espoirs de leur renaissance. Mais, chez Marie, le ressort était brisé. Elle se sentait, moralement au moins, à la charge de son amant.

Et comme ils étaient fort démunis, elle entreprit de faire son ménage et sa cuisine.

De retour au *Celtique*, Loulou retrouva son vieux patron vieilli et à demi gâteux. Ce chroniqueur des jours heureux n'avait point la verve épique. Il traitait la vente de son journal à un concurrent plus moderne et se terrait parmi ses livres et ses gravures, au fond d'un appartement déserté par les amis d'autrefois.

Loulou sentit le sol manquer sous ses pas. Deux ans de captivité ne lui avaient pas permis de préparer sa

rentrée. Les petits camarades étaient déjà casés. La curée s'organisait, sans élégance et sans mesure. Il était trop fin pour s'y mêler sans espoir de succès. Il accepta, pour ne pas mourir de faim, une rubrique secondaire dans un quotidien où il avait quelques amis et se mit en quête d'un éditeur.

Il avait, en effet, rapporté d'Allemagne une étude, à peine romancée, où il avait réuni toutes ses expériences de la guerre en notations brèves, incisives et fouillées. Et, comme il était privé depuis longtemps des réconfortantes lectures de l'arrière et pourvu par nature d'un tempérament dont les événements historiques n'entamaient pas l'objectivité, il se dégageait de son livre une impression de pitié impartiale pour les combattants, de quelque côté qu'ils eussent combattu. Il réservait la sévérité de ses jugements pour les mauvais bergers, chefs de gouvernements et chefs d'armées.

Il ne tarda pas à comprendre que la ruée vers les places faciles exigeait un conformisme tacite et que, dans le troupeau des affamés, il ne recevrait qu'une portion congrue. Il s'en détourna et chercha sa voie vers des horizons lointains encore et obscurs, mais qu'il devinait lumineux. C'était au temps où les adeptes de l'*Intelligence* et ceux de la *Clarté* ne craignaient pas de s'opposer. Il n'opta point résolument et, sans choquer les premiers, fit vers les seconds les premiers pas.

Son livre eut du succès. Ses critiques de l'Allemand rassurèrent les patriotes ombrageux et ses évocations du martyre des poilus lui rallièrent les suffrages de tous ceux qui y retrouvaient des souvenirs douloureux. Il n'est pas jusqu'à la sévérité quelque peu tendancieuse avec laquelle il jugeait les chefs qui ne fût de nature à lui concilier l'approbation des foules, car les subordonnés sont toujours plus nombreux que ceux à qui ils obéissent.

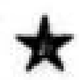
Son livre fut traduit, en allemand d'abord, puis en anglais et en italien, et lui assura une petite réputation européenne. Il plaisait aux jeunes surtout, par son réalisme et par la façon quelque peu désinvolte dont il

traitait l'héroïsme, l'art militaire et la noblesse des buts de guerre.

On le convia même à faire quelques conférences en Suisse, en Hollande, dans les pays scandinaves. Il épanchait une âme compatissante et se faisait l'apôtre d'une pitié supérieure aux intérêts nationaux. Comme il se gardait de toute passion partisane, voire même de toute allusion politique, il restait sous l'abri de la pensée pure et ne donnait prise à aucune discussion.

Il ne s'en tint pas là. Le rôle dont son succès l'avait investi devint peu à peu celui d'un moraliste. Il publia des essais, des nouvelles, des romans qu'il animait en les accommodant au goût du jour, d'une sorte de fatalisme oriental rehaussé de solidarité chrétienne. Comme il avait de l'esprit, il peignait en termes amers et crus la vie qui se déroulait autour de lui et il avait beau jeu à stigmatiser la rapacité, la débandade morale et le cynisme de ses contemporains.

On le savait pauvre, on le pensait désintéressé. On ne le voyait ni dans les cabarets de nuit, ni sur les plages transformées en étals. Il remontait dans ses écrits à la source des grandes vertus humaines, sans prendre le ton du prédicateur. Il planait au-dessus des agitations temporelles et des passions sans contrôle.



Les années, en se succédant, affirmèrent sa situation. On lisait Mauvoisin en France et à l'étranger; on l'écoutait. On l'invitait aussi.

Il se fit longtemps prier, mais quelques salons insistèrent et il dut se rendre. Une légende s'était peu à peu créée autour de lui. Les uns prétendaient qu'il avait tiré de la boue une prostituée de bas étage, les autres qu'il avait épousé une femme du peuple dont la fraîcheur de sentiment entretenait sa meilleure inspiration.

Les anciens amis du couple n'avaient point assez de crédit pour contrarier une renommée aussi romanesque et ne tenaient pas, en proclamant la vérité historique, à passer pour de plats envieux.

Marie poursuivit, cependant, auprès de lui sa vie effacée et protectrice. Elle restait tutélaire, dans la mesure de ses moyens, c'est-à-dire de façon ménagère. Elle admirait son grand homme et le veillait maternellement. Peu à peu, elle était sortie de l'abattement où ses malheurs l'avaient plongée. La réputation grandissante de Loulou l'encourageait; elle reprit goût à la vie et s'intéressa à l'œuvre de son compagnon.

Les premières années leur furent difficiles, et Marie craignait que son ami, dont elle avait connu autrefois les ambitions et les appétits, ne se rebutât, qu'il ne cherchât ailleurs un établissement propre à lui épargner la gêne matérielle. Ils ne faisaient entre eux aucune allusion à leur vie passée, si ce n'est de façon banale, à propos d'un détail. Loulou sentait parfois avec quelque acuité les sept années qui le séparaient de Marie et, à l'occasion, ne dédaignait pas une distraction, mais il se gardait de toute liaison durable, moins peut-être pour ménager sa vieille maîtresse que pour préserver son indépendance. Il se sentait attaché à elle par un faisceau de liens complexes. Il l'aimait, comme elle-même l'aimait au début de leur liaison, parce qu'il se sentait maintenant le mieux armé, le protecteur et l'appui. Mais, comme il était homme, il s'aimait en elle pour tout ce qu'il estimait lui avoir donné de bonté et de désintéressement, sans songer un instant qu'il pût lui avoir quelque reconnaissance.

Quand le succès lui vint, leur situation s'améliora. Ils habitèrent un appartement plus vaste, où, d'un tacite accord, ils ne placèrent pas un meuble ancien. Les talents éprouvés de Loulou en la matière lui permirent d'acquérir à bon compte un mobilier moderne, en faisant valoir auprès des fournisseurs la publicité que son choix ne manquerait pas de leur faire.

Ce fut ensuite la petite maison aux environs de Compiègne, perdue dans les arbres, et où ils s'installèrent, à partir de 1927, tous les étés, de mai à octobre. Loulou, qui n'avait jamais aimé la campagne, y goûtait simplement le calme favorable aux longs travaux, tandis que

Marie, aussi peu attirée que lui par les grâces rurales, y savourait une sécurité plus grande qu'à Paris. Et puis, les interviews et les articles illustrés consacrés à Mauvoisin trouvaient dans ce décor champêtre un cadre dont ses disciples européens ne pouvaient être que favorablement impressionnés.

Ils ne revoyaient plus leurs amis d'autrefois et, d'ailleurs, étaient-ils vraiment des amis, ces compagnons de dîners et ces concurrents, que les hasards de la vie et des ambitions réunissaient autour d'eux?

Ils fréquentaient quelques écrivains, quelques musiciens et quelques peintres, un petit groupe qui exploitait à peu près la même clientèle que Loulou et où les Allemands, les Scandinaves et les Balkaniques, plus nombreux que les Français, condamnaient à l'envi l'impérialisme du pays qui les accueillait, tout en l'inondant des produits les plus caractéristiques de leurs esthétiques nationales.

Marie s'efforçait de comprendre son grand homme et elle y parvenait. Tandis que Loulou, sous l'emprise des événements, s'était modelé un personnage et taillé un rôle, elle, au contraire, toujours spontanée et sans artifice, prenait au sérieux la phraséologie de son ami. Elle en aimait le parfum de nature, la simplicité et la réprobation de toute hypocrisie sociale.

Elle avait gardé un souvenir pénible des contraintes, pourtant si ornées, qu'elle avait dû subir jadis, et une horreur profonde des années de la guerre. Elle aspirait à une ère de vie libre, d'expansion loyale et de fraternité universelle. Son bon sens populaire lui montrait bien parfois l'utopie de tels rêves, mais, le temps aidant, et dans l'atmosphère qu'elle respirait, elle ne demandait qu'à les entretenir, en revanche des expériences passées.

Ainsi, tous deux se laissaient parer de cette auréole que l'opinion publique avait dessinée autour d'eux, couple libéré de toute convention, symbole et épanouissement des grandes aspirations humaines.

Les cheveux de Marie avaient blanchi, tandis que Loulou gardait, aux approches de la cinquantaine, la

juvénilité d'un corps mince et souple. Son regard était toujours aussi pénétrant, aussi fouilleur, mais il s'y allumait, quand il parlait en public, une étrange lueur ardente, où se trahissait son âme volontaire.

Il sentait obscurément que, dans le chaos qui l'entourait et où chacun cherchait sa voie, il avait trouvé la sienne, mais qu'il restait à la merci des événements.

Transplanté, rameau d'Orient greffé sur la civilisation occidentale, il lui faudrait, jusqu'à son dernier souffle, s'acclimater et arracher au sol, au prix d'une lutte constante, la substance dont il vivrait. Et c'est ainsi qu'apôtre inconscient d'un lointain et trouble messianisme, il poursuivait sa destinée...

CLAUDE LAFORÊT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Champion: *La Vie de Paris au Moyen Age. L'Avènement de Paris.* Avec une gravure hors texte, Calmann-Lévy. — *Aucassin et Nicolette,* traduit du roman d'oïl par Marcel Coulon, Calendal, Nîmes. — Rutebeuf: *Le Miracle de Théophile.* Transposition de Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne, Delagrave. — Elie Golenistcheff-Koutouzoff: *L'Histoire de Griseldis en France au XIVe et au XVe siècle,* Libr. E. Droz. — Mémento.

Après avoir écrit, d'une plume alerte, l'histoire du quartier qui le vit naître, grandir, prospérer, œuvrer et gagner la célébrité, M. Pierre Champion, Parisien, a éprouvé le désir d'explorer le passé plus lointain, les origines mêmes de sa ville natale, et de nous restituer, de celle-ci, des images vivantes et caractéristiques. La première partie de son évocation (car ce vocable convient admirablement à ce travail et n'en exclut point la valeur d'érudition) vient de paraître sous le titre : **La Vie de Paris au Moyen Age. L'Avènement de Paris,** dans la collection : *Notre vieux Paris,* dirigée par M. Marcel Thiebaut. Elle classe d'emblée M. Pierre Champion parmi les meilleurs historiens de la capitale, parmi ceux, du moins, qui excellent à tirer des documents leurs éléments de vie, leurs témoignages sur les mœurs, leur richesse décorative. Ils sont assez rares; on peut, en effet, parcourir les Bibliographies parisiennes de Lacombe et de l'abbé Bossuet, le catalogue Mareuse et tant d'autres publications composées d'écrits sur Paris : on y rencontrera surtout des volumes qui contiennent des dissertations de pédants ou des compilations tristement alourdies de galimatias.

M. Pierre Champion a donc réussi à communiquer de la clarté et de l'intérêt à une histoire des monuments et des hommes particulièrement embrouillée et difficile à clarifier. Il y a réussi sans omettre cependant aucun fait qui lui parût

notable, utilisant d'une part les renseignements contenus dans les manuscrits, d'autre part les actes de tous genres publiés par ses prédécesseurs, et même empruntant à l'hagiographie quelques-unes de ses belles légendes. Modestement, il prétend n'avoir voulu convier ses lecteurs qu'à une lente promenade à travers le temps. En fait, c'est le cœur même de la ville qui palpite dans ses pages.

De la Lutèce originelle, on ne sait pas grand'chose avant la conquête romaine. Elle est une île étroite réunie à la terre ferme par deux ponts de bois correspondant à des routes orientées vers le nord et vers le sud. Des marais l'entourent, la protègent et la nourrissent. Elle fait quelque commerce par sa voie fluviale. Elle est un point stratégique, un oppidum guigné par les envahisseurs.

Les Romains vont l'agrandir en élevant sur la rive gauche de la Seine, autour de la montagne Sainte-Geneviève, une ville nouvelle que domineront des Thermes, des arènes et autres bâtiments et que peuplera une foule industrieuse. De cette ville nouvelle, après les invasions barbares, ne subsisteront que les substructions de villas patriciennes et quelques vestiges de monuments. Au IIIe siècle, les Romains feront de Lutèce un castellum et entoureront son île d'une enceinte fortifiée. De ce castellum, enrichi de constructions et d'un palais impérial, M. Pierre Champion fournit, d'après des textes, une première image datant de l'époque où Julien y séjourna.

Au Ve siècle, Lutèce a changé de nom, est devenue Paris (*civitas Parisiorum*). Clovis en fait sa capitale et, par suite, étend sa force et sa renommée. La ville est en grande partie chrétienne et même quelque peu mystique. Sainte Geneviève y meurt en l'an 512, et M. Pierre Champion nous remémore, en pages qui semblent tirées de la *Légende dorée,* comment les Parisiens, reconnaissants de ses miracles, font d'elle leur patronne. Vers le même temps, les évêques dressent leur puissance spirituelle et temporelle à côté de celle du roi. Des églises sont bâties, et la première église cathédrale, au sein de la cité. Des monastères — Saint-Germain-des-Prés — commencent à s'élever sur les terrains vagues de la rive gauche. En 586 ou 587, la ville est en partie détruite par un incendie.

Trois cents ans plus tard, elle est assiégée par les Normands, défendue et sauvée par ses virils habitants, sous la protection de leurs reliques.

Au xe siècle, après l'avènement des Capétiens, elle se développe sur les rives du fleuve, renaît et prospère dans la tranquillité. Les abbayes et les monastères contribuent à son développement en multipliant autour d'elle les exploitations rurales. Les terrains en friche ou en marais sont cultivés et se peuplent. Les églises, hôpitaux, marchés, maisons, sortent de terre. Sous Philippe Auguste, la rive droite, qui fut, depuis l'origine, peu habitée, attire des manants nombreux qui transforment ses boues en prairies où paissent des troupeaux et construisent jusque vers Passy des faubourgs.

M. Pierre Champion, pour nous donner une seconde image de Paris à la fin du xiie siècle, emprunte à une lettre latine de Guy de Bazoches ses pittoresques descriptions. La ville, à cette période, est jointe à ses faubourgs par deux ponts de pierre. Elle est parée à l'une de ses extrémités d'un Palais royal de riche structure, couronnée de tours, ceinte de fortes murailles, pavée en certaines de ses parties, jalonnée de maisons et d'églises, percée de rues où s'abritent les métiers et les corporations. Maurice de Sully, son évêque, fait bâtir, en son milieu, une nouvelle cathédrale. Vers elle convergent, par sa voie fluviale, des flottes de commerce.

Elle est un centre de négoce et aussi un centre d'intelligence et de savoir. L'université est née à l'ombre de sa cathédrale, puis elle a émigré sur la rive gauche, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, de la « Montagne Sainte », où ses maîtres illustres attirent peu à peu, par un enseignement sans égal, les étudiants de toutes nations. Elle y forme bientôt une sorte de corporation, régie par des lois lui appartenant en propre; elle s'administre elle-même et ne dépend plus, dans la suite, même pour l'attribution des degrés, du chancelier de Notre-Dame.

C'est, en somme, en découvrant la vie des diverses corporations englobant les professions et métiers que M. Pierre Champion parvient à ressusciter l'existence à peu près complète de la cité du xiie au xive siècle. Ces corporations, sauf peut-être celles des médecins, chirurgiens, apothicaires et

barbiers, agrégés plus ou moins à l'université, possèdent toutes une sorte de statut légal. M. Pierre Champion nous montre les plus importantes d'entre elles, celles des commerçants qui alimenteront en personnages riches et puissants la bourgeoisie parisienne, groupées dans leurs quartiers respectifs, formant des îlots d'activité particulière dans l'ensemble de la ville. Il détache d'elles, pour les étudier à part, les corporations vouées aux métiers artistiques : ménétriers, jongleurs, peintres et enlumineurs. Celles-là aussi étaient assemblées en des rues ou des quartiers spéciaux et vivaient assujetties à des disciplines rigides, bien que leurs fonctions consistassent à récréer de plaisirs la ville. Les trois dernières ont laissé des œuvres écrites ou peintes, souvent d'une grande beauté, mais qui restent surtout précieuses pour la connaissance des aspects et des coutumes de Paris en ce temps éloigné.

M. Pierre Champion fournit aussi de curieux renseignements sur deux groupes de citadins, les Juifs et les Lombards, qui furent étroitement mêlés aux Parisiens du Moyen Age et, les uns venus d'Orient, les autres d'Italie, exercèrent des professions parallèles de négoce, de finance et d'usure. Les premiers, plus pour leur religion que pour leurs excès, subirent des tribulations périodiques, des massacres, des ruines, des exils; les seconds, chrétiens d'origine, furent supportés plutôt qu'adoptés par la population.

On trouvera encore, dans le livre de M. Pierre Champion, d'intéressants tableaux de la vie paroissiale et de la vie judiciaire traités avec conscience et talent, et l'histoire de la révolution suscitée contre la monarchie par Etienne Marcel. M. Pierre Champion affirme que, dans le Paris du Moyen Age, existaient déjà, tantôt sous une forme embryonnaire, tantôt fort développées, les institutions dont nous nous glorifions aujourd'hui et la plupart de nos types sociaux. « Tout ce que nous croyons si moderne est ancien », écrit-il. Sans doute. Les hommes et leurs besoins furent les mêmes à toutes les époques où régna la civilisation. Nous avons néanmoins perfectionné ce qui était alors à l'état rudimentaire, et quelquefois innové, en matière d'hygiène par exemple. M. Pierre Champion croit que les dirigeants de la cité au Moyen Age possédaient des notions d'hygiène; elles devaient être sin-

gulièrement réduites si l'on en juge par ce qu'elles étaient devenues au XVIIe siècle, période de grandes épidémies.

Peut-être, dans son second volume, M. Pierre Champion traitera-t-li du roman, du fabliau, du théâtre (qui paraissent seulement dans le premier pour lui fournir des images de l'existence publique ou privée). Ils florirent, du XIIe au XIVe siècle, sur tous les points du territoire et divertirent aussi bien les seigneurs et les bourgeois que le peuple. Aujourd'hui, de nombreux érudits s'efforcent de nous restituer, de ces productions, d'après les manuscrits qui en subsistent, des textes exacts, traduits le plus souvent en français moderne et richement annotés.

Ainsi M. Marcel Coulon s'est-il intéressé au petit roman de prouesses et d'amour : **Aucassin et Nicolette,** qui compte, dans sa brièveté, parmi les plus charmantes fictions écrites entre le XIIe et le XIIIe siècle. M. Marcel Coulon n'est point un médiéviste professionnel, mais un consciencieux lettré et un curieux à la poursuite des œuvres qui lui paraissent mériter son attention. Il nous donne, dit-il, d'*Aucassin et Nicolette,* une translation de la langue d'oïl ancienne en « langue d'oïl moderne », c'est-à-dire en bon français truffé de maints archaïsmes.

De ce petit roman, un seul manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale, a traversé les siècles. M. Marcel Coulon croit pouvoir affirmer qu'il fut l'œuvre de deux auteurs dont l'un, de médiocre talent, aurait rimé les vers, et l'autre, plus docte, la prose. Il ne se charge point de déchiffrer les énigmes de cette collaboration. Ses notes se bornent à peu d'observations nouvelles; tout, d'ailleurs, a été dit, avant lui, par d'autres éditeurs d'*Aucassin et Nicolette.* Il souhaite simplement faire partager à quelques esprits éclectiques l'admiration que lui inspire cette fraîche, cette printanière littérature d'un temps où les Français n'avaient pas encore été détournés de leur propre génie par les disciplines de la Renaissance et du classicisme.

Plus déterminé que M. Marcel Coulon, M. Gustave Cohen, qui, lui, fait son étude principale des écrits et des mœurs du Moyen Age et qui compte parmi les plus savants médiévistes vivants, vient, non seulement de traduire **Le Miracle**

de Théophile, mais encore d'en donner, dans le cadre de la Sorbonne, une représentation. M. Gustave Cohen a été, tout naturellement, le metteur en scène de cette pièce interprétée par ses élèves. Ses trouvailles, encore récentes, sur les dispositions de l'ancien théâtre, lui ont permis de reconstituer, avec quelque certitude d'approcher de la réalité, le décor simultané dans lequel fut jouée l'œuvre de Rutebeuf.

De celle-ci, en la brochure dont nous fournissons plus haut le titre, M. Gustave Cohen a élaboré un texte sûr, aussi voisin que possible de l'original. Il l'accompagne de quelques renseignements sur l'auteur, homme fantasque, resté volontairement dans l'ombre, bizarre mélange de foi vive et de scepticisme narquois, merveilleux poète dont les vers peuvent subir sans désavantage la comparaison avec ceux de Villon; on croirait même, à lire ces vers, que le clerc du xve siècle en a subi l'influence. Dans le *Miracle de Théophile,* Rutebeuf donne, ce semble, une première version de Faust d'un Faust naturellement adapté à son époque. On comprend fort bien que ce *Miracle* ait pu intéresser les spectateurs modernes assemblés à la Sorbonne. Il faut espérer que M. Gustave Cohen ne restera pas en si beau chemin et qu'il tentera de mettre au jour d'autres œuvres scéniques de même qualité. Pourquoi dédaignerions-nous notre théâtre ancien, alors que notre musique ancienne nous procure des impressions si agréables et souvent si profondes?

Vers la fin du xive siècle paraissait en France sur le théâtre un autre mystère : *Le Mystère de Grisélidis,* qui se différenciait d'œuvres analogues par un sujet singulièrement significatif. Il avait pour but, en effet, de donner aux femmes de ce temps des préceptes de conduite et de les incliner à une entière soumission à l'homme dont elles avaient fait leur seigneur et maître. De quelle source venait cette pièce? M. Elie Golenistcheff-Koutouzoff nous l'apprend dans une thèse portant le titre : **L'Histoire de Griseldis en France au XIVe et au XVe siècle.**

Boccace, dans son *Décaméron,* avait inséré le conte de *Grisélidis,* conte élaboré par lui et présenté sous une forme si plaisante à lire pour les hommes que Pétrarque, ami de l'écrivain, séduit par cette lecture, en fit, quelques semaines

avant sa mort, une traduction latine à l'usage de ses correspondants ne connaissant pas l'italien. De cette traduction latine, fort infidèle, grossie de toutes sortes de digressions et sentences morales, data la fortune de *Grisélidis*.

On ignore d'où Boccace, assez enclin à utiliser le bien d'autrui, en a tiré le sujet. Ce sujet était, dans tous les cas, de nature à enchanter les gens de cette période à un moment où les écrivains disputaient sur la condition de la femme dans la société. Il fut aussitôt traité par toutes sortes de plumitifs et, comme nous l'avons vu plus haut, mis au théâtre. Il semble bien que ces plumitifs n'en connurent que la version donnée par Pétrarque.

Grisélidis connut une fortune universelle. En France, d'après M. Elie Golenistcheff-Koutouzoff, Philippe de Mézières et un auteur anonyme contribuèrent à l'assurer par les traductions qu'ils exécutèrent, l'un à la fin du XIVe siècle, l'autre au XVe siècle, du texte de Pétrarque diminué de ses superfluités. Dix-sept manuscrits de la traduction de Mézières et dix-sept manuscrits de la traduction de l'anonyme nous ont été conservés. Plus tard, Perrault devait, à son tour, insérer, dans son propre recueil de contes, une *Grisélidis* en vers pleins d'attrait.

M. Golenistcheff-Koutouzoff s'est livré, dans son volume, à une étude très savante, minutieuse même, des manuscrits susdits et a fait, en somme, une bio-bibliographie de la charmante nouvelle de Boccace où Shakespeare lui-même prit peut-être l'inspiration de la *Mégère apprivoisée*. Il publie, en outre, la traduction de Philippe de Mézières, celle de l'anonyme, une troisième traduction en vers provenant d'un manuscrit d'Oxford et la lettre latine de Pétrarque. Ainsi, dans ce livre, construit avec un sens critique très vif et un grand souci d'exactitude, les curieux de littérature moyenâgeuse trouveront, soit dans le texte, soit dans les notes qui l'accompagnent, tout ce qui les peut intéresser sur un écrit aujourd'hui un peu oublié, mais qui fut très lu, très discuté (par Christine de Pisan elle-même) en un temps où les femmes cherchaient déjà à échapper au joug des hommes.

MÉMENTO. — *Revue d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise; avril-juin* 1933. De MM. F. Boulé et E. Léry: *La Rue du Vieux-*

Versailles. Renseignements sur tous les immeubles composant cette rue. La plupart des terrains en avaient été donnés par Louis XIV à des seigneurs et à des gens des Bâtiments, comme Charles Perrault, La Quintinie, Mazière, etc... — De M. G. de La B...: *Lettres d'un page de la petite Ecurie à sa mère* (1783-1784). Curieuse correspondance du chevalier de Neuville avec Mme d'Ouilly fournissant des détails sur son existence quotidienne. — De M. F. Evrard: *Les travaux du canal de l'Eure sous Louis XIV.* Documents inédits importants sur cette énorme entreprise destinée à alimenter en eau le château de Versailles. Ils proviennent des papiers de Louvois. — Juillet-septembre 1933. De M. H. Lemoine: *Les Ecuries du Roi sous l'ancien régime.* Travail plein de faits inédits. — De M. G. Maugin: *L'acte de décès de Hoche.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henri-Erasme Anger: *Si le Vent se taisait...*, Impr. de l'Ouest, Rennes. — André Berry: *La Corbeille de Ghislaine*, Firmin-Didot. — Georges Bonneau: *La Femme à la Faucille; Sept Petits Poèmes d'Eté; L'Ile Heureuse; Six Grains de Sable du Sablier*, Messein. — Jacques Chantal: *Influences*, Guiauchain, Alger. — René Le Scieller: *Pendant que les Abeilles chantent...*, « chez l'auteur ». — Henri Prat: *Les Flambeaux*, « Revue moderne des Arts et de la Vie ». — Raoul Rebour: *Farandole des Soirs Dorés*, René Debresse. — René Rivière: *Sphinx*, « Nouvelles Editions Argo ». — Max Robbe: *Le Forçat*, Messein. — Pierre Soc: *L'Arbre*, Grasset. — Taldir: *Choix de Poèmes*, Figuière. — Paul Voyle: *Les Fièvres de la Terre*, « le Triangle ».

Si le Vent se taisait...

Si le vent se taisait!
La parole est si douce
Qui glisse sur la mousse!
Si le vent se taisait!

Sincère et humble disciple de Verlaine, Henri-Erasme Anger, que d'aucuns se souviennent sans doute, comme le préfacier du recueil, Ernest Raynaud, avoir rencontré aux soirées légendaires de *la Plume*, né à Autrain-sur-Couësnon en 1866, y est mort à la fin de l'année 1931. Il avait, en 1900, fondé une revue, *L'Arc-en-Ciel*, dont parurent dix numéros. Les tristes exigences de la vie l'exilèrent de Paris. Il continuait d'écrire des vers; des soins pieux les publient. Ils sont délicats et fervents, d'une âme tendre et délicate, agréables à lire et à se répéter.

Comme toute œuvre qui sort des mains d'un parfait ou-

vrier, maître en son art et consciencieux, le nouveau recueil de M. André Berry, **La Corbeille de Ghislaine,** « ce troisième livre du *Trésor des Lais* », est irréprochable à la fois de facture, de sentiment et de pensée. Il semblerait, ce juste hommage lui étant décerné, qu'il s'en faille de peu qu'on le tienne pour un chef-d'œuvre. Les ballades, lais, tensons, odelettes et autres poèmes de volonté et d'agencement preste dont il se compose sont exécutés toujours avec une dextérité intelligente dont on ne peut manquer de s'émerveiller. Et cependant, quelque chose d'irremplaçable fait défaut à ces purs ouvrages de l'esprit, c'est la vie mouvante, multiforme, parfois hasardeuse, l'émotion qui se débride et se communique d'un cœur à l'autre cœur. Peut-être le souci d'une trop stricte correction aboutit à y figer l'élan expressif, peut-être est-on trop vite lassé de ce goût constant d'archaïsme sensible, moins, d'ailleurs, dans le choix des vocables que dans l'adoption de poèmes à forme désuète, dont la singularité, quand s'y applique l'attention d'un poète notre contemporain, l'emportera toujours, qu'on s'en défende ou non, sur la beauté essentielle et fondamentale. André Berry, on ne le peut oublier lorsqu'on lit ses vers, a été le collecteur et l'admirable commentateur d'un *Florilège des Troubadours;* il semble que toujours chez lui l'érudit éminent et délicat soit trop étroitement fondu en l'artiste.

Quatre plaquettes à la fois éditées chez Messein nous rappellent le nom de Georges Bonneau, qui naguère étudia l'art de Samain et chanta le souvenir de Renée Vivien avant de se consacrer à l'analyse de l'idéographie japonaise et du folklore japonais. **La Femme à la Faucille,** ariettes japonaises, sont des quatrains d'un mode correspondant à celui des petits poèmes qu'on a tant essayé d'importer du Nippon en France, depuis quelques années; les **Sept Petits Poèmes d'Eté pour chanter la Rivière Kamo** juxtaposent à sept quatrains japonais sept quatrains français qui, je suppose, les traduisent; **l'Ile Heureuse** se souvient d'un séjour en l'île de Ré,

Je viens à vous, pêcheurs tranquilles
Qui travaillez sous le ciel bleu
Dans le mépris des grandes villes
Et dans la crainte du Bon Dieu.

et les **Six Grains de Sable du Sablier** parfont délicatement la série charmante des poèmes frêles et tendres que nous envoie d'Extrême-Orient le bon poète Georges Bonneau.

Délibérément un poète nouveau rassemble ses vers sous ce titre: **Influences.** Je loue cette attitude du poète Jacques Chantal parce que, vraiment, il avoue ce qui est inévitable, méritoire aussi, chez les débutants, et aussi parce que si bien des influences d'aînés sont perceptibles dans les pièces de son recueil, aucune n'est prépondérante au point de l'accabler et d'étouffer sa personnalité qui se cherche, et elles sont fondues en elle au point souvent de s'y perdre. Je crains que Jacques Chantal cède parfois à une facilité extrême et se satisfasse de premiers jets sans tendre assez à élaborer jusqu'au définitif son ouvrage. Bien des vers heureux garantissent que, avec beaucoup d'assiduité et de courage, il parviendra à nous présenter sans tarder l'artiste que l'on sent sourdre et qui se doit de se dégager et de paraître. Il n'est pas donné au premier venu d'imaginer Anatole France mourant et s'adressant à l'ombre évanouie de Bérénice:

> Votre nom rajeuni baise ma lèvre en cendres

ou de regretter les moments voués à l'amour qui tapissent de fleurs la vie,

> Blancs et légers et frais comme un bras nu de femme.

M. René Le Scieller, conscient de l'indifférence des éditeurs envers les poètes et de la soumission du public lettré à leurs décisions de censeurs, s'est attaché au parti d'éditer lui-même ses poèmes **Pendant que les Abeilles chantent...** Beaucoup d'aisance dans la conduite de ses poèmes, souvent un peu longs ou diffus, mais généralement harmonieux. Un peu plus de rigueur dans l'expression, plus de force concentrée dans la substance même du vers, et je suis certain que l'auteur est doué de remarquables dispositions, ses dons enrichis s'épanouiront s'il poursuit avec attention le dessein de se conquérir comme à coup sûr il le peut.

Les Flambeaux de M. Henri Prat éclairent, au gré divers d'impressions successives, sous forme, le plus souvent, de sonnets pittoresques ou de longs poèmes familiers ou philo-

sophiques. C'est d'un poète dont l'art ne manque ni d'adresse ni parfois même d'ampleur.

Strophes et poèmes d'inspiration sincère, aisée et ironique ou ardente, la **Farandole des Soirs Dorés** développe et continue dignement les mérites du premier recueil de l'auteur, Raoul Rebour. C'est d'une muse peut-être un peu pédestre, mais vive, preste et accorte, facile à s'émouvoir et qui émeut.

Sphinx, poèmes lyriques et un poème dialogué signés René Rivière. Malgré des rimes de singulier à pluriel et quelques autres menues licences, ces vers sont d'une facture se rapprochant de celle du Parnasse. Des qualités d'émotion, du pittoresque souvent, songe sincère, travail bien fait, mais d'où ne se dégage pas une originalité marquée, un apport nouveau.

De qualité moyenne aussi et honorable, avec un manque d'originalité et d'apport nouveau, les poèmes de M. Max Robbe sont intitulés : **Le Forçat.**

Du germe à la cime la sève monte, et vivifie **l'Arbre.** Au moins, M. Pierre Soc s'est donné la peine d'ordonner ses poèmes comme une construction et d'en distribuer les éléments en vue d'une impression générale, profonde. Sa méditation, de même, s'élève du sol au delà des frondaisons extrêmes, plus haut toujours, et rejoint la prière qui s'exalte vers Dieu. Chaque poème obéit à sa règle d'équilibre et prend sa place dans le tout. Un peu didactique parfois, il dit ce qu'il a à dire sans élans éperdus mais aussi sans platitude. Ces vers sont corrects et précis, se suffisant à eux-mêmes.

Dans la collection que dirige A.-M. Gossez prend place, après Roinard, Philéas Lebesgue, Divoire, Klingsor, Touny-Lérys, le barde Taldir François Jaffrennon, dont le **Choix de Poèmes** est publié dans le texte armoricain avec, en regard, la traduction par H. de la Guichadière, T. Le Garrec et d'autres. Ce choix donne une idée suffisante, j'imagine, de la diversité puissante de cette œuvre saine, énergique, mélancolique et inspirée qu'admirent dès longtemps les Bretons et qui nous inspire le respect et une sympathie très fervente. En saurait-il être autrement? Thèmes locaux, sociaux, politiques, patriotiques, paysage, légende, amour et espoir,

tout se mêle dans cette œuvre en accents toujours élevés et émouvants. Nous avons, en présence de Taldir, l'impression d'un vrai et grand poète.

De M. Paul Voyle **les Fièvres de la Terre** sont des poèmes établis selon l'esthétique la plus moderne. Un trait confondu en une image se juxtapose à un autre de même qualité. S'accordent-ils ou non dans la vision? Il n'importe. Il faut que de leur rapprochement surgisse une impression de bizarrerie ou de grandeur, l'artiste s'accommodera de l'une comme de l'autre; à ses yeux, elles s'équivalent. M. Voyle ne manque point de dextérité ni de talent véritable.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edmond Jaloux: *La grenade mordue*, Librairie Plon. — Francis de Miomandre: *Otarie*, Editions Maurice d'Hartoy. — Michel Corday: *Ciel rose*, E. Flammarion. — Léon Riotor: *L'Univers en folie*, Lemerre. — Panaït Istrati: *La maison Thüringer*, Editions Rieder. — Francis Carco: *Contes du milieu*, Editions de France. — Paul Morand: *Rococo*, Bernard Grasset. — Benoît Bouche: *La vie continue*, Editions Rieder. — Jean Tousseul: *La mouette*, Editions de Belgique.

On ne laissera pas de trouver, et je crois qu'il y a, comme dans les précédents récits de M. Edmond Jaloux, quelque romanesque dans **La grenade mordue.** Mais il faut s'entendre sur la nature de ce romanesque, c'est-à-dire de cet invraisemblable. On ne le découvre point dans l'arrangement des faits, mais dans le choix des caractères; et le goût qu'il trahit n'est pas celui de l'aventure, mais du rêve. Qu'on relise les premiers romans de George Sand — pour peu qu'on en ait le courage — on verra comme un tel romanesque diffère de celui qui y est prodigué, et qui accuse une si fâcheuse prédilection pour le faux. Ce qui paraît artificiel ou factice chez M. Jaloux tient à tout autre chose qu'aux complications de l'intrigue et au merveilleux des situations. C'est une sorte de stylisation. Je la vois dans l'attitude morale des personnages, et dans leur façon de réagir dans certaines circonstances ou d'accorder leurs pensées et leurs sentiments à un état de nature, à un décor même (pp. 24, 52, etc.). Leurs propos me rappellent les gestes d'une qualité musicale et d'une signification symbolique des chevaliers, des fées, des héros mythologiques des tableaux préraphaélites. Enfin, il y

a une atmosphère spirituelle, un univers et — comme on aime à dire aujourd'hui — « un climat particulier » dans les romans de M. Jaloux; et il faut bien reconnaître qu'il résulte d'une convention ou qu'il n'a qu'une réalité idéale, puisqu'il est toujours le même... Je ne m'en plains pas, pour la raison que cette réalité est celle de la poésie. Les romans de M. Jaloux sont des romans lyriques — et les romans lyriques d'un critique qui serait aussi un moraliste. Ils font constamment allusion à la vie, et sont riches de sa plus profonde expérience; mais ils s'en tiennent en dehors, et leurs protagonistes ont le regret qu'elle ne soit pas comme ils voudraient qu'elle fût. Ah! qu'ils sauraient jouir d'elle avec raffinement, si elle était autre qu'elle n'est!... Autour d'une jeune fille charmante, mais malheureuse et sans attaches sociales — Claire Berger — qui commet l'erreur d'épouser une brute, c'est un milieu artistique que M. Jaloux fait s'épanouir, cette fois, comme un parterre de fleurs étranges et rares dans un coin du vieux Paris. Ramenée à l'existence — après avoir tenté de s'asphyxier — par les hommes qui composent ce milieu, Claire semble, dès lors, l'incarnation même de leur inaptitude à vivre. Elle détonnait, auparavant, parmi eux. Quand, comme Perséphone, lors de sa descente chez Pluton, elle a mordu dans le fruit infernal qui gâte, par la persistance de son amertume, la saveur des choses de la terre, son désespoir rassemble les mélancolies éparses de ses sauveteurs. Ces gens sont pauvres, malchanceux, malades ou trop sensibles, tourmentés par la recherche d'une beauté subtile, passionnés pour des chimères, familiers avec les fantômes... Ils tissent entre eux, avec douceur, par la parole, de mystérieux liens dans de demi-ténèbres, et l'on voudrait être de leurs amis. M. Jaloux revendiquait, un jour, l'honneur d'avoir aidé par ses écrits à l'établissement d'un rapport entre le symbolisme et le néo-réalisme actuel. Son œuvre explique, il est vrai, et dans une certaine mesure justifie, le passage du songe gratuit, et sans doute décoratif, au rêve sexuel ou sexualiste de la présente littérature. La vie intérieure qu'il illustre évolue vers la subconscience; mais sans donner dans les laideurs révélées par l'étude de celle-ci. Il ne confond pas l'âme avec les instincts. Il la montre seulement tout enveloppée

d'eux comme un récif battu par les vagues, et dressant sa cime altière, dans les brouillards, au-dessus de leur ceinture d'écume. « Le pâtre promontoire, au chapeau de nuées... » Le vers de Victor Hugo me revenait en mémoire tandis que je lisais *La grenade mordue*. Ce roman abonde en remarques et en réflexions de la qualité la meilleure. Cependant (mais il faut bien tenir compte que M. Jaloux l'a écrit en trois ou quatre mois, sans préjudice de ses nombreux travaux d'essayiste et de critique), il m'a semblé qu'il décelait une certaine facilité, et que, pour cette raison, la manière de son auteur y avait un peu l'air de tourner au procédé...

J'imagine très bien M. Francis de Miomandre, qui vient de publier un délicieux petit conte, intitulé **Otarie,** faisant partie de la société du peintre Patrick Séléré, le protecteur de Claire, dans le roman de M. Jaloux. Seul un esprit chimérique, il est vrai, pouvait concevoir ce conte — ce poème, plutôt — où il est question d'un homme amoureux de la Reine de la Mer, et d'une Otarie, amoureuse de cet homme — et que je n'essaierai pas de résumer : son charme tenant à la qualité des détails qui étincellent sur lui comme autant de pierreries précieuses sur le corps d'une princesse d'Orient. M. de Miomandre a l'air de croire, *il croit* à la réalité de son merveilleux récit, et son ingénuité est contagieuse. « Après tout, pourquoi cela ne serait-il pas vrai? » se prend-on à se demander, en l'écoutant, je veux dire en le lisant. Il réussit l'espèce de miracle caractérisé par Coleridge dans sa définition de la poésie : « Cette suspension volontaire et momentanée de la non-croyance... ». L'étonnant, c'est qu'il ait pu mêler non seulement de la malice, mais du comique à sa narration sans en ternir le lyrisme. M. de Miomandre est un artiste; mais c'est un artiste-enfant. Quel don magnifique il a reçu au berceau!

Je ne puis résister à la tentation de rapprocher deux anticipations de la guerre future que tout le monde sent venir : **Ciel rose,** par M. Michel Corday, et **L'Univers en feu,** par M. Léon Riotor. M. Corday a pris depuis longtemps position contre « les marchands de canons », comme on dit dans le monde des pacifistes. Son histoire est fade. Un grand savant, dans un laboratoire aussi universellemnt réputé que celui

de l'Institut Pasteur, a secrètement mis au point un gaz propre à rendre les hommes optimistes. Quand le conflit inévitable éclate, enfin, il lance son invention sur le monde. On s'exécrait et se déchirait, avant, de groupe à groupe et d'individu à individu; l'amour même n'était qu'un mode plus diabolique de la haine. Aussitôt les invisibles vapeurs lâchées dans l'air, le ciel rosit comme pour une aube nouvelle, tout sourit, les cœurs se réaccordent; l'âge d'or s'amorce. Seul, dans la foule enivrée d'altruisme, un maniaque subtil (ils le sont tous), qui s'est méfié et a mis un masque anti-gaz, n'a pas subi l'heureuse contamination; et ce très honnête homme d'aujourd'hui apparaît aux autres comme un monstre préhistorique. Cette page est jolie. Les autres, moins. M. Corday, ex-polytechnicien, est sec et schématique. Sous ce décharné, il y a cette fois un peu d'anémie. Le biblisme genevois, tout en verbe, manque de cette sève animale et forte qui gonfle de vie un roman. Le livre de M. Riotor est plus musclé. Déclenchée par deux consortiums financiers antagonistes, la guerre de 1960 ou 1980 est racontée à larges traits, par masses. On a l'impression de se trouver en présence d'un historien dépouillant les historiens précédents, les résumant, et en tirant, de haut, la vraie marche et la vraie signification des événements. Quelqu'un qui ferait ce travail définitif pour 1914-18 serait un grand monsieur. Il est vrai qu'on peut construire plus synthétiquement dans le rêve que sur les réalités. A la fin de la guerre, après les destructions, l'humanité est moribonde. Les vautours vont régner sur son cadavre. Mais l'agent principal du consortium vainqueur, un Lyonnais, qui a mené implacablement le jeu, ne l'a fait que parce qu'il ne voyait pas d'autre voie pour libérer le monde de la tyrannie de l'argent. Au congrès de Vienne où la paix se conclut, il se dresse soudain, avec des millions d'adhérents secrets derrière lui, et les ploutocrates tombent... Cette conclusion, à la Lénine, m'a rendu songeur. Les chers défauts dont nous ne voulons pas nous sevrer, faudra-t-il qu'ils épanouissent en nous leurs plus mortelles conséquences pour nous donner envie réelle et pratique et *besoin* de les arracher de nous? Un théologien — quelque peu hétérodoxe — avait déjà dit de l'Enfer : « Non, on n'y souffre pas. On y jouit, au

contraire, à l'excès. On y pousse à l'extrême tous ses vices. On en goûte la monstruosité. Et c'est là le plus affreux châtiment, la seule correction salutaire... »

C'est évidemment une force de la nature, égarée dans les lettres, que M. Panaït Istrati, qui dit n'écrire en français qu'à coups de dictionnaire. L'abrupt, le cru étonnent et forcent même l'admiration, dans **La maison Thüringer,** le nouveau chapitre de l'histoire d'Adrien Zograffi. Domestique à tout faire, dans la maison d'importation-exportation de céréales des Allemands Thüringer, à Braïla, le jeune homme apprend l'amour charnel avec une grassouillette bonne hongroise, l'amour idéal avec Anna Thüringer, sa patronne (il faut dire que le patron l'avait épousée Roumaine et servante). Il fait le travail de la Hongroise; en baisant dans l'armoire où elles sont pendues les jupes vides de sa patronne, il sent s'exalter en lui une force glorieuse. Cette force, il l'emploie à se passionner pour le socialisme (beau grouillement d'agitateurs populaires, en des clubs interlopes, de foules de dockers du port de Braïla). Il concourt tant qu'il peut à une grève qui va ruiner sa bien-aimée, Mme Thüringer, et le rejettera lui-même à la rue... La suite au prochain volume. Il en faudra une douzaine pour parfaire, à la Romain Rolland, qui patronne l'auteur, la destinée de Zograffi. Les détails Thüringer et du double amour sont superbes. Les histoires socialistes, nouveauté pour la Roumanie, ont moins de saveur pour nous, qui en avons tant vues et lues, bien qu'elles s'assaisonnent de particularités locales. L'ensemble si typique, si à part, moitié sauvagerie violente, moitié vigueur vraie et profonde, ne peut passer inaperçu. C'est un paysan du Danube de livre.

Les **Contes du milieu,** de M. Francis Carco, ne sont pas des contes, mais de courtes nouvelles dans l'esprit et le style habituels de l'auteur. Peu importe quelle est la part de l'imagination dans ces récits réalistes. M. Carco, qui appartient à la grande famille des classiques, sait que l'artiste n'emprunte point son mérite aux sujets qu'il traite, mais à la façon dont il les traite. Il y a, du reste, des souvenirs dans les *Contes du milieu;* et nous y retrouvons, notamment, les personnages vieillis de *Jésus-la-Caille.* Une peinture de la pègre dans un

port espagnol nous rappelle que M. Carco a voyagé *tra los montes*. Mais quelle sûreté d'observation, quelle ironie apitoyée et quelle tristesse même dans des histoires comme celles de la marchande des quatre-saisons qui avait la passion du jeu et de la pauvre fille qui rêvait d'un jour de vacances à la campagne avec son homme, mais que son homme obligea de « s'expliquer » avec un Américain de rencontre, c'est-à-dire de travailler quand même!...

On évoque irrésistiblement les danseuses en tutus de Degas en lisant la plus importante des nouvelles qui composent le recueil **Rococo** que vient de publier M. Paul Morand. On trouve, en effet, dans cette histoire d'un « rat » qui, par dévotion pour une étoile de notre Académie Nationale de Musique, attente à la vie de sa concurrente, un phénomène bolchévique, toutes les qualités de couleur et d'observation du grand peintre des coulisses de l'Opéra. L'art de M. Morand est de nature réaliste jusqu'à dans la fantaisie (*La semaine de Bath*); mais le moraliste que l'on pouvait, de loin, pressentir en lui, s'affirme dans la satire qu'il intitule *Feu*. On lui retrouve toujours, avec plaisir, la même prestesse de touche au service de la même infaillibilité du regard.

Erasme Champarteau, dit le Major, riche, d'une force et d'une santé colossales, maire de son village belge et pourvu de la plus adorable des petites ménagères, mène une large vie honorée et heureuse. Il est bon citoyen, bon père, bon époux, toutes vertus qui ne sont point pour ébahir dans ces conditions. Puis, sur le tard, le diabète le diminue et le tue, enfin. Lui mort, on le pleure, et jusqu'à son rival pour la mairie, un médecin philosophe, vante ses mérites. **La vie continue,** dit mélancoliquement M. Benoît Bouche. Aurait-il fallu que son héros vécût éternellement? S'entrelardent à cette histoire de bonheur bourgeois, fauché longtemps après avoir passé fleur, des anecdotes belges, savoureuses comme il se doit.

Des nouvelles belges, assez dolentes : pêcheurs au cabaret, villageois isolés sous la neige, petits rentiers fumant leur pipe, sorciers guérisseurs, composent le recueil **La mouette** de M. Jean Tousseul. Ce ne sont pas des eaux-fortes, mais des lithogravures, aux sujets fatigués (on en a tiré trop d'épreuves), au dessin mou.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Richard II, tragédie de Shakespeare, chez Mme Paul Deharme. — *Le Bonheur, Mesdames*, comédie de M. Francis de Croisset, aux Bouffes Parisiens.

Debout devant une draperie de satin rose pâle, éclairé par un projecteur puissant, l'œil ardent, le visage suant et tourmenté, Antonin Artaud, la brochure à la main, joue à lui tout seul Richard II devant une centaine d'auditeurs courtoisement attentifs.

C'est une entreprise inhumaine. Interpréter dans une soirée un personnage de Shakespeare constitue déjà une tâche écrasante, mais être à la fois tous les personnages d'un même drame, être en même temps Richard et les princes qui s'injurient en sa présence, ou bien être les chevaliers qui vont se battre dans la lice et le public dans ses tribunes, les hérauts qui jouent de la trompette et le roi sur sa haute estrade, cela surpasse ce que l'on peut avoir de force, surtout quand il s'agit d'un drame comme *Richard II*.

Antonin Artaud veut nous persuader que c'est un rare chef-d'œuvre. Je ne suis pas du tout de cet avis. Assurément, cela dépasse toute littérature, comme Shakespeare dépasse tout littérateur. C'est animé d'un souffle unique; cela déborde d'une puissance démesurée, mais si, au lieu de comparer Shakespeare à d'autres que lui, on ne le compare qu'à lui-même, on est obligé de reconnaître qu'il est souvent plus passionnant que là. On ne peut voir en *Richard II* une œuvre capitale de l'auteur, que par l'effet d'un certain snobisme supérieur, qui pousse maint esprit raffiné à mettre en valeur les œuvres secondes d'un auteur aux dépens de ses plus fameuses. C'est ce mouvement qui, le jour où Corneille, que l'on voit actuellement si curieusement délaissé, sera revenu à la mode, conduira les dilettantes à vanter *Sertorius*, par exmple, aux dépens de *Cinna*, ou bien, aux dépens du *Menteur*, faire l'éloge de *Mélite* sous le prétexte qu'on y rencontre des vers adorables :

> Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
> Pensa mourir de honte en la voyant si belle,
> Les Grâces, à l'envi, descendirent des cieux,

Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux,
Et l'amour...

Saviez-vous que ce fût dans *Mélite*? Mais, pour vous le rappeler, je m'éloignerais trop de mon sujet.

Antonin Artaud ne s'est pas montré inégal au labeur qu'il s'était assigné, car il ne manque ni des dons, ni même des talents qui font les bons acteurs. Malheureusement, je ne crois pas qu'il songe à les utiliser à la façon habituelle des comédiens. Il rêve de réformes théâtrales qu'il expose d'une façon persuasive, quoiqu'elles ne semblent pas incontestables, et peut-être songe-t-il à réformer aussi la société, ce qui est plus contestable encore. Son théâtre de la Cruauté me déconcerte. J'ai honte d'avouer que je préférerais un théâtre de la gentillesse, et que je demeure bassement attaché aux plus médiocres des plaisirs. J'accorde volontiers à Antonin Artaud que nous vivons en un siècle abominable, que notre civilisation se décompose et que notre société est moribonde. Je m'y résigne. Je n'ai pas attendu M. Valéry pour savoir que les civilisations sont mortelles et je lui suis reconnaissant seulement d'avoir donné une forme admirable à cette pensée commune : « Nous autres, civilisation, nous savons maintenant que nous sommes mortelle. »

Eh bien! ma foi, qu'on nous laisse donc mourir sans vouloir nous prolonger et nous sauver à toute force, s'il doit toujours falloir en arriver là. Qui sait si je n'aurais pas plus de reconnaissance à ceux qui nous aideraient à nous endormir dans la morphine de nos mauvaises habitudes qu'à ces autres qui ne craignent pas de nous assommer à l'aide de révulsifs pires que nos maux? Assurément, ils sont pleins des meilleurs intentions du monde, mais cependant... Je suis sûr que la *Conquête du Mexique*, d'Antonin Artaud, est un ouvrage qui commandera la plus parfaite estime, mais je suis presque sûr aussi qu'à ceux qui me demanderaient où l'on peut aller passer une soirée agréable, — car c'est curieux, voilà une question que l'on pose fort souvent à un critique, — je recommanderais plutôt la dernière ânerie de X... ou bien d'Y... Et je vous prie de croire que, par cet Y..., je ne songe à désigner personne.

Mais je me suis bien éloigné de mon sujet. Revenons-y.

Nous avons eu dans cette saison *Richard III* de Shakespeare à l'Atelier, *Coriolan* de Shakespeare à la Comédie-Française. On nous offre du Shakespeare jusque dans les salons, sous les auspices d'une des plus ravissantes femmes de ce temps. Dieu soit loué! Nous sommes encore civilisés.

§

Il faut qu'une époque soit révolue pour qu'on remarque qu'elle eut un style et que l'on soit à même de le définir ou de noter ses caractéristiques et ses particularités. Lorsque l'on a vécu un assez long espace de temps, les souvenirs que l'on conserve de la première époque que l'on ait connue laissent des empreintes aussi nettes que celles des choses actuellement présentes. On peut les comparer comme deux images que l'on aurait en même temps sous les yeux, et l'on s'étonne d'apercevoir à quoi tient le style ancien et de ne pas encore distinguer très exactement ce que sera le style actuel, pas plus qu'on ne le distinguait quand l'autre était actuel lui-même.

Ce n'est point seulement la forme des costumes et des meubles qui constitue le style, ce n'est pas seulement leur rapport, mais encore le rapport qu'ont avec toutes ces réalités des éléments moins sensibles. Les gestes, les intonations, les attitudes, participent à cette harmonie d'ensemble. Il y a une façon de s'asseoir qui est 1900 et que nous percevons bien mieux quand on la répète en 1930 que lorsqu'elle était nouvelle à sa date. Mme Véniat, dans **Le Bonheur, Mesdames,** nous fait sentir ces nuances délicates. A-t-elle connu l'époque qu'elle nous dépeint, en a-t-elle soigneusement étudié les manières, je ne sais; toujours est-il qu'elle en restitue avec une singulière exactitude les parfums évaporés. Elle nous fait comprendre que, dans le petit genre où elle se produit aujourd'hui, le style 1900 fut tout particulièrement personnifié par Mayol et par Paulette Darty. Mais il faudrait expliquer ce que furent Mayol et Paulette Darty pour que ces noms représentassent quelque chose aux gens qui ne les connurent point. Ce serait tout un travail, que nous entreprendrons peut-être une autre fois.

Quant au style (c'est du style d'époque que je parle) qui

se remarque dans les sentiments et dans les autres mouvements de la sensibilité, on pense bien qu'il faudrait, pour en disserter, des ouvrages d'une autre étoffe que celui qui nous fait écrire ces quelques remarques. M. de Croisset n'a la prétention d'être ni un grand écrivain ni un grand psychologue. Sa comédie a d'autant moins de substance qu'on en a supprimé un bon tiers pour le romancer, si j'ose dire, c'est-à-dire pour y introduire des romances, des couplets, des chansons sur des airs d'autrefois. Drôle d'idée! Il est vrai que, dans sa forme originale, la pièce n'avait pas beaucoup de substance non plus, ni de solidité.

Mais elle était jouée par Jeanne Granier, et c'était là une comédienne qui faisait croire que les auteurs dont elle interprétait les œuvres avaient du mérite et même quelque chose de plus. Donnay, Capus, Lavedan, Croisset, lui doivent d'avoir fait pendant un certain temps figure d'hommes de théâtre, et l'on sait bien que tout ce qu'écrivirent ces gens-là ne peut ni se relire ni se reprendre.

Ce que Jeanne Granier apportait aux auteurs dont elle acceptait les rôles ne saurait s'exprimer. On n'a jamais rien vu de pareil. A travers tous les textes, elle savait rejoindre la vie et la réalité. Dès qu'elle paraissait, tout devenait vraisemblable et stable.

Je vais plus loin et me demande si, dans l'opérette, où je ne l'ai jamais vue jouer, elle n'exerçait pas le même prestige, si ses compositeurs, Planquette ou Lecoq, ne lui ont pas dû cela même que lui doivent ses académiciens ordinaires, et si *le Petit Duc* et *la Fille de Madame Angot* ne continuent pas à séduire les foules en vertu du mouvement initial dont elle les anima.

L'art de Jeanne Granier n'était pas un art d'époque. Il était, quant à lui, de tous les temps. Il visait au naturel et se trouvait soutenu par une technique indéfectible. Il s'exerçait dans le plus gracieux registre, celui qui va de la bonne humeur à l'émotion tendre. Elle semblait avoir été créée pour incarner la Dorine du *Tartuffe* ou la Suzanne du *Mariage de Figaro*. Malheureusement, on ne lui vit jamais jouer Molière ni Beaumarchais, et c'est Capus, Donnay et Lavedan qu'elle fit profiter des ressources d'un art aussi exceptionnel.

Elle était d'ailleurs entourée d'une troupe de comédiens qui l'aidaient merveilleusement à étinceler. L'incroyable Baron, Marie Magnier, qui avait été si belle sous l'Empire, Lavallière, Brasseur, formaient avec elle un ensemble prestigieux par son homogénéité et son brillant.

On ne songe pas à comparer à ces gens-là la distribution d'aujourd'hui. La seule Arletty aurait pu figurer sans dommage dans un pareil ensemble. Ce qu'elle fait est fort différent de ce que faisait Lavallière dont elle tient le rôle. Mais c'est d'une égale qualité, et c'est aussi surprenant.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le magnétisme, rapports et discussions du sixième Conseil de physique Solvay, Gauthier-Villars. — Jules Lemoine et Auguste Blanc: *Traité de physique générale et expérimentale* (tome III: Electricité générale), Eyrolles. — Mémento.

Le sixième Congrès Solvay de physique (1) s'est tenu à Bruxelles en octobre 1930, sous la présidence de Paul Langevin, professeur au Collège de France; plusieurs de nos compatriotes (Pierre Weiss, Aimé Cotton, Marie Curie) y ont présenté des communications d'ordre expérimental. Leurs rapports et ceux de leurs confrères étrangers ont paru, avec un retard fort explicable, sous le titre **Le magnétisme,** gros volume de près de cinq cents pages, qu'il ne peut s'agir de résumer ici en quelques lignes.

Arnold Sommerfeld, de Munich, a présenté notamment un remarquable exposé sur les relations entre le *magnétisme* et la *spectroscopie*. Mais le travail le plus important (au point de vue théorique) est dû à Wolfgang Pauli, de Zurich. Ce jeune physicien (né en 1900) est un des principaux fondateurs de la théorie des quanta sous sa forme actuelle; il s'occupe ici de l'*électron magnétique*, autrement dit du magnétisme propre, qu'il est nécessaire d'attribuer à l'électron; si ce n'est pas, à vrai dire, Pauli qui, le premier, imagina ce magnétisme propre, il a du moins permis d'en tirer des conséquences du plus haut intérêt. Le magnétisme intense de certaines substances exceptionnelles (ferromagnétisme) sem-

(1) Cfr. *Mercure de France*, 15 janvier 1929, pp. 428-430; *ibid.*, 15 septembre 1929, pp. 676-680.

ble trouver là une explication, que certaines expériences rendent plausible (p. 139), d'autant plus que l'on tend (p. 243) à faire jouer un rôle essentiel, non plus aux électrons liés (à l'atome), mais aux *électrons libres.* A signaler également une fort intéressante discussion (pp. 217-237) sur les dispositifs susceptibles de mettre en évidence le magnétisme propre des électrons libres et d'obtenir des ondes électroniques polarisées.

§

A deux reprises déjà (2), nous avons dit tout le bien que nous pensions du **Traité de physique générale et expérimentale** de Jules Lemoine, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, et d'Auguste Blanc, doyen de la Faculté des sciences de Caen. Les deux premiers tomes traitaient, en 1.750 pages, de la mécanique et de la chaleur, puis de l'acoustique et de l'optique. Le dernier consacre 800 pages à l'*électricité générale:* ainsi l'ouvrage complet est parfaitement équilibré; un index alphabétique, soigneusement dressé, favorisera la documentation sur un sujet quelconque de physique.

Les auteurs ont englobé dans l'électricité une multitude de phénomènes: lois du courant électrique et de l'électricité statique, le magnétisme et l'aimantation, moteurs et génératrices, transmission de l'énergie, télégraphie et téléphonie, radioélectricité, décharge dans les gaz raréfiés, radioactivité et désintégration de la matière. Tous ces sujets sont très convenablement exposés, et les auteurs témoignent, dès le début (pp. V-VI), d'intentions excellentes:

Dès le premier chapitre, nous admettons la théorie de l'atome électrisé, les protons, les électrons, les quanta, les ions, la conception actuelle du courant électrique dans le vide, dans les conducteurs (3), dans les gaz, dans les électrolytes. En considérant ainsi les conceptions modernes comme connues et démontrées, on obtient, avec une grande facilité, un exposé très concret et très clair. D'ailleurs, les phénomènes les plus nouveaux de l'électricité ayant été découverts et expliqués à la lumière de ces nouvelles théories et des images qui leur correspondent, il paraît

(2) *Ibid.*, 15 mai 1930, pp. 157-159, et 15 septembre 1932, pp. 672-674.
(3) Métalliques (M. B.).

bien difficile d'en obtenir un exposé plus vivant. Nous estimons donc, après expérience, que, si ces théories éclairent l'imagination du chercheur, en même temps qu'elles essaient d'atteindre la vérité profonde des choses, elles soutiennent efficacement l'effort de l'esprit curieux, qui cherche à comprendre les phénomènes.

M'étant moi-même appliqué, dans mes ouvrages d'enseignement et de diffusion scientifiques (4), à déduire l'exposé de l'électricité de cette base, inébranlable désormais, qu'est la conception électronique, je ne pouvais qu'applaudir à cette excellente intention. Malgré les nombreuses réserves que je vais être obligé de présenter, je persiste à penser que la réalisation est, somme toute, assez réussie.

Indiquons tout d'abord les points sur lesquels les auteurs, abandonnant leur but général, se satisfont facilement en reproduisant des développements classiques, c'est-à-dire, comme dit Paul Langevin, périmés:

1° Dès le début (p. 26), on laisse de côté les diverses sortes de tension électrique, les relations entre elles et l'interprétation électronique, bien faite pour éclairer la religion d'un débutant.

2° Il n'est nulle part question (en particulier, à la page 296) de l'ordre de grandeur des vitesses d'entraînement des électrons de conduction dans les métaux. Et les auteurs sont muets (p. 442) sur l'interprétation électronique de l'intensité efficace d'un courant alternatif, ainsi que sur les suggestifs rapprochements avec l'énergie cinétique, qu'il eût été cependant indispensable de préciser.

3° Les auteurs continuent à présenter l'intensité de pôle comme une grandeur fondamentale (p. 244), alors que ce rôle échoit au moment magnétique: il y a vingt-cinq ans que Langevin insiste sur ce fait, devenu sans réplique (5), et Maurice Barrée, dans un livre de classe (6), a été mieux inspiré.

4° Lemoine et Blanc ont passé à côté (pp. 392 et 444) de

(4) Cfr. *Mercure de France*, 15 avril 1929, pp. 429-431; 15 mai 1929, pp. 178-180; 15 février 1932, pp. 137-138; 15 juillet 1932, pp. 408-411.

(5) L'ouvrage analysé ci-dessus, *Le magnétisme*, ne parle, bien entendu, que du moment magnétique.

(6) Dans l'édition 1932 (Masson) du *Nouveau cours de physique élémentaire* (classe de première, pp. 161-164).

l'explication de la self-inductance, qui, dans leur ouvrage, reste vague et souvent incompréhensible.

5° De même, ils ne disent rien sur les analogies et différences entre les transformateurs et les radiocommunications; et c'est là une question que tout esprit réfléchi se posera un jour ou l'autre. La raison en est que nos auteurs ont négligé (pp. 374, 579 et 700) la notion fondamentale d'onde d'accélération.

Les autres critiques sont plus spéciales (7). Toutes ces imperfections pourraient d'ailleurs être supprimées dans une seconde édition. C'est le souhait que nous formons, car on ne saurait, par ailleurs, trop approuver l'abondance de la documentation, l'élégance de l'exposition, la clarté des figures schématiques.

MÉMENTO. — Dans *Sagesse* (1881), se trouve le distique fameux:

> La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
> Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Un amour, dont Verlaine était sans doute tout à fait incapable... S'il revenait sur la terre, il devrait modifier ses vers: « Beaucoup de mécanique, beaucoup d'électricité, beaucoup de chimie. » C'est l'impression qui se dégage à la lecture du volume de Paulette Bernège, *Le blanchissage domestique* (87 pages, nombreuses figures et illustrations, Collection de « L'art ménager », Grand Palais). Quelle richesse de documentation sur les machines à laver, sur le repassage, sur la chimie lessivielle, sur les méthodes de travail! J'ai été frappé — et ce n'est pas un mince éloge — par la sûreté des renseignements et par l'ordre harmonieux de l'exposé. Plus que les plaintes de Duhamel, cet ouvrage est symptomatique de l'inéluctable évolution que la technique impose à nos mœurs.

MARCEL BOLL.

(7) Nous les reproduisons pour rendre service au lecteur éventuel. Confusions entre induction et aimantation (p. 338), entre force contré-lectromotrice et tension aux bornes (p. 414). Erreurs graves sur le courant de déplacement (pp. 23-24). Le flux n'est pas un vecteur (p. 165). Le courant dewatté est traité bien incomplètement (p. 465). La loi de Richardson (p. 666) est désuète, et la signification théorique des constantes n'est pas précisée. On ne peut pas dire (pp. 21, 109 et 111) qu'en se dissolvant, chaque molécule de chlorure de sodium se brise, puisque le réseau cristallin est bâti avec des ions. L'emploi (pp. 285 et 289) de la règle du bonhomme d'Ampère conduit à une figure fausse (cela n'arriverait pas avec la règle du tire-bouchon de Maxwell).

SCIENCE SOCIALE

Rodolphe Laun: *La Démocratie, essai sociologique, juridique et de politique morale,* **Delagrave. — Mémento.**

Déjà, au temps de Roger-Collard, la démocratie coulait à pleins bords. Maintenant elle déborde! Chaque deux ou trois mois paraît sur elle un énorme ouvrage. En juillet dernier, je rendais compte ici même de celui de Francesco Nitti qui tenait deux gros volumes; et maintenant je dois parler de celui de Rodolphe Laun qui n'en tient qu'un, mais si dense d'impression qu'il en vaut deux et même trois!

En écrivant son livre pour la Bibliothèque de l'*Institut international de droit public* de Paris (président M. Politis, secrétaire général M. Mirkine-Guetzévitch), livre qu'il a intitulé **La Démocratie, essai sociologique, juridique et de politique morale,** M. Rodolphe Laun, professeur à la faculté de droit de l'Université de Hambourg, a voulu éprouver une affirmation de Joseph Barthélemy dans sa *Crise de la démocratie contemporaine,* 1931, que le progrès républicain et démocratique n'avait fait que grandir formidablement depuis au moins un siècle, qu'il avait atteint son apogée en 1918 avec la victoire des Alliés et associés, mais que depuis lors il vacillait, s'arrêtait et menaçait de rétrograder. Erreur, dit l'auteur! La démocratie est en réalité aussi saine et vigoureuse qu'autrefois, et on ne peut parler de crise à son sujet; il y a seulement une crise du régime parlementaire, une crise du régime individuel de la propriété et une crise de la toute puissance de l'Etat, mais il n'y a pas crise de la démocratie. Examinons.

Que démocratie et parlementarisme ne soient pas la même chose, c'est certain. Ni les Etats-Unis ni la Suisse n'ont le régime parlementaire, et cependant ce sont d'incontestables démocraties. Donc on peut condamner le parlementarisme sans abandonner la démocratie.

Mais pour le régime individualiste de la propriété, il en est différemment. Notre auteur s'efforce de prouver que le communisme est au fond très démocrate. C'est changer le sens du mot démocratie qui veut dire gouvernement par le peuple. Dans le communisme, il n'y a pas de peuple, il n'y a qu'une

« espèce » tout comme chez les termites; et la dictature du prolétariat qui le réalise est le contraire de la démocratie puisqu'elle implique suppression de toute élection, représentation, consultation et votation. La démocratie est forcément liée à l'individualité, à la propriété, à la dignité et responsabilité humaines et elle implique non moins forcément la liberté, l'égalité et la fraternité, toutes choses que nie le communisme. Donc ici la crise du régime individuel de la propriété est bien une crise de la démocratie.

Quant à la crise de la croyance en la toute puissance de l'Etat, elle ne touche pas la démocratie, ne serait-ce que pour cette raison que la croyance en question est beaucoup moins vive dans les démocraties que dans les autocraties et théocraties. Ici, au surplus, notre auteur laisse percer des préoccupations qui ne sont pas scientifiques mais germano-politiques. Il reproche aux puissances alliées de s'être abusivement servies de la démocratie pour rendre le peuple allemand responsable du fait de ses anciens seigneurs, et il cite ce passage de la lettre d'envoi de Clemenceau du 16 juin 1919: « Le peuple allemand ne peut pas prétendre que parce qu'il a changé ses gouvernants une fois la guerre perdue, la justice veuille qu'il soit soustrait aux conséquences des actes de guerre. » Ce n'est pourtant là qu'une appréciation absolument fondée en droit. Tout auteur de dommage doit réparer ce dommage, même s'il change d'habit. Notre professeur hambourgeois continue: « Des changements de territoires furent décidés sans consulter au préalable les habitants par un référendum démocratique, et à plusieurs millions d'individus on refusa le droit de disposer d'eux-mêmes. » En vérité, ceci est un peu fort! Les Puissances civilisées se sont fait honneur, au contraire, de consulter les populations intéressées, ce que d'autres puissances s'étaient bien gardées de faire, soit pour l'Alsace-Lorraine en 1871, soit pour le Slesvig en 1864, soit pour les trois partages de la Pologne autrefois. Et le dire de ce savant juriste allemand jette un bien triste jour sur sa mentalité et celle de son peuple; qu'il précise les millions d'individus auxquels il fait allusion s'il ne veut pas rester sous le coup d'une sentence assez dure! Mais, quoi qu'il en soit de ceci, reste toujours que la crise de la démocratie n'est pas

due, comme il l'affirme d'une façon intolérable, au traité de Versailles.

La démocratie n'a en ce moment qu'un seul ennemi, puisque les autocraties et théocraties n'existent plus, c'est l'ochlocratie ou dictature d'une minorité, et sans doute cette minorité peut être tantôt prolétarienne, tantôt bourgeoise, en prenant ce drnier mot dans son sens politicien, mais il convient de ne pas les confondre; la dictature du prolétariat affirme sa volonté de gouverner contre toute majorité hostile au nom de la lutte des classes et du droit de droit divin qu'a la classe dite prolétarienne de dominer les autres, tandis que la dictature du fascisme prétend simplement exprimer une volonté générale que la mécanique parlementaire empêche de se dégager. Et en ceci, quelque condamnation que l'on porte contre les procédés illibéraux du fascisme, il y a beaucoup de vrai; le socialisme qui, en tant que doctrine politique marxiste, aboutit forcément à la dictature du prolétariat, a lié partie depuis longtemps avec le parlementarisme, et a faussé ainsi la démocratie; celle-ci n'est plus le gouvernement du peuple par le peuple mais le gouvernement de la masse et de l'élite par un parti embrigadé, de même que la volonté générale n'est plus la volonté juste et saine mais la volonté du plus grand nombre; de là l'effort violent et parfois alors procédant de façon injuste qu'a dû déployer l'instinct social pour se défendre contre le danger socialiste, socialiste étant toujours la parodie et la négation de social. Mais avec la dictature du fascisme subsistent quelques rayons d'espoir, d'abord elle ne nie rien de ce qui fait l'essence de la civilisation humaine: famille, association, nation d'un côté, travail, liberté, épargne, propriété de l'autre; et ensuite elle n'interdit pas de recourir aux consultations populaires et manifestations d'opinion publique. Tandis qu'avec la dictature du bolchévisme, c'est la nuit complète, il n'y a rien, absolument rien, sinon l'ergastule et le knout. On ne peut donc pas mettre ces deux ochlocraties sur le même pied, l'une respectant les grands principes de la civilisation et l'autre les niant.

Ceci dit, on peut accorder à M. Laun que la démocratie finira par l'emporter, et que les éclipses qu'elle subit en ce

moment ne sont que passagères; mais en ajoutant tout de suite que ces éclipses sont très inquiétantes et que ce n'est pas chez lui ni chez son peuple que nous trouverons des raisons de réconfort. Même sa définition de la démocratie ne me rassure pas trop: évolution de l'aristocratie de la force à l'aristocratie de la pensée; de quelle pensée s'agit-il? et de quelle force? et même de quelles aristocraties? Ce mot aristocratie n'est que la transposition en bien du mot ochlocratie, de sens péjoratif. Et de plus, dans sa postface, l'auteur semble considérer la révolution hitlérienne comme un pas en avant dans cette évolution, et ceci serait plus inquiétant que tout. Que l'hitlérisme soit, comme le fascisme, le soldat de la démocratie en luttant contre la dictature du prolétariat à la mode moscovite, on peut l'admettre, mais qu'il puisse dégager la volonté générale du peuple allemand au sens que nous avons dit en conformité des principes de paix, de liberté et de concorde générale de la civilisation, c'est ce qui est plus douteux, et s'il ne manifestait que la volonté numérique d'un peuple voulant en majorité la guerre et l'asservissement des autres peuples, il y aurait de quoi être épouvanté d'abord, et autorisé ensuite à prendre contre lui toutes les mesures de défense possibles.

Mémento. — Gabriel de la Ganguerie: *Pour sauver Caïn*, Les Presses universitaires. L'auteur part d'un excellent principe: que l'Etat est une simple entreprise d'assurance contre le risque d'agression individuelle (crime) ou collective (guerre), mais il passe tout de suite à un principe beaucoup moins assuré: que la guerre est de la nature même des Etats souverains, et il en conclut que le seul remède est l'abolition des Etats souverains au profit d'un Etat mondial. Autant dire que le crime étant de la nature de l'homme, le seul remède est l'abolition des activités humaines au profit d'un Etre social. Ajoutez à ceci que cette constitution d'un Etat mondial qu'il lui plaît d'appeler « une solution efficace et simple » est juste aussi facile que le grelot des rats à attacher au cou du chat. On se demande comment un auteur aussi sensé par moments et aussi spirituel tout le temps, car la lecture de ce gros volume est un vrai plaisir, ne voit pas que son idée centrale est, je ne dis pas absurde, mais irréalisable. Sans compter que rien ne nous garantit qu'au sein de cet Etat mondial n'éclateraient pas des guerres intestines. —

Jean Lescure: ***Hausses et baisses des prix de longue durée,*** Editions Domat-Montchrestien. L'auteur, savant économiste, développe cette idée que les fluctuations des prix ne dépendent pas tant de la quantité de monnaie or, mais de la quantité de monnaie papier; et il est probable, en effet, que l'or étant séquestré partout dans les caves des banques, n'est plus aussi sensible qu'autrefois à la production accélérée ou ralentie des mines d'or, mais la monnaie papier ne dépend-elle pas elle-même, pour chaque pays, de cette quantité d'or séquestrée dans sa Banque nationale? L'auteur dit encore que les prix dépendent de l'activité économique, et que dans la période récente (depuis 1920) la baisse des prix est liée à la dépression économique comme dans la période antérieure à la guerre leur hausse était due à l'essor économique. Sans doute, mais alors il faudrait distinguer entre deux genres de fluctuations. Si aujourd'hui nos prix sont le quintuple de ceux d'avant-guerre, la cause en est uniquement monétaire; mais les fluctuations de nos prix en monnaie stabilisée tiennent, en effet, à l'essor ou à la dépression économique. — Etienne Villey: *Les groupements professionnels et les salaires,* « Revue politique et parlementaire ». L'auteur expose que l'intervention syndicale en matière de fixation de salaire est très utile quand elle ne cherche pas à imposer des taux arbitraires mais se contente d'appliquer les taux normaux résultant du jeu de la loi de l'offre et de la demande, et son dire est très juste. — Losovski: *Marx et les Syndicats,* Bureau d'éditions de la Bibliothèque du mouvement ouvrier. Ici nous sortons de la science pour entrer dans l'hagiographie communiste. Certains écrivains syndicaux ayant critiqué la doctrine orthodoxe, l'auteur les traite de larbins de la bourgeoisie et de laquais du capital, et leur crie: Bas vos pattes sales devant le marxisme! Il est certain que la réfutation est décisive. — René Cabannes: *Le marxisme aux champs,* Librairie populaire. Plaidoyer pour la socialisation de la production agricole. — Henri Sylvestre: *Invalidité inférieure à 10 %,* dialogue. Revue des Indépendants. Les publications de cette revue sont autrement sérieuses, et on peut admettre avec l'auteur que la loi du 9 janvier 1926 devrait être améliorée. A condition, bien entendu, qu'on n'ouvre pas la porte aux abus. — Victor Leemans: *F. Toennies et la Sociologie contemporaine en Allemagne,* préface de René Mannier, Alcan. Les personnes qui ne connaissaient Ferdinand Toennies que de nom seront heureuses de lire cette docte monographie. Ce sociologue, né en 1855 dans le Slesvig allemand a professé en Allemagne, en Suisse, et même en 1888 en France; il est très réputé dans son pays et y préside les con-

grès de sociologues. En sus de ses théories générales, il a étudié spécialement le problème des responsabilités de la guerre, mais son biographe ne dit pas dans quel sens il conclut; peut-être peut-on le deviner. — Nicato Alcala-Zamora: *Le pouvoir juridique sur ce qui est au delà de la vie,* préface de Mirkine-Guetzévitch. Librairie Sirey. Ce livre, du président de la République espagnole, touche au droit plus encore qu'à la science sociale; je me contente donc de le signaler ici, en en louant le très haut mérite. — Adolf Hitler: *La jeune Allemagne veut le travail et la paix,* Liebheit et Thiesen, Berlin. On est heureux de le savoir. Le livre-discours du chancelier est précédé d'une préface de Joseph Goebbels, professeur à l'Université de Giessen (Hesse), et accompagné d'une lettre d'envoi autographiée où ce professeur nous apprend que les Allemands ne connaissent plus (soulignons ce plus) la tendance à germaniser les autres peuples, et que si les Juifs sont chassés des carrières d'Etat, c'est que les socialistes d'après-guerre les leur avaient démesurément ouvertes; il ajoute que dans la philologie romane, sa partie, il y avait 8 Juifs sur 22 professeurs, alors que dans la population civile il n'y a qu'un Juif sur 100 habitants; et que sur ces 8, 7 sont restés en fonctions comme nommés avant 1918 ou comme ayant fait la guerre. — Georges Deherme: *Education et trituration scolaire,* Coopération des idées. Cette appréciation très sévère de notre enseignement public fait plus que confirmer ce que j'en disais dans ma dernière chronique. Tout ce qu'écrit M. Deherme est brûlant de noble et saine indignation, mais hélas! l'indignation n'attire pas toujours le lecteur, et il faudrait que le lecteur fût attiré et retenu. Du moins, doit-on louer grandement les publicistes comme Georges Deherme (29 *bis,* rue de Montevideo, Paris) et le docteur Pineau (20, rue Rambaud, La Rochelle), qui défendent les idées sages et qui font gratuitement le service de leurs publications périodiques à tous ceux qui le leur demandent. Que chacun en profite!

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Un mot sur l'Affaire Stavisky. — Le Code pénal italien et les délits contre la Famille (1). — Inceste, bigamie, adultère, concubinage. — L'exercice, en Italie et en France, du métier de souteneur. — L'assistance familiale et l'abandon de famille. — De l'abus des expertises mentales. — Folklore juridique. — Salomon et le Président Magnaud.

L'affaire Stavisky ne nous apprend rien de nouveau. Avant elle, nous savions que, *créés* par l'extravagant libéralisme de

(1) V. nos chroniques du 15 juillet, du 15 septembre 1933 et du 15 janvier dernier, consacrées à l'analyse du Code pénal italien.

notre procédure pénale, et favorisés par la veulerie à base de résignation des magistrats qui l'appliquent, les plus cyniques, les plus évidents détrousseurs par la voie bancaire ou sociétaire peuvent exercer longtemps, longtemps, leur industrie en sécurité. Nous savions qu'ils trouvent, parmi nos avocats les plus en vue et les mieux doublés d'un parlementaire, autant de défenseurs qu'ils en désirent; défenseurs dont le « dévouement » sera d'autant plus zélé qu'ils seront capables de l'*honorer* mieux — c'est-à-dire d'autant plus que leurs méfaits leur permettent de disposer de plus d'argent. Tous les genres de recel ne sont pas punis par le Code! L'affaire Oustric, avec ses cinq ou six démarcheurs, tous plus députés, sénateurs, sous-secrétaires d'Etat, ministres, gardes des sceaux les uns que les autres, le démontre de façon sur-surabondante.

Mais la présente affaire prend particulièrement sur le fait l'inintelligence avec laquelle le bon justiciable français, tourneboulé, ahuri par l'imbécillité de sa Thémis (cette Thémis faite, sur le terrain de la protection de la liberté individuelle, à sa sentimentale image), devient capable d'accueillir les scandales de l'ordre judiciaire. Y avait-il le plus léger indice que Stavisky ne se fût pas revolvérisé? Y avait-il la moindre raison de penser que « la Police » eût pu avoir d'abord l'idée, et ensuite la possibilité matérielle de supprimer un inculpé *dans les conditions où se présentait l'arrestation de Stavisky?* Cependant, un grand nombre de Français, et non pas du populaire, mais de l'élite, ont cru, et beaucoup croient encore et croiront toujours, que l'escroc n'a pas péri de sa propre main (2). Le surlendemain du suicide, alors que les lecteurs des gazettes avaient eu le temps de réfléchir, alors que le résultat de l'autopsie avait été publié, j'ai voulu connaître l'opinion d'une douzaine de mes

(2) Il y a l'hypothèse de *l'assassinat* qui pour l'instant (je dis pour l'instant, prêt à accueillir un fait nouveau, s'il s'en produit un) est absurde. Il y a ce que l'un des avocats de la cause appelle le *suicide par persuasion.* Cela, c'est une autre paire de manches — comme disait Sarcey. Qu'*on* aurait pu beaucoup plus tôt arrêter Stavisky, qu'*on* lui a laissé le temps de se suicider, qu'*on* désirait vivement qu'il se suicidât, qu'*on* savait qu'il n'attendait que l'arrivée de la police pour se suicider et que, n'ayant pas eu le courage encore de le faire il s'y verrait contraint quand elle pénétrerait dans son logis, — cela n'est pas certain, mais est fort plausible.

concitoyens nîmois, choisis parmi les plus éclairés. J'en ai trouvé six convaincus de l'assassinat, trois hésitants, et trois seulement croyant au suicide. Mais revenons au **Code pénal italien** et à sa confrontation au nôtre.

§

Son titre XI : *Délits contre la Famille*, se divise en quatre chapitres : *délits contre le mariage, délits contre la morale familiale, délits contre l'état de famille, délits contre l'assistance familiale.*

Le premier montre que le législateur italien prend au sérieux la bigamie : un peu moins que faisait notre code de 1810 avant que ce crime, devenu chez nous un sujet de vaudeville et que le jury acquittait encore plus volontiers que l'avortement et l'infanticide, n'ait été correctionnalisé (3), mais au sérieux tout de même. « La bigamie est l'infraction qui, le plus gravement, atteint dans son principe l'organisation de la société domestique », dit dans les préliminaires du Code son principal organisateur, le ministre de la Justice, M. Alfredo Rocco, garde des sceaux auquel je n'hésite pas à attribuer la qualité d'éminent.

On a vu que le Code italien ne plaisante pas avec l'adultère. Notre Code de 1810 non plus... quand il s'agit de celui de l'épouse: 3 mois à 2 ans; sévérité masculiniste ramenée par nos tribunaux à un tarif qui va de 16 à 100 francs d'amende.

Le tarif légal italien est de quinze jours à un an pour la femme et le complice; il peut aller jusqu'à deux ans, dans le cas de relations suivies. Quant au mari concubin, les 100 à 2.000 francs que prévoit pour lui notre Code montent, je l'ai dit, à une réclusion jusqu'à deux ans.

L'adultère de la femme n'est pas punissable si le mari l'a incitée ou excitée à la prostitution ou bien a, de n'importe quelle façon, tiré parti de sa prostitution (art. 561).

(3) Je veux dire qu'alors que notre art. 340 (modifié aujourd'hui par la loi du 17 février 1933), appliquait la peine des travaux forcés à temps, la loi italienne inflige un à cinq ans de réclusion. Mais « la peine est augmentée si le coupable a induit en erreur la personne avec laquelle il a contracté mariage sur sa propre liberté ou la liberté de cette personne ».

Ceci nous conduit à regarder ce que la loi italienne fait du souteneur.

On connaît la façon dont procède la française. Pour qu'un souteneur puisse être frappé, il faut qu'il soit convaincu d'avoir aidé, assisté ou protégé *habituellement* le racolage public en vue de la prostitution d'autrui, pour en partager les profits; il faut qu'il soit établi qu'il tire *habituellement* sa subsistance du métier de souteneur (loi du 27 mai 1885).

Au libéralisme du législateur a répondu le libéralisme des juges, si bien que le véritable souteneur est certain de ne jamais être condamné, ni même poursuivi. En fait, les tribunaux ne condamnent que des minus habens du milieu; de pauvres diables dont veulent se débarrasser soit leur marmite — pour parler la langue de feu Bruant — soit leurs collègues. Ou plutôt ce ne sont jamais que des souteneurs qui ne font pas partie du milieu, qui ne sont pas *syndiqués*.

Article 534 du Code italien : « Quiconque se fait entretenir, ne fût-ce qu'en partie, par une femme en profitant des gains qu'elle tire de sa prostitution est puni, si le fait ne constitue pas un délit plus grave [c'est-à-dire à moins qu'il ne s'accompagne de violences et de menaces], de la réclusion de 2 à 6 ans et d'une amende de 10 à 10.000 lires. »

§

Le chapitre des *délits contre la morale familiale* frappe l'inceste, que ne réprime pas notre Code, puis contient un article ainsi conçu :

> Quiconque, dans la chronique des journaux ou de tout autre écrit périodique ou dans les dessins qui s'y rattachent, ou dans les insertions faites dans les journaux ou écrits dans un but de publicité, relate ou met en relief des circonstances de nature à offenser la morale familiale, est puni d'une amende de 1.000 à 5.000 lires.

Le chapitre III se rapporte à des infractions en matière d'état civil préjudiciables aux enfants, que protègent contre les mauvais traitements, et « l'abus des moyens de correction ou de discipline », plusieurs articles du chapitre IV.

Celui-ci contient un article 570, intitulé *violation des obligations d'assistance familiale*, auquel fait sans doute allusion

M. de Casabianca en disant que le Code italien nous a emprunté le délit d'*abandon de famille.*

Mais l'abandon de famille (loi du 7 février 1924) vise l'individu condamné à fournir une pension alimentaire à son conjoint, à ses enfants mineurs ou à ses ascendants et qui, volontairement, demeure plus de trois mois sans acquitter les termes de cette pension.

Sanction : 3 mois à un an, 100 à 2.000 francs d'amende (toujours avec le bénéfice de l'article 463 du Code pénal), entourée d'une telle procédure que le conjoint, les enfants ou les ascendants — outre cette condition du laps de plus de trois mois — ont le temps de mourir d'inanition avant que le coupable ait épuisé le maquis de ladite procédure. Je me souviens d'avoir, ici même, consacré une chronique à dénoncer la sottise malfaisante de ce texte, peu de temps après son vote, et ayant déjà sous les yeux, de par mes fonctions, des exemples de sa malfaisance.

Voici l'article 570 du Code italien :

Quiconque, en abandonnant le domicile familial, ou, de quelque manière que ce soit, en menant une conduite contraire à l'ordre ou à la morale des familles, se soustrait aux obligations inhérentes à la puissance paternelle, à la tutelle légale, ou à la qualité de conjoint, est puni de la réclusion jusqu'à un an ou d'une amende de 1.000 à 10.000 lires.

Les dites peines sont appliquées cumulativement à celui qui:

1° Commet des malversations ou dilapide les biens de son enfant mineur ou de son pupille ou de son conjoint;

2° Laisse manquer de moyens de subsistance ses descendants mineurs, ou bien inaptes au travail, ses ascendants, ou son conjoint qui ne serait pas légalement séparé par sa faute.

§

Parlant récemment de son *Du Timide au Satyre,* je m'étonnais que Paul Voivenel persistât à vouloir que cette phrase de l'art. 64 : *ou lorsque le prévenu a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister,* vise une contrainte émanant du prévenu, et non une contrainte due à un tiers ou à un cas de force majeure. J'ai renouvelé mon étonnement dans *l'Esprit Médical* du 20 novembre où, dénonçant l'*abus*

de l'expertise mentale, je montrais dans cet abus l'un des facteurs principaux du marasme de notre justice répressive.

Dans la première de ses chroniques médicales, à *Figaro* (23 déc.), consacrée à l'expertise mentale et intitulée *Les excès d'expertises,* Voivenel déclare qu'il se range à mon avis, et il s'élève avec une vigueur sœur de la mienne contre l'usage immodéré, par les magistrats instructeurs, de l'expertise mentale, ainsi que contre le penchant des experts... dès lors qu'ils sont contre-experts, à voir un aliéné dans tout assassin, et d'autant plus aisément que le crime paraît plus abominable. Alors, écrit-il :

...Des médecins compétents ayant longuement examiné l'inculpé se verront contredire par des confrères non moins compétents et non moins convaincus. Quelle comédie qui attend son Molière! J'ai été des bonnets pointus risibles. Je n'en serai plus.

Quand un sujet est vraiment « fou », la discussion n'est plus possible et il faut faire aux psychiatres la confiance de croire qu'ils seraient obligatoirement d'accord. Une confusion mentale, une paralysie générale, un délire hallucinatoire s'imposent. Dans les cas difficiles, la sagesse, il me semble — et j'ai peut-être quelque mérite à proclamer mon mea culpa — consiste à s'incliner devant les conclusions de confrères « mandatés » qui nous valent, et par la clairvoyance et par l'honnêteté.

Si j'étais procureur général, je ferais taper à la machine l'article de Voivenel, je l'expédierais à mes substituts d'assises, et je leur dirais, après leur en avoir montré l'intérêt :

Dans ces conditions, vous voudrez bien, au cours de vos réquisitoires, chaque fois que, vous trouvant en présence d'une contre-expertise, vous jugerez qu'elle est sans valeur, donner en tout ou partie lecture du présent article, et en développer les points qui vous paraîtront le mieux s'adapter à l'affaire dont il s'agira.

Mais je ne suis pas procureur général; et a-t-on jamais vu, depuis soixante ans, un procureur général songer à recommander, je ne dis pas la sévérité mais la simple fermeté à ses substituts?

Mémento. — P. Saintyves: *Le Folklore juridique* (F. Loviton et Cie, 160, rue Saint-Jacques). — Le Folklore, ayant pour objet tout ce qui constitue cette vie proprement populaire qui alimente la tradition orale, son arbre porte une branche juridique comme

il en tient une religieuse, une littéraire, une médicale, etc. L'auteur esquisse sa forme et analyse en bref sa sève: ce n'est là qu'une brochure mais qui contient beaucoup de faits et propose beaucoup de réflexion. M. Saintyves distingue trois sortes de droit populaire. L'un n'a plus d'existence en soi; les coutumes dont il sortit ont disparu depuis des siècles et les traces qu'elles ont laissées dans certaines expressions courantes nous seraient invisibles si le philologue ne nous prêtait pas sa loupe. Ainsi *rompre avec quelqu'un* dérive d'une formule: *rompre la paille...* ou *rompre le fétu avec quelqu'un,* tirée de la Loi Salique, quand la translation d'un bien se produisait à l'instant où le vendeur remettait à l'acquéreur, pour qu'il la rompît, une petite baguette nommée *festuca.* Ce folklore juridique se manifeste aussi dans des contes et des légendes qui empruntent au droit antique et aux coutumes féodales non seulement en matière civile (fiançailles, mariage), mais en matière pénale. M. Saintyves passe du droit populaire mort et enterré à un droit qui agonise; celui-ci fixé dans des dictons et proverbes, intéresse la vie rurale et les choses de la circulation telle qu'elle s'exerçait avant la naissance de la locomotion mécanique. Cependant, à côté de ce passé si aboli et de ce présent tout provisoire, l'auteur nous annonce un folklore juridique en élaboration; celui-là de l'ordre industriel, fruit des conceptions et des coutumes que le peuple des travailleurs tente d'imposer à la société par ses groupements et ses syndicats. — *Les Cinquante Jugements de Salomon* (même auteur et même éditeur). — Nul ne refuse au roi Salomon d'être le plus haut représentant de cette justice fondée sur l'équité et que le populaire oppose à la justice fondée sur la loi. Cette justice relève en plein du folklore juridique: côté jurisprudence, comme il s'agissait tout à l'heure du côté doctrine. Le florilège que nous en donne M. Saintyves débute par le Jugement de Salomon, cueille dans tous les jardins légendaires depuis l'arabe jusqu'au malgache et termine avec le fameux jugement rendu en 1898 par le président Magnaud, de Château-Thierry, en faveur d'une miséreuse, fille-mère, coupable du vol d'un pain. Très bien: mais cette décision est tout ce qu'il y a de plus légal, si certains de ses considérants, un peu tapageurs, ont pu égarer l'opinion publique. Elle s'appuie expressément, après des considérants très motivés, sur notre partie de l'art. 64 soulignée plus haut: «...Qu'il y a lieu, en conséquence, de renvoyer la prévenue des fins de poursuites, sans dépens, et ce par application de l'art. 64 du Code pénal».

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

La Préfecture de Police et le scandale Staviski. — Le 12 octobre 1933, M. Herriot écrivait de Nice à l'un de ses amis:

Le peuple a besoin de morale. C'est la lâcheté de ses chefs qui lui a trop souvent refusé cet aliment de première nécessité.

Quelques semaines plus tard, éclatait le scandale Staviski, et j'imagine que M. Herriot doit se trouver aujourd'hui dans l'état d'esprit où il se trouvait, en août 1924, alors qu'à propos d'une autre affaire, il confiait, de Londres, à son même correspondant: *Je me sens au centre d'un imbroglio formidable*, mais il s'agit présentement d'un imbroglio tragique, et l'on se demande comment l'on en pourra sortir.

Les événements se précipitent à une cadence si accélérée que je ne sais où nous en serons quand ces lignes paraîtront. Le cabinet Chautemps vient de démissionner. Quelles mesures nous proposait-il pour éteindre ce foyer d'incendie? Des lois nouvelles, comme s'il n'en existait pas déjà assez, qu'il aurait suffi d'appliquer. Il était question de museler la presse, c'est-à-dire le droit de critique et de libre examen, et de réformer les services de Justice et de Police, comme s'il n'était pas à présumer que ces services ont été tenus en échec par ce qu'on appelle le *Fait du Prince*. Peut-on croire que les magistrats du Parquet auraient laissé courir Staviski, s'ils avaient eu les mains libres? Peut-on croire qu'ils lui auraient délivré un casier judiciaire blanc, s'ils n'y avaient été contraints par un ordre supérieur?

On parlait de sanctions impitoyables à prendre contre les fonctionnaires coupables de collusion avec le maître-escroc, aussi bien à la Sûreté générale qu'à la Préfecture de Police. La mesure qui s'imposait alors d'urgence, c'était la révocation, sans préjudice de poursuites ultérieures. Or, le ministère Chautemps s'en est allé sans avoir révoqué personne. C'est donc qu'il cherchait les responsabilités là où elles n'étaient pas. Révoquer des innocents, c'eût été les forcer à faire des révélations pour se défendre. Ils auraient établi

qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres du gouvernement. Et cela est si vraisemblable que tous les collègues ou subordonnés des magistrats du Parquet ou des fonctionnaires de la police, mis en cause, qui, eux, savent à quoi s'en tenir, ont énergiquement protesté, par la voie de la presse, contre ce qu'ils considèrent comme des imputations calomnieuses. Ce pauvre commissaire de police de Bayonne, dont on avait le moins à craindre, n'a-t-il pas été déplacé injustement, puisqu'il avait rempli son devoir en signalant à son chef, le maire Garat, les agissements frauduleux de Staviski? Son chef lui avait ordonné de se tenir tranquille et de fermer les yeux. Pouvait-il faire autre chose?

Si les rouages de la Justice et de la Police n'ont pas normalement fonctionné dans cette affaire, c'est qu'ils avaient été faussés par l'intervention des politiciens.

Et s'il est une administration qui semble sortir indemne de l'aventure, c'est bien la Préfecture de Police.

Les socialistes réclamaient la tête de M. Chiappe (1). « Je n'ai rien à lui reprocher », leur a répondu M. Chautemps.

M. Joseph Kessel, qui a connu Staviski, nous rapporte l'un de ses propos, tenu au cours d'une conversation où il se plaignait de rencontrer des résistances. *« J'ai eu tous ceux qui me faisaient du tort. Du côté de la Sûreté, ça va. Mais à la Préfecture, j'ai des ennemis. Chiappe n'est pas chic avec moi. Je le ferai sauter. »* Va-t-on tenir pour suspect le témoignage de M. Kessel? Aussi bien, je n'ai pas qualité pour me faire l'avocat de M. Chiappe. Il est assez fort pour se défendre lui-même. Il l'a fait d'ailleurs de la façon la plus nette et la plus catégorique. Il a expliqué pourquoi, ne pouvant arrêter Staviski, sans mandat de juge, il n'avait cessé de le surveiller et de dénoncer ses tractations louches aux autorités compétentes. Les dix-neuf rapports du commissaire Pachot en font foi. Est-ce sa faute si ces dix-neuf rapports ont été étouffés en haut lieu? Mais c'est précisément sa persistance à dénoncer l'activité malfaisante de Staviski qui a indisposé contre M. Chiappe les députés prévaricateurs, auxquels il enlevait la ressource de feindre l'ignorance.

(1) Ils ne l'avaient pas encore obtenue quand cet article a été écrit.

Je puis bien constater encore, en passant, que M. Chiappe s'est rendu si populaire à ses agents qu'ils lui ont spontanément transmis, en guise de protestation contre les attaques injustifiées dont il est l'objet, un témoignage public de leur zèle et de leur attachement, mais je ne veux pas m'arrêter à des considérations secondaires. La question dépasse la personnalité de M. Chiappe.

Je vois que dans les projets de réorganisation des services de police déposés par le ministère Chautemps, on envisageait le démembrement de la Préfecture de Police, en lui enlevant ses deux services centraux de renseignements généraux et de police judiciaire, pour reporter l'un à la Sûreté générale, et l'autre au Parquet.

Ainsi, pour punir la Préfecture de Police d'avoir vu trop clair dans cette affaire, on voudrait lui mettre un bandeau sur les yeux. Et pour la punir d'avoir été la seule à traquer sans répit Staviski, on voudrait enrichir de ses dépouilles les deux organismes qui l'ont ménagé: le Parquet et la Sûreté générale.

Comprenne qui pourra! Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que la Préfecture de Police se voit menacée de démembrement. Il fut un moment même où l'on réclamait sa suppression. La police municipale devait faire retour au Conseil municipal, la police judiciaire au Palais de Justice, la police politique à la rue des Saussaies.

La police municipale, en 1789, avait été confiée au Prévôt de Paris. C'était la mêler aux fluctuations de la politique, aux passions de la rue. On en avait vite reconnu les inconvénients. On voit ce qu'il en résulte encore aujourd'hui en province, où les maires en sont chefs.

Je ne prétends pas que la Préfecture de Police soit une institution parfaite. J'en connais les défauts et je reconnais qu'elle porte une hérédité assez lourde. Elle s'est trop longtemps souvenue de la devise de Fouché, l'homme retors et ténébreux, qui faisait trembler Napoléon: « *La police avant tout.* » Je sais ce qu'elle fut aux mains des préfets Beugnot, Bourienne et Delavau; vexatoire, tracassière, fautrice de complots. Je sais ce qu'elle fut sous le second Empire, aux mains de Piétri, l'organisateur des blouses blanches. Je sais

même ce qu'elle fut sous la troisième République, au temps de l'ordre moral. Je sais qu'elle fut, tour à tour, l'instrument des Congrégations, des Jésuites et des Loges maçonniques.

La Préfecture de Police, comme la Sûreté générale, est un organisme politique. Elle est même, en principe, sinon en fait, sa subordonnée, mais vivant en contact plus étroit avec la population, soumise au contrôle du Conseil Municipal, elle est moins sujette à l'arbitraire et aux abus. Elle est obligée de tenir compte de l'opinion, et c'est ainsi qu'elle s'est peu à peu modifiée et épurée, jusqu'à devenir, de nos jours, un moment, populaire. Tout le monde, à Paris, connaît le Préfet de Police. On sait à qui s'en prendre quand quelque chose cloche dans ses services. On ignore le chef de la Sûreté générale qui, lui, n'a de comptes à rendre qu'au ministre de l'Intérieur, de sorte que la Préfecture de Police est une maison de verre auprès de la Sûreté générale, maison fermée, où nul regard profane ne pénètre.

Je n'entends pas discréminer l'ensemble de son personnel. J'ai parlé, ici-même, avec sympathie de M. France. J'ai rendu un juste hommage aux vertus de l'un de ses agents d'élite, M. Stellet, mais je ne puis m'empêcher de constater que tout au moins les dirigeants de la Sûreté générale ont une autre conception de leurs devoirs que ceux de la Préfecture de Police. La preuve en est que lorsque M. Puibaraud, transfuge de la Sûreté générale, est venu à la Caserne de la Cité, pour en imposer les méthodes, il s'est heurté à l'hostilité unanime des commissaires de police de la ville de Paris, et qu'il dut créer des commissaires spéciaux, disparus avec lui, pour parvenir à ses fins. Les commissaires de quartiers qu'il avait fait pressentir lui refusèrent nettement leur concours en disant : « Nous ne devons obéissance qu'au Préfet de Police. Faites-nous parvenir vos ordres par lui, nous n'aurons pas alors à les discuter. » Les commissaires savaient parfaitement que M. Lépine, à qui Puibaraud avait été imposé d'office par le ministre Dupuy, ne contresignerait pas ses ordres illégaux. C'est M. Puibaraud qui avait créé en *catimini* cette fameuse brigade mondaine, dans le but de surprendre les secrets des gens en place pour les tenir à sa discrétion. Il avait même, à l'insu de M. Lépine,

rétabli le *cabinet noir*. Et c'est un autre transfuge de la Sûreté générale, M. Hennion, qui a créé le service des renseignements généraux, tel qu'il fonctionne encore aujourd'hui, et le service de la police judiciaire à la tête duquel il avait mis un politicien, tant il se méfiait des magistrats de carrière. Ceux-là savaient, en effet, éluder les suggestions illicites. Ils avaient substitué à la devise de Fouché: *La police avant tout!* cette autre qui leur seyait mieux : *La légalité d'abord!*

M. Dresch, commissaire de police du Val-de-Grâce, précédemment, au moment de l'affaire Wilson, n'avait-il pas refusé, même sous menace de révocation, de falsifier l'un de ses procès-verbaux, jugé par M. Gragnon trop compromettant pour le gendre de M. Grévy?

De mon temps, je n'ai jamais entendu parler de malversations ni de concussions à la Préfecture de Police. Il n'en existait qu'un exemple qui remontait d'ailleurs fort loin. Gambetta avait fait nommer, au quartier de la Folie-Méricourt, un commissaire de police de province qui lui avait rendu des services comme agent électoral. Or, ce commissaire dût être révoqué au bout de quelques mois, tant il s'était compromis dans divers tripotages.

M. Lépine avait rédigé une circulaire faisant défense absolue à tous ses agents de se faire recommander par des politiciens, sous peine de sanctions sévères. Ses agents n'avaient à compter que sur leur propre mérite pour leur avancement. Toutes les places étaient mises au concours. Aucun passe-droit. En outre, les candidats au poste de commissaire de police ou d'officier de paix devaient subir un long stage de secrétariat. La plupart, pour ne pas dire tous, étaient sans fortune, quelques-uns chargés de famille. Ils ne recevaient que des traitements de famine (142 fr. 50 par mois). Leur probité était donc mise à rude épreuve, et ceux qui s'en tiraient sans le moindre accroc se pouvaient dire incorruptibles, car ce n'est pas les tentations ni les occasions de faiblir qui leur avaient manqué.

M. Lépine était d'ailleurs intraitable sous le rapport de la probité et de la loyauté professionnelle. Il ne se gênait pas pour éconduire et, au besoin, mettre à la porte de son

cabinet, de hauts personnages, des politiciens influents, venus solliciter de lui des mesures de faveur pour leurs protégés, croupiers de cercles, tenanciers de maisons de jeux ou de débauche.

Mais j'en reviens à l'essentiel. Quels avantages la moralité publique retirerait-elle du projet de réorganisation de la police imaginé par le ministère Chautemps?

La police judiciaire serait-elle mieux faite, rassemblée aux seules mains du Parquet? L'affaire Staviski nous en laisse douter, qui nous démontre que, là aussi, peuvent exister des négligences coupables et des compromissions fâcheuses, puisque des dossiers y disparaissent comme par enchantement. En outre, le Parquet ne connaît que la police répressive. Tout individu arrêté, mis à sa disposition, doit passer inexorablement en jugement et, même innocent, ne peut être relaxé qu'en vertu d'une ordonnance de non-lieu. La police préventive en serait diminuée d'autant, et les commissaires de police y regarderaient à deux fois, avant de remettre en liberté, comme ils le font aujourd'hui, avec une simple admonestation, des délinquants occasionnels, dignes d'intérêt, qui n'ont péché que par entraînement passager ou par étourderie de jeunesse.

Quant à priver la Préfecture de Police de son service de renseignements généraux au bénéfice de la Sûreté générale, ce serait donner à cette dernière de nouveaux moyens de se plier sans scrupules aux injonctions des politiciens, car il ne faut pas oublier que le service des renseignements généraux de la Préfecture fait contrepoids à celui de la Sûreté générale. Ces deux organisations rivales, pour ne pas dire ennemies, se surveillent et se contrôlent l'une l'autre. Leur coexistence a donc son utilité. Il n'y aura plus, entre les deux services, de fissure par où puisse éclater la lumière. Les futurs émules de Staviski auront beau jeu. La discrétion leur sera mieux assurée. Ils n'auront plus à redouter les rapports d'un nouveau Pachot.

Et, sans profit pour la sécurité publique, les fonctionnaires de la Préfecture de Police, privés de toute initiative, partagés entre des chefs d'administration différente, flotte-

ront de l'un à l'autre, et passeront leur temps à rédiger des réquisitions sans savoir si l'on daignera les agréer.

Quant à la section financière, devenue une et indivisible, elle n'en sera que mieux disposée, le cas échéant, à user, sans crainte de récriminations, du coup de l'éteignoir.

Il n'y aura, pour se féliciter de cet état de choses, que les malfaiteurs, les détrousseurs de l'épargne, les élus concussionnaires, amis de l'ombre, et les communistes.

Les communistes veulent la disparition de la Préfecture de Police, gardienne d'un régime qu'ils sont en appétit de chambarder. Ils triomphent de n'avoir aucun de leurs élus compromis dans le scandale Staviski, mais c'est faire parade de vertu à bon marché. Qu'est-ce qu'une vertu qui n'a pas eu à triompher de la tentation? Les élus communistes, n'étant qu'une petite minorité et n'ayant aucune influence sur les décisions des assemblées législatives, n'ont jamais été sollicités par les flibustiers de la finance. Le jour où ils seront les maîtres, nous verrons ce qu'il en adviendra et, quand ils auront introduit chez nous les méthodes du Guépéou bolchéviste, ils feront amèrement regretter aux prolétaires parisiens, si défectueuses qu'elles puissent être, les méthodes de la Préfecture de Police.

ERNEST RAYNAUD.

FOLKLORE

Paul de Laget: *En Portugal*, Editions Occitania, 47 pl., 8°. — A. Santos Graça: *O Poveiro, Usos, costumes, tradiçoes, lendas*, chez l'Auteur ,Povoa de Varzim, pet. 8° ill. — Fernanda de Matos Cunha: *Notas etnograficas sobre Barcelos*, Porto, Université, Institut d'Anthropologie, 8°, ill. — Gustavo Barroso: *As Colunas do Templo*, Rio de Janeiro, Editions de la Civilisation Brésilienne, in-18, ill. — Du même: *O Santo do Bréjo*. Rio, Editions Renascença, in-18. — Enrique de Gandia: *Historia critica de los mitos de la Conquista américana*, Buenos-Aires, J. Boldan et Cie, 8°. — Edouard Montet: *Le Conte dans l'Orient musulman*, Paris, Leroux et Genève, Georg, in-18. — M. Laby-Hollebecque: *Le Féminisme de Schéhérazade, la révélation des Mille et Une nuits*, Editions Radot, in-18.

En Portugal, de Paul de Laget, est une description agréable et vive de l'un des pays d'Europe qui sont encore les plus riches en folklore. Sans doute, l'auteur s'est placé à un point de vue plus large que le nôtre ici, mais du moins son ouvrage est une excellente introduction à la connaissance de ce pays si varié. D'excellentes planches en hélio-

gravure en montrent les divers aspects et une bibliographie sommaire permettra au lecteur d'aller plus avant dans cette connaissance.

Très spéciale, par contre, est la monographie de A. Santos Graça sur **O Poveiro,** c'est-à-dire sur la population uniquement composée de pêcheurs qui habite dans la baie de Varzim. Elle est répartie en communautés selon des règles traditionnelles très strictes qui se symbolisent par tout un système de marques de famille et de propriété, transmissibles héréditairement, et qui se mettent non pas seulement sur les objets mobiliers, mais aussi sur les poissons pris, de manière que chacun obtienne sa part (voir le curieux schéma en face de la page 34). C'est exactement le même système que celui des *Tesseln* du Valais, des *znaky* de la Russie septentrionale et surtout des Esquimaux sur les harpons baleiniers. Sont également décorées d'une manière caractéristique, selon les familles, les balises et les barques.

Puis vient une étude de l'organisation sociale, à quelques égards très primitive, de ces pêcheurs et de leurs relations avec les « étrangers », soit terriens, soit marins. Le reste du volume, qui apporte une riche moisson de documents neufs et d'un grand intérêt théorique, est consacré à la magie, aux croyances de toute sorte, aux cérémonies de la vie domestique et à une description détaillée, avec dessins, des ustensiles et outils. Je ne vois guère de comparable dans notre littérature que le beau mémoire de Brunet sur la vie des pêcheurs marocains, avec laquelle celle de ces pêcheurs portugais offre de grandes analogies, je ne veux pas dire seulement à cause de l'identité de métier, mais surtout comme psychologie spéciale d'un petit monde en état de sécession par rapport à l'Hinterland.

Bien faites sont aussi les **Notes ethnographiques sur Barcelos,** région située dans le nord-ouest du Portugal. M. Fernando de Matos Cunha a étudié tous les aspects de la vie rurale et surtout cette partie qui est partout la moins connue: la vie féminine. Aussi le chapitre sur le costume et la broderie, sur les croyances des femmes, leurs chansons et divertissements, est-il le bienvenu.

Je parlais ci-dessus des marques de propriété. On en

trouvera aussi d'intéressantes, mais brésiliennes cette fois, pages 349 (gravées) et 350 (sur oreilles des moutons) dans le curieux volume de Gustavo Barroso intitulé **Les Colonnes du Temple.** C'est un recueil de notes et observations de folklore plutôt comparatives que descriptives et qui témoignent de la vaste érudition de l'auteur, membre de l'Académie brésilienne et auteur de très nombreux ouvrages, dont quelques-uns de folklore spécialisé. Cet *opus 46* a principalement pour but d'attirer au folklore le grand public brésilien; aussi les premiers chapitres sont-ils consacrés à la définition, à la méthode, à la bibliographie de cette science. C'est dans le même but qu'il a publié, sous forme de roman, il est vrai, une étude approfondie sur certains faits de magie et de suggestion religieuse collective en prenant comme personnage principal **Le Saint du Brejo.**

D'une portée plus générale au point de vue théorique est l'important ouvrage de Enrique de Gandia, **Histoire critique des Mythes de la Conquête américaine.** Nous dirions plutôt *légendes* que *mythes;* ces deux mots n'ont pas la même nuance, dans les deux langues. On pourrait reprendre aussi à cette occasion le terme de *fable,* selon le sens qu'il avait aux XVIIe et XVIIIe siècles.

En effet, ce que l'auteur a recherché, avec une érudition patiente vraiment admirable, c'est la naissance et l'évolution de fables apportées d'Amérique en Europe par les premiers explorateurs, à savoir:

1° les Iles fantastiques de l'Océan Ténébreux (île de Saint-Brandan, le Fu-Sang, etc.);

2° la fable des Géants et des Pygmées (Patagons, Pygmées du Chaco, etc.);

3° la légende des Caraïbes (Calibes, cannibales, couvade);

4° l'Elixir de Longue Vie et la Fontaine de Jouvence (identifiée ensuite à l'Orénoque);

5° la légende des Sept Villes enchantées (expéditions envoyées à leur recherche);

6° la légende des Amazones en Amérique (sacrifices d'enfants; les Vierges du Soleil);

7° de l'El Dorado (si connue que je n'insiste pas. Elle s'est diffusée jusqu'à l'Alaska et jusqu'à la Terre de Feu);

8° la Montagne d'Argent (localisée au Pérou et qui a laissé son nom à La Plata et à la République Argentine; cette légende est moins connue en Europe que la précédente, mais a exercé tout autant d'action; innombrables ont été les expéditions envoyées à la recherche de cette *Sierra de la Plata*);

9° le Lac où le Soleil dort (il s'agit des grands lacs des Andes; on croyait à l'existence d'un énorme trésor au fond de ce lac et à la proximité de mines d'or et d'argent);

10° les Apôtres en Amérique (pérégrinations de saint Thomas);

11° les naufragés abandonnés, les explorateurs perdus (c'est le thème de Robinson Crusoé; également celui de l'Ile au Trésor; il s'y ajoute le thème de la Ville des Césars).

Je regrette de ne pouvoir donner ici qu'un catalogue aussi sec. La lecture du livre de M. Enrique de Gandia est en effet attachante au possible; il a donné une description suivie, en rejetant en note les textes justificatifs *in-extenso;* et comme chacun de ces sujets est très touffu, il en donne les grandes lignes en résumé à la fin de chaque chapitre. Ceci permet de discerner l'action des divers facteurs qui ont déterminé la formation et la déformation de ces légendes ou fables, de constater leur répercussion sur la mentalité collective européenne (surtout portugaise et espagnole) pendant une période assez longue; et les raisons qui ont fait passer ces récits de la catégorie de faits géographiques crus réels, dans celle des racontars reconnus comme imaginaires.

Curieux aussi sont les voyages de chacune de ces légendes. La plupart ont pris naissance sur les côtes de l'Atlantique; elles ont reculé jusqu'à celles du Pacifique au fur et à mesure des avancées vers l'intérieur. D'autres éléments pourtant ont suivi la marche inverse, grâce aux navigateurs qui avaient passé le détroit de Magellan. Cet ouvrage est donc non seulement intéressant, mais il est également original et nouveau, parce que beaucoup d'entre les textes cités ont été obtenus dans diverses archives ou exhumés de publications rarissimes. Il intéresse aussi la littérature générale, car à lui

seul Voltaire a mis en œuvre dans *Candide* plusieurs de ces thèmes (Patagons, Amazones, Eldorado, etc.) en les amalgamant de telle manière qu'on ne sait trop dans quelle mesure il les regardait comme uniquement fabuleux.

Avec le petit volume d'Edouard Montet sur **Le Conte dans l'Orient musulman,** on passe de l'érudition aux généralités. Mais le sujet n'est vraiment pas traité avec l'ampleur qu'il mérite. L'auteur s'est contenté de prendre pour base de son « étude critique et littéraire » les *Mille et Une Nuits,* qui sont déjà fortement littérarisées, sans tenir aucun compte des nombreux recueils directement obtenus des conteurs et parus surtout en Angleterre et en Russie. C'est donner du véritable Orient musulman une image trop limitée. Ce petit volume traite successivement: de l'Origine des Mille et Une nuits (rien de nouveau par rapport à Chauvin, ni surtout à Cosquin, qui est trop ignoré; la traduction utilisée est tantôt celle de Galland, tantôt celle de Burton); la Forme des Contes; le Fond des Contes. Puis vient un chapitre sur les Romans d'Aventures, un autre sur les Romans de Chevalerie; et quelques textes populaires inédits, notés par l'auteur au Maroc. Ignorés sont aussi les savants rapprochements de René Basset.

Et quant au fond même des Mille et Une nuits, il faut utiliser l'excellente étude, faite d'un point de vue féministe (ce qui est très juste, étant donné le rôle si important des femmes en Orient) de Mme Lahy-Hollebecque, **Schéhérazade ou la Révélation des Mille et Une nuits,** qui témoigne d'une compréhension plus intime des mœurs de l'Orient, et par suite aussi de sa littérature populaire. Il est parfaitement exact de dire, comme le fait l'auteur, que ces récits sont à la fois un « manuel de l'art d'aimer et un manuel d'esthétique ». C'est ce que sont aussi la plupart des légendes et contes populaires de l'Inde ou de la Chine, y compris la partie « musulmane » de ces pays.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue bleue: son rajeunissement au seuil de sa 72ᵉ année; débuts de Brunetière et la cause de sa rupture. — *La Revue Française de Prague:* souvenir de Fagus, par M. André Castagnou. — Rencontre de poètes: *l'Elite:* poème ancien de Jehan Rictus; la *Revue des Poètes:* poésie de M. Pierre de Nolhac. — *Naissance: la Revue Dix.* — Mémento.

Au début de sa 72ᵉ année d'existence (6 janvier) la **Revue bleue** a étendu son format, changé son papier, modifié ses caractères d'imprimerie, fait couverture neuve, enfin, pour annoncer sa mise à la mode de 1934 quant aux périodiques.

M. Abel Lefranc, « de l'Institut », ne craint pas, annonçant aux lecteurs la métamorphose, de la motiver incidemment par ce souvenir de bonne confraternité à feu *Le Correspondant:*

Oserais-je ajouter que la fin récente d'une de nos Revues les plus anciennes et les plus appréciées, qui soulève présentement d'unanimes regrets, semble nous avertir et nous inciter en même temps à ne pas laisser de nouvelles disparitions s'accomplir? Nos périodiques de semaine et de quinzaine tiennent dans la vie intellectuelle du pays une place éminente et infiniment utile. Il importe plus que jamas de ne pas la laisser amoindrir et surtout de ne pas souffrir qu'elle puisse être, quelque jour, mise en péril. C'est pourquoi les amis anciens et nouveaux de la *Revue Bleue* doivent se rallier autour d'elle et favoriser de grand cœur le projet si louable conçu par son vaillant directeur, en vue d'accroître le prestige et l'influence de la pensée française.

M. E. Rodocanachi consacra sans doute un de ses derniers articles à la vieille maison bicéphale (*Revue rose, Revue bleue* ». C'est un historique tracé d'une plume allègre, avec un parti pris d'optimisme émouvant, si l'on songe que la mort était toute proche de l'auteur.

Une étude de M. Pierre Moreau: « Brunetière et la *Revue bleue* », ressuscite la critique dogmatique, dans la pensée généreuse de démontrer que ses premiers travaux, de 1873 à 1894, contiennent en puissance son œuvre dont faisaient grand bruit ses contemporains et que dédaigne complètement la postérité actuelle.

Le Brunetière de la Présidence Mac-Mahon est ainsi représenté par son commentateur pour lequel il symbolise à peu près l'esprit de la rédaction:

Quel spectacle émouvant que celui que nous donnent, pendant ces années, les colonnes de cette Revue ! Un esprit jeune, mais ferme, incertain, mais non pas indécis, épris de science, mais non pas dupe de la science. Surtout il lui résiste, chaque fois qu'elle met en danger l'unité de l'espèce humaine, dans les conclusions aristocratiques d'un Haeckel, dans les systèmes de polygénèse, dans l'abus du relativisme. En un temps où l'on ne parle que de races, il note avec joie, dans ses articles du 25 mars et du 7 avril 1876, que l'humanité absorbe dans une grande unité toutes les races humaines. En un temps d'individualisme orgueilleux, il professe que tout homme porte en soi la forme de l'humaine condition. En ces lendemains de 1870, il reproche aux nations de s'ignorer les unes les autres, à Spencer de ne pas connaître les arguments que Fustel de Coulanges pourrait lui fournir, aux Allemands de dénigrer systématiquement la vie littéraire et artistique de la France, aux Français d'admirer de confiance les œuvres des étrangers, de les croire profonds sans se soucier d'apprendre leurs langues, de n'être pas au fait de ce qui s'écrit ou de ce qui se fait chez eux. Au delà de la vie nationale, il regarde vers la vie européenne.

Par les lignes suivantes, M. Pierre Moreau fixe un point d'histoire littéraire, secondaire en toute équité, mais amusant quant aux relations de cause à effet:

Dans le petit débat qui oppose, en 1894, précisément à l'occasion du cours sur la poésie lyrique, Brunetière et Legouvé, au sujet de Béranger, la Revue, par la plume d'Edmond Cottinet, semble bien prendre parti pour Legouvé et pour Béranger; et l'on peut observer qu'à partir de ce moment le nom de Brunetière ne paraît plus sur la couverture bleue.

Bien des noms cités évoquent les anciens collaborateurs de la *Revue bleue*. Celui d'Ernest La Jeunesse est oublié. L'injustice est flagrante. Il débuta dans cette maison avec autant d'éclat qu'avant lui Jules Lemaître et par des portraits littéraires aussi, qu'il assembla sous ce titre un peu long, mais que le public lettré retint des années pour exprimer sa gratitude à l'endroit d'un auteur qui l'amusait avec intelligence: *Les nuits et les ennuis de quelques-uns de nos plus notoires contemporains*.

§

Voici encore quelques phrases sur le poète Fagus. Elles

émanent de M. André Castagnou. Nous les empruntons à **La Revue Française de Prague** (15 décembre) qui, dans son précédent numéro, avait publié des poésies de Fagus:

Son œuvre n'était pas à la place que réclamaient pour elle d'aussi bons juges et aussi divers que Maurras et l'abbé Bremond, Marsan et Léautaud : tout de suite après les plus grands. Mais la vraie gloire est posthume.

Sensuel, truculent et gaulois, mystique et catholique, il est plus près de Péguy que de Claudel, dont la cathédrale est aussi bien baroque que gothique, alors que Péguy et Fagus n'ont jamais quitté Chartres (Fagus en y rajoutant quelques gargouilles). Mais pour l'âpreté, la verdeur, l'accent charnel, il est plus près encore de Corbière que de Péguy, le Corbière de l'admirable *Pardon de Sainte-Anne*. Sans cesse hanté par la mort, allègre, par instants cocasse, jaillissant, touffu, il est tout de verve, de primesaut; des longueurs, mais jamais entachées de fausse rhétorique, et toujours le rythme souverain d'un familier du plain-chant, l'attaque brusque, l'arc détendu, qui manque parfois à de plus grands. Son bavardage, comme le bavardage tout autre d'ailleurs de Péguy, a, lorsqu'on y cède, un charme que je ne retrouve pas à celui de Paul Fort, sans doute parce que moins ingénu, sinon moins sincère. Et de la Beauce de Péguy comme de la broussaille de Fagus s'élèvent, telles les flèches de nos clochers dans le ciel gris clair, le rire et le chant d'Ariel.

M. A. Castagnou écrit avec émotion ensuite:

...Ami, je vous disais naguère :

Frère Tranquille
chante le bon Fagus
s'en allant par la ville.
De Verlaine, de Moréas
où sont les beaux gibus ?
Las! avec le dernier omnibus...
Frère Tranquille
chante le bon Fagus.
Nous n'irons plus au bois
cueillir la fraise,
les lauriers sont coupés
par d'autres que par moi;
nous n'irons plus au bois, pucelles.
Tout à son aise
mangé des vers dans son coffre de bois,
Frère Tranquille.

Frère Tranquille, depuis que vous n'êtes plus, le carrefour Buci aux bruyants étalages, l'étroite et placide rue Visconti ne sont plus les mêmes. Nous vous évoquerons souvent, l'œil bleu vif, la barbe au vent, en pèlerine et chapeau « melon » démodé, cheminant à petits pas, « bredouillant, zigzaguant, boitillant » (Léautaud) à l'ombre de Saint-Germain-des-Prés ou sur les bords de Seine entre le pont Marie et le pont Royal, et nous laisserons monter en nous votre cantilène brusque et tendre.

Il est au ciel et sur terre
Plus de mystère, Horatio,
Qu'en toute ta philosophie,
Et ta science, et tous tes mots !
....

§

Une rencontre de poètes assez curieuse:

L'Elite (d'Agen) à la fin de son numéro de Noël justement consacré à l'excellent poète de la fantaisie Tristan Derême, publie ces vers de Jehan Rictus, extraits d'un mimodrame: « La femme du monde » et qui parurent en 1900 dans une revue agennaise:

PRIÈRE A CELLE QU'ON ATTEND

Bientôt minuit; je vous attends, Beauté funèbre,
L'Espoir, le Doute amer m'assaillent tour à tour.
Vous viendrez, n'est-ce pas, vers mon tremblant amour,
Grave, en vos vêtements taillés dans les Ténèbres?

Ah! que le crêpe ajoute au visage de charmes !
Jamais un jeune rire ou bien la joue en fleur
N'égalèrent deux yeux brillants de belles larmes
Et le rayonnement pâle de la Douleur.

Lorsque vous paraîtrez, vous tendrez à l'accueil
De ma bouche vos mains longues de cavalière
Et mes baisers, oiseaux retrouvant leur volière
Voleront gazouiller vers votre cœur en deuil.

Le temps coule, ma lampe baisse, encor personne.
Terreur, tu viens glacer mes pensers adorants!
Quelle voix pleure en moi, ce soir? Quel glas résonne
Comme seule en perçoit l'oreille des mourants?

Qu'importe! Je vous aime! Entrez, voyez, ma Chère,
Le vin semblable au sang, le pain couleur de chair.
Venez, dussiez-vous boire et dévorer ma vie!
Entrez! la table est mise et ma Dame est servie.

La **Revue des Poètes** (5 janvier) publie cette pièce de M. Pierre de Nolhac:

LA VISITE

Un passant vient dans la nuit
De s'arrêter à ma porte.
Le marteau fait peu de bruit;
Qui donc frappe de la sorte ?

Minuit sonne on ne sait où...
La porte enfin s'est ouverte.
Qui peut tirer le verrou
Dans cette maison déserte?

Un pas frôle l'escalier.
Où va l'étrange personne ?
J'entends craquer le palier,
Ma clé tourne : je frissonne.

C'est bien elle. La voici,
La redoutable visite :
« Bonne Dame sans merci,
Entrez donc, et faites vite! »

§

NAISSANCE :

La Revue Dix (décembre) se recommande de cette épigraphe de M. Charles Maurras : « Mais les mots sont les mots, et les choses les percent ». C'est un choix modeste dans une œuvre très substantielle.

MM. Abel Picard et Jean Razac forment l'état-major du nouveau recueil, qui sera mensuel et a pris domicile : 4, rue Paillet, Paris (5e).

Herdis signe un « Editorial » politique d'opposition ; M. Marcel Blonis, des souvenirs de Salonique ; M. Roger Savary, une nouvelle : « Retour » ; M. Jacques Watzin : « Vous », poésie.

M. Jean Razac publie un « Clair de lune géométrique », poème, paru ailleurs précédemment et que nous avons signalé.

MÉMENTO. — *La Grive* (janvier) : M. Ch. Braibant : « La femme à barbe ». — M. P. Neyrac : « Eloge du lyrisme ». — « André Payer », par M. R. Druart. — « Guillotine sèche », par M. Marcel Caruel. — « Liége », par Mme M.-L. Vignon. — Poèmes de MM. Lucien Hubert, Ernest Raynaud et André Payer, à l'occasion d'une fête à Vouziers. — Un éloge vibrant de M. Braibant, par M. J.-P. Vaillant.

Commune (décembre) publie les premières réponses à une enquête: « Pour qui écrivez-vous? » Cette revue donnait une garantie de probité aux écrivains consultés, par la présence d'un Romain Rolland, d'un Henri Barbusse, d'un P. Vaillant-Couturier, dans son comité directeur. M. Aragon accompagne les réponses de commentaires qui puent sa bassesse d'esprit et sa vilenie générale. — « La mort qui était devant moi, récit d'un déserteur au Maroc. » — « Duhamel le Machinoclaste », par M. I. Ehrenbourg.

Crapouillot (janvier): « L'appel à la jeunesse », par M. L. Farnoux-Reynaud. — « La Casbah d'Alger », par Mme Lucienne Favre.

L'Alsace française (14 janv.): « Le Général Dubail sur le front de Lorraine », par M. F. Baldensperger. — « Le Collège d'Obernaï », par M. A. Lebert.

Pamphlet (5 janv.): Numéro spécial sur « La menace de Barbarie ».

Le Feu (novemb.-décemb.): « La révolution à Sisteron », de mai 1792 à la fin de l'an III, par Mme Hélène Truchot.

Hippocrate (décembre): Dr M. Keippel: « La mythologie ». — Dr Nakayama: « Acupuncture et médecine chinoise vérifiée au Japon ». — « Montaigne, poète tragique », par M. le Dr Elie Faure. — « Paraphrase d'Ovide », par M. Gilbert Lély. — « Les origines de la gravure », par M. A. Blum. — Cette belle revue paraîtra 10 fois par an au lieu de 5 fois, à dater de 1934.

La Revue de France (15 janv.): Lettres inédites de Loti et d'Iswolsky. — « Notes brèves » de Mme Henriette Célarié sur l'Egypte. — Poèmes de M. A. Delacour inspirés de la Bretagne.

Le Nouveau Monde (numéro sans date): fascicule consacré à l'Extrême-Orient.

Æsculape (janv.): « Chirurgie d'Antoine Scarpa », par le Prof. Davide Giordano. — « La vie désordonnée d'Adrien Brouwer ». — « Vieux remèdes contre la rage », par le Dr F. Lejeune.

Le Divan (décemb.-janv.): « Fagus », par M. Henri Clouard. — « Paysages », poèmes de M. Jean Lebrau. — M. René Dollot: « Stendhal et le Casin di San Paolo ».

Le Trésor des Lettres (1er janv.) a l'amusante idée de re-publier une « gazette rimée » de M. Raoul Ponchon, datée de 1901, et qui

a pour sujet: « Les ipsissimes Goncourt ». — De M. L. de Gerin-Ricard, un essai sur « Henri III, dernier prince de la Renaissance ». — « Poésie cosmique », par M. P.-J. Roudin. — De Mme Irmine Romanette: « Scènes de folklore martiniquais ».

La Grande Revue (décemb.): « La femme et l'échafaud », vibrant appel de Mme Aurel pour l'application de la guillotine aux criminelles; en particulier, aux bourrelles d'enfants. Aujourd'hui, 25 janvier, la parricide Violette Nozière n'est pas encore jugée et, cependant, l'auteur évoque « ce procès dégradant pour tous ceux qui le lisent ». Il ne peut s'agir que d'un lapsus. Mme Aurel proteste justement contre l'excès de publicité fait aux assassins et à leurs actes par la presse populaire et la contagion qui en résulte. — « Le livre des bêtes familières », par M. Ludovic Massé, disciple de Jules Renard, de M. Abel Bonnard et des Japonais.

La Revue Universelle (15 janv.): « Souvenirs de ma vie parlementaire », par M. Charles Benoist, qui est terrible pour feu Alexandre Ribot et Aristide Briand. — « Le malaise breton », par M. M. Planiol.

La Guiterne (janvier): « Le dîner de Fagus », poème, et portrait du poète, par Mme Lucy Humbert. — « Dianoia », par M. Georges Polti. — « Péladan et l'art de l'amour », par M. Georges Buraud. — Fin d'une monographie de « Charles Coligny », de M. Auriant. — « Jehan Rictus, faux poète et bourgeois avorté », par M. J.-L. Aubrun.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Concerts Siohan: Albert Roussel, *Psaume LXXX*. — Concerts Lamoureux: Georges Dandelot, *Concerto pour piano et orchestre*. — Concerts Pasdeloup: MM. Alfred Bruneau, Philippe Gaubert, Dupérier; Mme Marjorie Lawrence. — Concerts Colonne: Florent Schmitt: *Cinq Motets*. — M. Désiré Defauw à l'O. S. P. — Les Cours-Conférences de M. Emil Sauer.

Tandis que maintes sociétés symphoniques continuaient, selon leur déplorable coutume, d'entasser inutilement Wagner sur Beethoven et Pélion sur Ossa, les Concerts Siohan nous conviaient à entendre une des pages les plus magnifiques — et les moins souvent jouées — de la musique française contemporaine. Sauf erreur, le *Psaume LXXX* de M. **Albert Roussel,** donné pour la première fois à Paris le 25 avril 1929 sous la direction de M. Albert Wolff au cours du festival organisé pour fêter le soixantième anniversaire du maître, n'avait pas été repris en cette ville. Je sais bien qu'il est difficile de s'attaquer à un ouvrage d'une telle proportion et

qui nécessite des chœurs nombreux et disciplinés; mais est-ce une raison pour le tenir en exil? La *Neuvième Symphonie,* affichée vingt fois par saison, ne fait plus recette autant que naguère, et les comités feraient bien de songer à renouveler le répertoire. Ressasser les mêmes chefs-d'œuvre en espérant que le public continuera de venir les entendre, c'est suivre une politique à courte vue. Pour n'avoir pas su prévoir que les œuvres les plus fêtées finiraient par lasser un jour les auditeurs, les directeurs qui se sont succédé rue Favart ont mené l'Opéra-Comique à sa perte. Et « l'heure bientôt viendra » où les associations symphoniques feront la même triste constatation. Toutes les échappatoires n'y font rien : l'argument de la recette est illusoire. D'abord, je n'ai jamais vu tant de monde entassé salle Pleyel que ce samedi où les Concerts Siohan ont donné le *Psaume*; je sais bien qu'il y avait le pianiste Emil Sauer — l'un des virtuoses les plus justement réputés de notre temps — mais, précisément, tout l'art de « faire un programme » est de combiner des éléments dont chacun soit susceptible d'attirer, à lui seul, un grand nombre d'auditeurs; et je sais d'autre part que le *Psaume,* lui aussi, avait fait venir une vraie foule. Comme il a été applaudi non moins vigoureusement par le « public Sauer » que par le reste de l'auditoire, il est certain qu'une prochaine audition rassemblera des éléments pris à ces deux fractions réunies l'autre soir. C'est une vérité de La Palice, mais c'est ainsi que les choses se sont passées pour toutes ces œuvres aujourd'hui regardées par nos associations comme les meilleures pourvoyeuses de leurs recettes. Il a fallu les imposer, les soutenir pendant une longue période, et le proverbe est vrai au concert comme ailleurs qu'il faut semer pour récolter. Reste à bien choisir le grain pour avoir de bonnes récoltes.

Le psaume LXXX est l'un des plus beaux, l'un des plus lyriques que le psalmiste ait composés (Albert Roussel avait écrit sur le texte anglais, son ouvrage étant destiné primitivement au Boston Symphony Orchestra, et le psaume est celui qui porte dans la Vulgate le N° LXXIX, *Qui regis Israel intende*...). C'est un chant d'imploration véhémente, où le peuple élu interroge son Dieu et se plaint de sa rudesse :

Eternel, Dieu des armées, jusques à quand t'irriteras-tu contre la prière de ton peuple? Tu l'as nourri d'un pain de larmes, tu as arraché de l'Egypte une vigne, et tu l'as plantée... Pourquoi as-tu rompu ses clôtures, en sorte que tous les passants la dépouillent? Le sanglier de la forêt la ronge, et les bêtes sauvages des champs la dévorent...

Plaintes éternelles du peuple éternellement persécuté, chassé comme un troupeau et qui implore son berger : *Qui regis Israel intende, qui deducis velut ovem Joseph...*

Deux éléments s'imposent au musicien à la lecture du texte sacré : l'un de douceur, de prière, d'imploration; l'autre, de révolte contenue, d'orgueil humilié, de tragique désespérance:

Devant Ephraïm et Benjamin et Manasséh, révèle ta puissance et viens à notre secours, ô Dieu, relève-nous et fais briller ta face!...

L'Eternel, au nom du pacte d'alliance, est respectueusement, mais fermement sollicité. Dans l'humilité de la prière, percent des reproches, du désespoir. L'épreuve est trop rude, et tant d'innocents la souffrent!

Jusques à quand, Dieu des armées, t'irriteras-tu contre la prière de ton peuple?...

Le *Psaume* se divise en trois parties. La première est tumultueuse et véhémente, et les cuivres traduisent avec une farouche puissance la détresse d'Israël. Les voix d'hommes font retentir l'imploration, évoquent le frère et les fils de Joseph; l'orchestre en sourdine semble gémir; des voix de femmes s'élèvent, le calme succède au tumulte, mais demeure lourd d'inquiétude. Dans la seconde partie, la voix d'un ténor solo monte comme l'encens vers l'Eternel, pour lui rappeler qu'il a « arraché de l'Egypte une vigne et qu'il l'a plantée, qu'il a fait place devant elle et qu'elle a jeté des racines profondes... ». La musique est d'une poésie tout empreinte de la majesté biblique. Rien de plus noble que l'inspiration de cette page où la voix du soliste plane au-dessus du chœur et de l'orchestre. Dans la troisième partie, le mouvement s'accélère brusquement : l'angoisse s'est emparée du peuple en prière devant son Dieu qui reste sourd. Mais, pourtant, l'âme de la foule soulagée s'apaise et retrouve sa sérénité en proclamant sa confiance et sa foi :

Nous ne nous éloignerons plus de Toi, ranime-nous et nous invoquerons ton nom...

Un chœur *a cappella* traduit cet élan magnifique; des *pizzicati* le soutiennent à la fin, préparant une conclusion d'une majesté grandiose.

L'œuvre est simplement admirable, aussi bien par la grandeur imposante de ses proportions que par les trouvailles de chaque détail. On y retrouve évidemment la marque du maître des *Evocations*, mais on y découvre aussi un pathétique d'une essence purement religieuse. Ce *Psaume* est une des grandes œuvres de notre musique contemporaine; il est impossible de l'entendre sans être bouleversé. Peut-on espérer qu'une composition d'un si haut rang prendra enfin la place qui doit lui revenir?

On ne saurait trop louer les Concerts Siohan de nous l'avoir fait entendre. Les chœurs ont été excellents; l'orchestre — conduit par M. Charles Munch — a droit aux plus vifs éloges. M. Le Clézio, qui chanta la partie de ténor solo, s'est montré musicien accompli et sa voix a fait merveille.

§

Le **Concerto pour piano et orchestre** de M. Georges Dandelot, donné en première audition aux Concerts Lamoureux, avait, avant de remporter un vif succès public, obtenu les suffrages de la Société des Compositeurs de Musique, qui lui décerna le Prix Pleyel. C'est une œuvre rapide et charmante, faite de gaieté, et qui, pour cette raison sans doute, désobéissant aux lois du genre, se passe d'*andante* et n'offre en ses trois mouvements qu'un *allegro*, un *scherzo* et un finale *allegro*. Cela est ingénieux et coloré, plein de trouvailles rythmiques et harmoniques amusantes, apportant une diversité de bon aloi aux développements tirés d'un unique thème et traités la plupart du temps en style fugué. L'instrument principal, tout en offrant au virtuose bon nombre d'occasions de mettre en valeur ses qualités techniques, ne fait jamais figure de tyran, et l'ouvrage apparaît plutôt comme une symphonie concertante que comme un véritable concerto — ce dont il faut louer l'auteur. Mme Magda Tagliaferro en

fut l'interprète merveilleusement habile; M. Albert Wolff a conduit en perfection l'œuvre nouvelle.

§

Aux Concerts Pasdeloup, sous la direction souple et précise de M. Piéro Coppola, après une belle exécution de la *Habanera*, désormais classique, de M. **Louis Aubert**, vinrent les préludes de *l'Ouragan* de M. **Alfred Bruneau.** Je parlais tout à l'heure de ce singulier phénomène qui empêcha l'Opéra-Comique de constituer un répertoire d'ouvrages contemporains, et voici que *l'Ouragan* me fournit un exemple. Est-ce que cette œuvre n'aurait pas dû reparaître périodiquement à l'affiche? L'autre jour, à la Société des Concerts, des fragments de *Naïs Micoulin* ont été, eux aussi, chaleureusement accueillis et leurs succès n'a pu surprendre que les jeunes auditeurs, qui en ignoraient la valeur faute d'avoir pu les entendre. Pourquoi cet ostracisme aussi injuste, au point de vue artistique, que néfaste aux intérêts du théâtre? *L'Ouragan* a été créé en 1901, et cette musique a moins vieilli, je vous assure, que certaines productions de la saison dernière...

A la même séance, on a entendu, d'abord dans la *Caravane* de Chausson, puis dans deux mélodies de M. **Philippe Gaubert** (*Quand reviendra l'automne* et *Ah! Fuyez à présent*) — deux mélodies d'une poésie et d'une musicalité délicieuses — Mme **Marjorie Lawrence,** qui, ensuite, a chanté tout le finale de *Salomé*. J'ai eu déjà l'occasion, à propos de l'Opéra, de dire les mérites exceptionnels de cette artiste. Elle possède une des plus belles voix qu'il soit possible d'entendre; elle a pour elle la puissance, l'étendue, la qualité d'un timbre émouvant et chaleureux. Elle joint à ces dons vocaux une ardeur, une vaillance dont elle a donné, sans laisser paraître la moindre trace de fatigue, la preuve éclatante dans cette scène épuisante de *Salomé*. Elle a littéralement emballé la salle, — une salle qui semblait d'ailleurs ignorer, avant de l'entendre, l'exceptionnelle valeur de Mme Marjorie Lawrence, et qui, subjuguée, a rapidement atteint le paroxysme de l'enthousiasme. L'emballement était mérité : c'est une joie d'assister à de semblables triomphes, si légitimes, et c'en est une autre de les enregistrer.

La semaine suivante, M. Henri Tomasi prenait la baguette et nous donnait la première audition d'un *Tombeau*, élevé par M. **Jean Dupérier** à la mémoire de ses parents. C'est une œuvre noble et grave — un mouvement lent de symphonie — d'une inspiration généreuse, largement orchestrée, parfois avec un peu de monotonie, mais avec autant de sincérité que de puissance. Cette élégie émeut par d'indéfinissables qualités profondes, tout à l'opposé de la grandiloquence qui, trop souvent, gâte ces sortes d'ouvrages.

Le **Quatuor Calvet** parut à deux reprises au cours de cette séance. Une première fois pour jouer, avec l'orchestre, la *Sérénade N° 6, en ré majeur*, de Mozart, une « cassation » (entendez divertissement de plein air) créée à Salzbourg en janvier 1776, et qui est une des pages les plus exquises du maître adorable, puis, pour jouer le *Quatuor en sol majeur*, opus 76 N° 1, de Haydn. On sait la merveilleuse qualité du quatuor Calvet, cette intime union de quatre archets, de quatre esprits, en une volonté unanime, sous la souveraineté du rythme. Comme Mme Marjorie Lawrence la semaine précédente, le quatuor Calvet a été fêté interminablement, et on a justement associé à son triomphe Henri Tomasi, dont la maîtrise et l'autorité au pupitre s'affirment chaque jour davantage.

§

Bien que les critiques soient traités aux Concerts Colonne à peu près comme des chiens galeux, et que, loin de faciliter leur tâche, on semble s'ingénier à les écarter, cela n'empêche point M. Paul Paray d'être un excellent chef et d'apporter le plus grand soin aux ouvrages qu'il monte. Nous en avons eu la preuve avec les *Cinq Motets* de M. **Florent Schmitt,** donnés en première exécution au Châtelet dans leur nouvelle forme où l'orchestre remplace l'orgue. Ces cinq motets sont une *Hymne à Saint Nicolas de Lorraine*, une *Virgo gloriosa* — composées l'une et l'autre pendant la guerre, puis un *De Profundis*, un *Ave Regina* et un *Laudate Dominum*. Les deux premiers sont pour quatre voix d'hommes, ainsi que le *De Profundis*; l'*Ave* est pour quatre voix mixtes et le *Laudate* pour double quatuor. Nous connaissions depuis deux ou trois ans la splendeur de ces chants, leur élévation vrai-

ment magnifique. Mais nous ignorions de quelle grandeur nouvelle l'orchestre — et quel orchestre! — pouvait les parer. C'est tour à tour une transparence radieuse, un éblouissement séraphique, un pathétique d'une grandeur contenue, une jubilation qui va jusqu'à l'extase. Mais c'est partout et dans toutes ces richesses une sobriété grandiose: rien de superflu, pas une « doublure » inutile; un style pur, puissant, et toujours en parfait accord avec l'idée à rendre. Le quatuor vocal « A Camera », auquel s'étaient joints MM. Planel et G. Valmier, l'orchestre Colonne et son chef, ont superbement mis en lumière ces cinq motets splendides.

§

M. **Désiré Defauw** est venu conduire l'Orchestre Symphonique de Paris. L'éminent chef bruxellois est un des « princes de la baguette », et nous gardions le souvenir de ses magnifiques interprétations. Le concert du 21 janvier lui vaut un titre de plus à l'admiration des Parisiens : dans la *Suite en si mineur,* de Bach, aussi bien que dans *Mort et Transfiguration* de Richard Strauss et que dans *le Chasseur maudit,* il a montré les qualités les plus éminentes, un style, une précision et une musicalité hors de pair. Ses visites semblent trop rares...

§

Il me reste bien peu de place pour parler des conférences d'**Emil Sauer,** organisées par l'Ecole Marguerite Long. Celui qui fut l'élève de Liszt et qui reste l'inégalable interprète du maître, a évoqué le souvenir du compositeur et du virtuose, puis, avec le concours de quelques-uns des meilleurs pianistes d'aujourd'hui (pris parmi les élèves de Mme Marguerite Long), Mlles Jacqueline Bernard, Paulette Gordon, Guillamat, Annette Hacks, Odile Kammerer, Gilberte Lyon, Marika, Nicole Rolet, MM. Jean Doyen, Maggiar, de Gontaut-Biron, M. Emil Sauer a donné de précieux exemples d'interprétation qui semblaient illustrer le symbole antique de la course au flambeau. Mais aussi M. Emil Sauer a rendu dans sa causerie un public hommage à la haute valeur de l'école française de piano — et singulièrement à Mme Marguerite Long, dont l'enseignement a donné des fruits si merveilleux.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Pierre M.-L. Héliot : *Le Château de Boulogne-sur-Mer*, Laurens. — A. Foltzer : *Les Hôtels des Monnaies de Bayonne*, Editions du « Courrier » de Bayonne.

Dans sa collection des Petites Monographies des Grands Edifices de la France, la librairie Laurens vient de publier un volume sur **Le Château de Boulogne-sur-Mer**, de M. Pierre M.-L. Héliot. La ville de Boulogne est une des plus anciennes de l'Europe septentrionale; son histoire est chargée d'événements, son activité commerciale lui a valu de nombreuses richesses, mais des édifices témoins de ses fastes, il n'est demeuré que ses remparts et son château. Sa cathédrale elle-même, un des sanctuaires les plus vénérés d'Europe, fut dépécée et détruite en 1798; il n'en subsiste que la crypte, très défigurée, sous la basilique moderne. L'origine de la ville est antérieure à l'ère chrétienne; 55 ans avant J.-C., elle portait le nom de *Gésoriacum*. Ses premières fortifications remonteraient à la fin du IIIe siècle, et l'ensemble de ces murailles ne fut modifié qu'au XIIIe; en y ajoutant un beffroi, un ouvrage extérieur, la tour d'Ordre, ancien phare transformé en donjon, on aura la physionomie à peu près exacte des fortifications de Boulogne vers l'an 1200. La construction du château est due à Philippe Hurepel, fils de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie, qui en fit commencer les travaux vers 1227. Pendant la guerre de Cent ans, les Anglais, à différentes reprises, essayèrent inutilement de s'emparer de la ville. En 1477, Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire, plaça à la tête de la province Philippe de Crèvecœur, seigneur d'Esquerde, qui mit la place en état de défense et put victorieusement résister aux attaques d'Henri VII d'Angleterre (1492). Bien que remanié considérablement, malgré le renforcement des murs, Henri VIII, qui vint assiéger Boulogne en 1544, put s'en emparer. Croyant qu'il en serait de même qu'à Calais, espérant garder longtemps leur conquête, les Anglais remirent en état toutes les défenses de la place qu'Henri II leur reprit en 1550. Sous Louis XIV, les défenses de la ville étaient dans un tel état de délabrement qu'effrayé par les frais de restauration, le roi en décida la démolition; une pétition des habitants parvint à sauver l'en-

ceinte et le château; furent donc seulement détruits les ouvrages avancés. Des travaux de restauration furent entrepris. Malheureusement, si l'essentiel fut préservé, nombre de détails disparurent, et le caractère original du château gothique fut malencontreusement modifié.

M. Pierre M.-L. Héliot passe maintenant à la description détaillée de l'enceinte et du château. C'est d'abord la partie romaine, construite surtout avec de gros galets et des pierres de mer, noyés dans un massif d'argile bleue. Dès le XII[e] siècle, la ville débordait son enceinte, le noyau de la basse ville actuelle, appelé bourg, eut pour centre l'église Saint-Nicolas; ce nouveau quartier près du port se trouva, au bout de quelques siècles, au milieu de la cité. De tous les ouvrages extérieurs de la place, la tour d'Ordre, phare gigantesque transformé en forteresse, était le plus important. Une exploitation de pierres de mer avait miné son soubassement, et la tour s'écroula dans la mer le 30 juillet 1644. L'enceinte de 1231 avait été soigneusement édifiée, en bonnes pierres et bon mortier, avec des tours d'angle d'une importance particulière. Les portes sont d'un modèle simple, dont le type le moins transformé est la porte Gayolle. A l'angle méridional, la tour du Coin est une des mieux conservées; ses trois étages de salles ont gardé presque intact leur aspect du XIII[e] siècle. La porte de Calais, la plus exposée de la place, possédait une accumulation de défenses intérieures et extérieures. La situation choisie pour l'emplacement du château était des meilleures; en communication directe avec la haute ville, il flanquait son seul front vulnérable. Une source, captée dans une citerne et reliée au sous-sol du fort, fournissait à la garnison toute l'eau nécessaire. Elevé sans donjon, ce qui était pour l'époque une nouveauté, le château consiste en un polygone irrégulier, dont les neuf angles sont flanqués de tours cylindriques. Un pont dormant et fortifié, suivi d'un pont-levis, assurait la communication avec la ville. Dans les sous-sols, magasins en grande partie, la Barbière, sous la grande salle, a servi de prison. Le rez-de-chaussée contenait les logements du châtelain et de la garnison; la Grande Salle était une pièce d'apparat où l'on donnait des fêtes et rendait la justice.

Comme il a été dit au début de cet article, Boulogne ne possède plus aucun ancien monument de qualité; nous indiquerons tout au plus l'église Saint-Nicolas et la Maladiern de la Madeleine.

On peut voir encore dans la banlieue la colonne de la Grande-Armée, construite en 1804. Comme de coutume pour cette si intéressante collection, nombre d'illustrations agrémentent le texte.

§

Nous avons reçu des Editions du « Courrier » de Bayonne une étude importante de M. A. Foltzer, et qui concerne **Les Hôtels des Monnaies de Bayonne.** C'est un travail rétrospectif sur la ville d'autrefois et pour lequel l'auteur s'est documenté dans les archives locales. Ce n'est pas précisément d'ailleurs des descriptions d'édifices que nous trouverons dans cette publication, mais tout d'abord les raisons d'une monnaie à Bayonne (raisons géologiques, géographiques et historiques). On sait, en effet, qu'à plusieurs reprises, dans la région, on a trouvé des traces d'or et que des mines d'argent y ont été exploitées. L'or y a été signalé par Posidonius et Strabon. Sous Louis XIV, furent effectuées d'importantes recherches, mais sons résultat; d'autre part, en 1883, l'abbé Haristoy écrivit:

> Au XVIIIe siècle, deux étrangers venus dans la vallée de Baretous y rencontrèrent un filon d'or d'une très grande richesse. Malheureusement, cessant leurs travaux devant les poursuites judiciaires exercées contre eux, ils s'en allèrent sans divulguer la situation du précieux minerai, et la mine qu'ils avaient découverte n'a pas été retrouvée.

Bayonne devint anglais pour trois siècles, en 1152, non pas par conquête, mais en conséquence du mariage d'Alliénore d'Aquitaine avec Henri d'Anjou, qui devint ensuite roi d'Angleterre. Ce fut pour la ville une période de prospérité, qui amena une abondance de monnaies si diverses (leur seule énumération occupe une demi-page) qu'on dut leur affecter un hôtel qui fut le Château-Vieux. On trouvera dans le volume un tableau comparatif des monnaies de cette époque et de leur valeur.

En 1451, Bayonne redevint française avec une grande joie. Dans les années qui suivirent, l'hôtel des monnaies mourut de consomption. Ce fut regrettable et à tel point gênant qu'une délégation vint trouver Charles VIII, lui exposant la situation; la requête fut favorablement accueillie, le rétablissement de la Monnaie de Bayonne fut décidé. C'est en 1837, le 18 novembre, qu'elle fut supprimée par une ordonnance en même temps que celles de La Rochelle, Limoges, Nantes, Perpignan et Toulouse. L'immeuble fit retour à l'Etat et fut affecté au Génie. Un chapitre mentionne la liquidation du personnel et du matériel.

Une partie très importante de l'étude de M. A. Foltzer concerne le fonctionnement des ateliers, la préparation du métal, la frappe, qui se faisait d'abord au marteau, puis au balancier, enfin les améliorations apportées dans les procédés au cours du temps. L'administration, les règlements, la succession des familles de monnayeurs, directeurs, tailleurs, graveurs, etc., font également l'objet de pages intéressantes. Des plans et des dessins complètent heureusement cette publication.

CHARLES MERKI.

POÉTIQUE

Henri Bremond: la poésie et la poétique. — Tome X[e] de l'Histoire Littéraire du sentiment religieux en France: *La Prière et les prières de l'Ancien Régime* (Bloud et Gay, éd., 1932).

Les éléments techniques ne constituent pas seuls une « poétique ». Il y entre toute l'atmosphère générale d'une époque. Elle est diminuée ou augmentée des faits dont ne peut pas ne pas être touchée la poésie. Ni les œuvres des poètes, ni leur action vivante ne suffisent à la recréer ou à la maintenir. La vie ou la mort d'un simple humaniste agissant contribuent à l'enrichissement ou à l'appauvrissement de la poétique dans une mesure parfois aussi étendue que le poème des créateurs mêmes.

La disparition d'**Henri Bremond**, l'été dernier, marquera ainsi 1933 d'une sérieuse déficience dans la compréhension des éléments dont la nature de la poésie se compose. Il n'y avait qu'à lire nombre des articles nécrologiques qui saluèrent sa mort pour s'apercevoir à quel point sa vie importait

au barrage qu'il faut sans cesse élever devant le débordement des contresens où la nature poétique est périodiquement noyée. Ce n'est pas que l'abbé Bremond n'ait fini par leur substituer trop habilement ce qu'on pourrait appeler des *ultrasens*, fâcheux aussi et autant pour la poésie que pour la poétique. Mais cette action en hauteur ne faisait pas perdre à la poésie son but essentiel; elle ne laissait pas détruire la pureté de ses eaux, lorsque, à les étendre sur n'importe quoi, on prétend l'enrichir de toutes les boues qu'alors elles entraînent.

Je raconterai ailleurs la genèse du livre double que fut *La Poésie pure* et pourquoi, dans *Prière et poésie*, les « ultrasens » d'un spiritualisme exclusif le déportèrent hors de l'esthétique. Je tiens seulement qu'à cette place ne soit pas oubliée la mémoire d'un ami incomparable de la poésie, d'un connaisseur pénétrant de ses moyens et de leur pouvoir. Pour reconnaître les effets, parfois contradictoires, de cette amitié, au rappel de ces deux volumes il faut ajouter une préface aux *Entretiens avec Valéry* de Frédéric Lefèvre, puis *Racine et Valéry*, dont le sous-titre est significatif: « *Notes sur l'initiation poétique* ». Ces études ne sont pas séparables du livre *Pour le romantisme* qui les précéda et qui exposait déjà à quel point le sentiment lyrique, résurrecteur de la poésie française depuis le début du XIXe siècle, méritait d'être entretenu contre le faux rationalisme de néo-classiques dont l'esprit de mort aurait été aussi funeste que celui du XVIIIe siècle si on les avait laissés faire. *Les deux musiques de la prose* sont aussi à retenir par leur opposition ou leur lien avec la musique des vers et de la poésie. Malheureusement, d'un point de vue technique rigoureux, Bremond connaissait trop imparfaitement le mécanisme phonétique et physiologique de la phrase pour que de nombreuses coupures ne fussent pas arbitraires ou n'appartinssent pas à des ordres d'élocution différents. Sur la page de garde du *Racine et Valéry*, il annonçait « pour paraître prochainement » : *Les talismans poétiques*. Les poètes avaient donc toujours à compter sur son action pour la défense de leur art en ce que ses éléments psychologiques ont de plus subtil et de plus heureux.

Mais j'ai eu la curiosité de rechercher si les indépendantes

propositions de l'abbé n'avaient pas été semées vingt-cinq ans auparavant, lorsque, encore professeur de rhétorique et père jésuite, il faisait la critique des poètes dans *Etudes*. Or, il n'a jamais existé que deux articles, numéros du 5 janvier 1902 et du 20 juillet 1903. Rien de la hardiesse explosive et de la nerveuse alacrité de l'Henri Bremond que nous avons connu. Il est autrement prudent, quoique son analyse soit aussi franche que fine. Il n'importe: ces deux seuls articles nous montrent que ses points de départ *littéraires* sont, pour la poésie, déjà ceux du libre académicien.

A propos des poèmes de Louis Ménard, il note:

Richesse de pensée, noblesse et élégance des images, harmonie de la forme, parfois rien ne manque aux vers de Ménard, si ce n'est le *je ne sais quoi fait de rien, rien lui-même*, qui suffit à rendre immortelle la grêle chanson d'un *Vanneur de blé*.

Sévère pour Charles Guérin (*Le Semeur de cendres*), dont il souligne ces deux alexandrins exécrables:

La femme pour les cœurs, Seigneur, qu'elle vous ôte
Parfois, vous rend un cœur hier encore endurci.

il remarque:

Les plaintes les plus sincères nous lassent bien vite si elles ne caressent pas l'oreille en même temps qu'elles essaient d'atteindre le cœur.

Dans sa lecture à l'Institut de 1925, il voulait qu' « une plume experte fit chanter la page comme « un petit oiseau... la forêt », se rappelant sans doute qu'en 1903, après avoir admonesté Henri de Régnier (*La Cité des eaux*) devant ces cacophonies imitatives,

L'engeance aux rauques cris du lac aux noires eaux,

il se plaignait de ne plus retrouver

les sons préférés du roseau qui, jadis, sur les lèvres délicates du poète, faisait chanter la forêt:

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute...

Lorsqu'il passait alors à Francis Vielé-Griffin (*L'Amour sacré*), « un des rares poètes, disait-il, un des derniers que la prose n'ait pas vaincu », ayant prié le lecteur de « laisser

s'éteindre ce bourdonnement d'alexandrins (ceux, souvent admirables, du reste, d'Auguste Angellier) qui devait sans doute l'obséder », il citait ces vers libres:

Alors, toute joyeuse.
Elle a chanté comme un avril!
Car la caresse de sa voix pieuse
Fut telle qu'on l'a nommée Eulalie,
La sainte au doux babil
Aux mots jolis.

Et c'était pour mettre « la grâce exquise de ces lignes inégales... sous la protection d'un vieux maître classique, le P. Ducerceau », dont il analysa les *Réflexions sur la Poésie française* (1742) dans tout un chapitre de *Prière et Poésie*. En 1903, il transcrivait ce passage:

Je suis convaincu que si l'on prenait à serment la plupart de ceux qui se mêlent de versifier et qu'on leur demandât en quoi ils font consister l'essence du vers français et le caractère distinctif qui le tire de pair d'avec la prose, ils conviendraient de bonne foi qu'ils n'en ont jamais connu d'autre que la mesure et la rime: *principe qu'on peut regarder comme la source de ce style prosaïque qui s'est introduit dans notre poésie.* (*Réflex. sur la poésie fr.*, p. 3).

En 1926, il renchérit par ces extraits:

Il y a un tour de phrase qui est poétique et un qui est prosaïque... Ce dernier, avec la mesure la plus exacte et la rime la plus riche, est toujours dans le fond véritablement prose, au lieu que l'autre, sans rime même et sans mesure, est toujours réellement poésie (*Ib.*, p. 17).

On ne doit pas considérer la noblesse, la finesse, la délicatesse, la vivacité de l'expression comme ce qui fait la matière du style poétique. Avec cette matière seule, on fera quelque chose de beau, de vif, de relevé, de magnifique... *mais on ne fera pas de la poésie. Il faut quelque autre chose qui anime cette matière* (*Ib.* p. 295). — (*Prière et Poésie*, p. 45 et 46).

Entre 1926 et 1903, il y eut pour Bremond toute la marge qui sépare l'approfondissement de la poésie dans son essence du simple domaine littéraire, mais déjà en ce domaine sa méthode est parfaite. Il soutient toujours ses éloges et cri-

tiques d'abondantes citations, suivant le bon et loyal système lorsqu'il s'agit de vers. Le meilleur commentaire ne vaut pas un exemple. Toute critique d'un art quelconque est inséparable du sens dont il relève. Il faut *voir* un tableau pour qu'elle se justifie; il faut *entendre* le morceau de musique; il faut non seulement lire, mais *écouter* le poème, et non seulement l'écouter, autant que possible dans la bouche de l'auteur, mais le *dire* soi-même à haute voix. Bremond était *oral* par excellence dans sa compréhension et sensation du mécanisme poétique. Dès l'essai des *Etudes,* son entente du vers n'est pas d'un lecteur graphique, mais infiniment sensibles l'un et l'autre, d'un gestuel et d'un auditif. Les deux ne se séparent point.

On en eut la confirmation inattendue et précieuse dans le X[e] volume de son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France,* dont le sujet est **La Prière et les prières de l'ancien régime.** Il parut en 1932 en apportant une irréfutable défense de nos *Hymni gallicani* si injustement rejetées du Bréviaire depuis la réforme de Don Guéranger. La position prise par Bremond est d'ailleurs originale au premier chef. C'est en défendant notre humanisme du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, le souci de nos lettrés dévots d'être fidèles à la poésie latine la plus classique des Virgile et des Horace, qu'il se place à la fois *poétiquement* contre la savoureuse ignorance de saint Grégoire et contre la latinité encore peu approfondie d'Urbain VIII, le pape réformateur du Bréviaire romain au début du XVII[e] siècle. Il faut lire, de la page 68 à la page 76, la merveille d'analyse qu'il fait de la première strophe de la première hymne du Bréviaire entre les trois compositions de Grégoire, d'Urbain et de Coffin qui, au XVIII[e] siècle, disputa à Santeul la palme de nos hymnographes. En m'envoyant son livre, Bremond écrivit sur la page de garde: *Bonum certamen certavimus,* et il soulignait l'*u.* Car il ne faut pas oublier en effet que de Santeul à Coffin nos dévots composaient en prononçant le latin à la française et qu'en réalité ils restaient des poètes français. (« Santeul est rempli de gallicismes », note Bremond.) Comment, par l'oreille et le geste, il sait les entendre; comment il rend justice aux *Heures de Port-Royal;* comment notre poésie

classique est privée de la moitié de sa substance si on ne la lie pas étroitement aux hymnaires latins de l'époque et *à leurs traducteurs;* comment, sous ce rapport, Corneille et Racine ont été mal étudiés; comment, avec eux et en dehors d'eux, on rencontre dans ces traductions, ou plutôt translations et transpositions, des accents tout à fait ignorés parmi les plus beaux de notre poésie; — telles sont les gerbes nourrissantes qu'on peut recueillir à travers son examen de « la prière sous l'ancien régime ». C'est par le sentiment religieux que s'éploie le lyrisme du XVIIe siècle en prose comme en vers. Mais de ces vers nos anthologies ne citent que des bribes et l'influence des poètes de la dévotion latine sur la poésie de leurs contemporains est entièrement absente des Histoires de notre Littérature.

Sur le terrain strict de la poétique, ce dernier volume de Bremond n'est pas moins nécessaire à la compréhension des éléments lyriques de la forme, tels qu'ils ressortaient de livre en livre depuis la « poésie pure ». Il est dominé d'abord par une continue « défense et illustration » de la prière vocale, alors que par la glorification mystique du silence on pouvait croire que Bremond la rejetait de l'oraison efficace, comme il semblait faire du poème une trahison de la poésie. Pas du tout, on sent, de l'autosuggestion incantatoire des « moules liturgiques » et des « litanies » qui nous viennent d'Orient avec leurs balancements rituels propres à soulever et à maintenir la ferveur et l'extase, le développement de la « prière privée » en de véritables créations libres. Le verset de Claudel s'y apparente de toute évidence. Nouvelle preuve entre mille de l'indépendance et de la continuité des *formes* organiques derrière ou à travers les clichés historiques des *formules* officielles.

Ainsi, jusqu'au bout, l'abbé Henri Bremond aura dans tous ses ouvrages témoigné à la poésie de la fidélité la plus intelligente et la plus sensible, quelles que soient les difficultés qu'il rencontrait sur le chemin de l'orthodoxie religieuse où il s'efforçait de se maintenir en ligne très droite. Par sa mort, l'année 1933 aura accentué le recul que fait chaque année davantage chez nos aristarques patentés l'initiation poétique. D'autres incidents graves l'ont encore marquée, tel que ce

dégoûtant et criminel abaissement de la poésie par le poète qu'est *La Vie de Verlaine* de M. Porcher, et tel ce ridicule et insolent *Tableau de la Poésie en France* publié par la *Nouvelle Revue Française*, — défis incroyables aux conditions psychologiques et esthétiques de l'art.

MÉMENTO. — Je suis en retard avec bien d'autres sujets. A noter tout de suite pour y revenir dans les chroniques suivantes: « Bibliothèque des chercheurs » de la maison Delagrave : A.-J. TRANNOY, *La Musique des Vers*. L. DRÉMONT, *L'Art de Dire;* « Collection Pallas » : ANDRÉ DUMAS, *Anthologie des Poètes français du XVII*[e] *siècle* et *Anthologie des Poètes français contemporains* (1866-1932), choix et notices d'un perfide arbitraire pour favoriser la plus étroite ossification de la poétique. — JEAN D'UDINE, *Qu'est-ce que l'Eloquence et la Poésie* (Laurens, éd.), où se manifestent bien d'insuffisantes compréhensions dont le titre du livre est déjà le signe; HUGO P. THIEME, *Essais sur la Civilisation française* (Drox, éd.), un chapitre sur le rythme, produit actuel, excite vivement l'intérêt. — « Collection Armand Colin »: P. MARTINO, *Parnasse et Symbolisme;* ANDRÉ BILLY, *La littérature française contemporaine*, deux livres de critique historique de la meilleure bonne volonté, mais les éléments renouvelés de la technique poétique y sont très mal reconnus. — Deux ouvrages de première importance sur la phonétique du français, base de notre versification, seront à étudier tout particulièrement: FERDINAND BRUNOT et CHARLES BRUNEAU, *Précis de Grammaire historique de la Langue française* (Masson et C[ie], éd.), terminé par un chapitre sur *Le Vers français*, peut-être le moins étroit, le plus compréhensif que nous ayons lu jusqu'à présent; MAURICE GRAMMONT, *Traité de Phonétique* (Delagrave, éd.), à confronter avec ses traités de Prononciation et de Versification et avec les *Principes de Phonétique expérimentale* de l'abbé Rousselot. Plusieurs chapitres sont d'une simplification décevante qui, en bien des cas, fausse ou ne retient pas les plus précieuses finesses du français. — Enfin retenons pour son examen approfondi les deux tomes sur *Le Vers français* par PAUL VERNIS, qui y a étudié les formes les plus anciennes de notre versification.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quatre ébauches d'Apollinaire. — Je viens d'avoir entre les mains une relique émouvante et admirable: le manuscrit de *La Femme assise*. Ce n'est rien qu'un mauvais cahier dont

les feuilles sont déjà jaunies, mais il est couvert en tous sens de l'écriture naïve, changeante et tourmentée d'Apollinaire. Impossible de le parcourir sans se sentir pris à la gorge: un manuscrit ordinaire nous révèle l'alchimie d'une œuvre, et c'est déjà beaucoup; mais dans celui-ci l'on peut voir l'alchimie d'un cœur.

Ce cahier est mieux, en effet, que le premier jet d'un livre, c'est un véritable carnet de confidences poétiques. Quand, profitant d'une permission, en 1917, Apollinaire commença d'y coucher les premiers chapitres de *La Femme assise*, le cahier lui avait déjà servi à noter des poèmes, des morceaux de strophes, des bouts de vers. On y rencontre une dizaine de pièces qui ont paru dans *Alcools* en 1913; et même, en cherchant bien, M. Pierre Bérès, qui possède actuellement ce cahier, y a trouvé quatre ébauches de poèmes abandonnés dont l'une au moins est presque achevée, et qui évoquent un triste épisode de la vie d'Apollinaire, son incarcération à la Santé.

Faut-il rappeler ici, à grands traits, l'histoire héroï-comique de cette incarcération? Le 21 août 1911, la *Joconde* disparaissait du Louvre, et, le 7 septembre, le juge d'instruction Drioux, exaspéré des brocards de la presse, faisait arrêter Guillaume Apollinaire, coupable d'avoir donné un temps asile au voleur de la *Joconde*, un pauvre diable de Belge qui s'appelait Géry-Pierret. Apollinaire n'eut pas de mal à prouver sa bonne foi et fut relâché après six jours de détention, mais l'événement l'avait frappé. Six courts poèmes d'*Alcools*, réunis sous le titre *A la Santé*, nous en ont laissé le témoignage.

Ce qu'on ne savait pas et ce que le cahier de *La Femme assise* nous apprend, c'est que l'émotion d'Apollinaire eût été si forte, jusqu'à l'angoisse religieuse même. Les ébauches retrouvées par M. Bérès en sont la preuve, et nous le remercions de nous autoriser à les donner ici. On y retrouvera quelques vers familiers. A ces ébauches impubliées, le poète, en effet, a emprunté plusieurs vers qu'il a glissés dans les poèmes d'*Alcools*, et ce travail de mise au point n'est pas ce qu'il y a de moins curieux à observer. Voici, par exemple, une

strophe telle qu'Apollinaire l'a notée dans le mouvement de l'inspiration:

Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène
Tournons tournons tournons toujours
Quand donc finira la semaine
Quand donc finiront les amours
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Sauf un, le cinquième, abandonné, tous ces vers ont été repris. Les trois premiers ouvrent le poème III de la suite *A la Santé*. Le déchirant:

Quand donc finira la semaine

se retrouve dans *Marie*. Et dans ce distique:

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

chacun aura reconnu le leitmotiv de l'admirable *Pont Mirabeau*.

Mais les trois autres ébauches du cahier sont inédites, et d'abord cette invocation à la Vierge, dont le poète n'a noté que quatre vers:

Et je viens de dire un rosaire
Avec mes doigts pour chapelet
O Vierge sainte écoutez-les
Ecoutez mes pauvres prières

Apollinaire avait écrit en premier lieu:

Vierge plus douce que le sucre
Vierge qui m'avez protégé

mais les deux vers ont été biffés d'un grand trait.

Autre ébauche, cette litanie déchirante comme une plainte d'enfant:

Pauvre maman
Mon pauvre frère
Pardonnez-moi
Pardonnez-moi

Et vous Marie
O mon amie
Pardonnez-moi
Pardonnez-moi

Vous qui m'aimez
O mes amis
Pardonnez-moi
Pardonnez-moi

Apollinaire a barré à grands coups de plume ce poème nu comme un aveu.

Mais peut-on encore parler d'ébauche au sujet du quatrième poème? Tous ceux qui sont sensibles à la voix douloureuse d'Apollinaire s'accorderont, je pense, à voir en ces vers inconnus une des plus belles inspirations de leur poète. Il n'est que de citer sans plus de commentaire ces strophes si profondément apollinairiennes où l'on n'est pas sans retrouver, pourtant, le farouche accent de François Villon. Est-ce à cause de cette parenté qu'Apollinaire, si jaloux de son originalité, aura sacrifié ce poème, n'en retenant qu'une strophe bien à lui, la troisième, qui forme le poème V d'*A la Santé*?

Je suis Guillaume Apollinaire
Dit d'un nom slave pour vrai nom
Ma vie est triste tout entière
Un écho répond toujours non
Lorsque je dis une prière

A la prison de la Santé
J'habite une pauvre cellule
Nous sommes encore en été
Une chaleur de canicule
Un prisonnier bien embêté

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement
Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vitement
Comme passent toutes les heures (1).

(1) Vers écrit au-dessus de celui-ci, puis biffé par Apollinaire:
Guillaume avant que tu ne meures

O sinistres prédécesseurs
Qui dans ma cellule vécûtes
Assassins escrocs et voleurs
Vous gravâtes ce que vous fûtes
O crimes crimes et douleurs

Sur la ferrure de ma couche
Dédé des Joyeux Garnements
Près son nom mit meurtre et ma bouche
Respire au-dessus quand j'attends
De m'endormir comme une souche

Le poème s'arrête là, tout net. Découragement? Pudeur? Intervention d'une circonstance extérieure? Nous ne saurons jamais pourquoi Guillaume Apollinaire interrompit brutalement la confidence où son âme s'exprime avec une pureté et une liberté uniques.

FRANCIS AMBRIÈRE.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Par monts et par vaux. — La Suisse romande vue de Bucarest. — Le souvenir de Louis Dumur. — Edmond Humeau: *Axonométrique romand;* Paris, Desclée, De Brouwer et Cie.

C'est de Paris que, naguère encore, je contemplais ma terre natale et sa littérature. Le sentiment que j'en avais, je le disais tout net: *amica patria, sed magis amica veritas.*

Cela me valut quelques rappels à l'ordre. M. Alexis François, par exemple, m'enjoignit un jour « de juger les affaires, littéraires et autres, de notre pays, du cœur même de nos traditions nationales, et non pas de leur plus lointaine périphérie, quand ce n'est pas de la rive opposée ». Je ne sais pas au juste ce qu'il faut entendre par la « périphérie » des traditions, ni comment on aborde à la « rive opposée », mais je comprends assez bien que M. François désapprouvait mon attitude. Pour me consoler, M. S. Stelling-Michaud, quelques années plus tard, me louait « de pouvoir juger à distance, avec ce recul de la vue qui permet les perspectives profondes ». Quand on a, comme je l'ai pour mon malheur, le nez chevauché de besicles, voilà un compliment agréable à entendre.

Depuis que j'ai quitté mon paisible logis du quartier Marbeuf, le temps m'a manqué pour écrire. Des confrères bien-

veillants ont aussitôt proclamé que j'étais « au bout de mon rouleau ». Cet empressement est naturel: l'oubli a si vite fait son œuvre. Mais je connais déjà l'antienne. Elle ne m'émeut plus.

Me voici de nouveau devant ma table de travail, après huit mois passés à sauter de wagon en paquebot et d'auto en avion. Aujourd'hui, c'est de **Bucarest** que je regarde mon pays. J'efface, pour l'instant, de mon souvenir tous les lieux où j'ai passé: Oradea Mare, Clouj, Sibiou, Brachov, Sinaïa, Constantza, Istamboul, le Pirée, Athènes, Sounion, Salamine, Eleusis, Mégare, Corinthe, Nauplie, Mycènes, Tyrinthe, Malte, Naples, Capri, Gênes, Portofino, Marseille. J'erre en pensée de Genève à Fribourg. Je retrouve les livres de mes compatriotes, de mes amis. Mon propos est d'en parler plus librement encore et, s'il se peut, plus franchement qu'autrefois. Et j'espère que ni la distance accrue ni l'angle de vision modifié ne troubleront mes jugements.

Au moment où j'ai fait mes adieux à Paris, l'aîné qui, en 1913 (il y a plus de vingt ans), m'avait accueilli au *Mercure* venait de disparaître. La mort de **Louis Dumur** a profondément affligé ses amis et tous ceux qui eurent le privilège de le connaître, non point tel que le représentaient certaines légendes — nées, d'ailleurs, aux deux pôles du monde politique, — mais tel qu'il était réellement. Je tiens à dire ici que seule l'obligation où je me trouvais alors de partir en service commandé m'empêcha de me joindre à tous ceux qui, dans cette revue qu'il avait contribué à fonder et dont il demeura si longtemps la cheville ouvrière, ont rendu hommage à sa mémoire, à son œuvre et à son caractère.

Auprès de mes lecteurs, je m'excuse aussi de n'avoir pu, durant ces huit mois, suivre pour eux l'actualité comme j'avais coutume de le faire.

Et maintenant, à l'ouvrage.

§

Savez-vous ce que c'est qu'une perspective axonométrique? C'est une projection orthogonale sur un plan oblique aux trois dimensions du corps à reproduire. Vous ne le saviez pas? Moi non plus. Tout de même, la Science!

Sous le titre d'**Axonométrique romand,** M. Edmond Humeau publie une petite brochure de 32 pages, que j'ai lue avec le plus grand soin. Le mot « axonométrique », suivi de l'épithète « romand », paraît être ici un substantif. Dans cette hypothèse, il signifierait « mesure de l'axe » et, s'il faut en croire Larousse, il serait du genre féminin. Bah! au siècle de la *Fleur des pois,* ces confusions de sexe n'ont aucune importance.

M. Humeau est, me dit-on, de nationalité française. Il faut donc le remercier d'avoir étudié patiemment l' « axe » d'un pays auquel ses compatriotes, surtout quand il s'agit d'art et de littérature, n'accordent d'habitude qu'une attention distraite. Ce jeune auteur mérite d'autant mieux notre reconnaissance que, non sans bravoure, il néglige toutes précautions oratoires pour s'attacher à prendre notre mesure par le dedans, comme s'il était des nôtres, comme s'il n'apercevait aucune différence entre son terroir et le mien.

Pourtant, il n'entre pas tout de suite dans le vif du sujet. Il fait précéder son travail d'arpentage d'une méditation sur Rilke, dont on ne voit pas très bien qu'elle soit nécessaire à la suite du divertissement axonométrique. Rilke a vécu quelque temps en Valais, à Muzot. Son corps repose dans le cimetière de Rarogne. Mais je ne crois pas qu'il ait exercé sur aucun de nos poètes une influence réelle. Que vient-il donc faire ici? M. Edmond Humeau va nous le dire:

> Aussi loin que me semble, des visages romands, le génie de Rilke, sa présence peut situer un certain ordre d'inquiétude et promettre l'unité que d'autres inquisitions cherchèrent à identifier, même si leurs moyens d'interrogation ne concordent pas mieux avec les siens que le résultat de leurs enquêtes, même si leurs constructions se différencient profondément.

Vous ne saisissez pas? C'est que la « nouvelle équipe » à laquelle appartient notre géomètre souffre de plusieurs variétés de maboulisme littéraire. Dans ce qui précède, j'en distingue nettement deux: l'une, prétendue catholique et française, qui se réclame de Claudel et de ses Epigones; l'autre, proprement vaudoise, que propagent les sectateurs de Ramuz et d'Edmond Gilliard. Bien entendu, je ne reproche pas aux

maîtres les errements de leurs disciples: toutes les religions ont leurs convulsionnaires.

Mais nous voulions savoir à quel titre Rilke intervient dans les mensurations de M. Humeau. Encore une demi-page de prose filandreuse et nous apprendrons que le poète des *Quatrains valaisans* est aux yeux de son exégète « une figuration de ce pays en largeur, en hauteur et en profondeur ». C'est comme si Töpffer, pour mieux connaître sa Genève, en demandait le secret à Byron ou à Lamartine. Les étrangers qui passent, même quand ils ont du génie, ne voient jamais la Suisse qu'avec des yeux de touristes.

Mais M. Humeau est un hôte. Ne le traitons pas en allogène. Ses jeunes camarades romands ne lui rappellent jamais, j'en suis sûr, qu'il a vu le jour sous d'autres cieux. La familiarité avec laquelle il parle de nos écrivains, de nos peintres, de nos musiciens, il la doit sans doute à une longue fréquentation. Il convient donc de l'écouter.

Quand il se sera débarrassé de son maniérisme, quand il aura su reconnaître et réparer les ravages que fait subir à sa pensée le jargon ésotérique des chapelles lausannoises, M. Edmond Humeau méritera une audience plus attentive encore. Car il est doué, particulièrement pour la critique d'art. Ses propos sur la peinture méritent plus de crédit que ses opinions sur les lettres. Son dessein, qui est d'établir une commune mesure entre les arts plastiques, les œuvres littéraires et les créations musicales, me paraît, en soi, fort louable. Mais on peut discuter ses remarques sur certaines tendances dont les signes se retrouvent si souvent dans la pensée romande. Quand il écrit que Benjamin Constant et Amiel furent « facilement naturalisés français », je lui laisse l'entière responsabilité de cette affirmation. Où je proteste, c'est quand il déclare que l'on prendrait « bien de la peine » pour chercher à leurs écrits « une postérité de race suisse ». On pourrait souhaiter, pour diverses raisons, que Benjamin Constant eût laissé des continuateurs. En y regardant bien, on en trouverait sans doute quelques-uns. Pour Amiel, n'en déplaise à M. Humeau, la pullulation de sa descendance, on la découvre sans peine aucune. Au surplus, M. Humeau se trompe en prêtant à Constant tous les travers d'Amiel: « Un

refus généralisé de la vie concrète, un renoncement aux pouvoirs du pays, l'européanisme abstrait de Genève et la vertu de morigéner l'univers. » Appliquée à l'auteur du *Journal intime*, la définition est fort juste. Mais travestir en « titres de noblesse » les tares qu'elle s'attache à dénombrer, c'est, je crois, se moquer du monde.

Sur les contemporains, le jugement de M. Humeau se révèle au moins aussi curieux par ses silences, par ses lacunes que par ses éloges ou ses blâmes. Assurément, on ne saurait en vouloir à ce jeune auteur de compter plus d'amis dans sa génération que parmi ses aînés. Le contraire paraîtrait suspect. On s'étonne pourtant que, dans une étude comme celle-là, Henry Spiess, Reynold, Robert de Traz, Léon Savary, René-Louis Piachaud soient tout juste nommés (avec, parfois, une remarque dédaigneuse). On regrette aussi de ne rencontrer au tournant des pages ni François Fosca, ni Henri de Ziegler, ni Bernard Barbey, pour ne citer que quelques-uns des oubliés.

Les appréciations de M. Humeau, généralement fines et justes quand il parle peinture ou musique, sont déformées, dès qu'il s'occupe des lettres, par l'esprit de chapelle et par le tarabiscotage de la forme. Peut-être aussi par l'absence d'une méthode et d'une doctrine libérées de toute métaphysique.

Que l'on ne m'accuse point, sur la foi de ces remarques, de bouder la jeunesse. Plus j'avance dans la vie, plus elle me devient chère. J'ai toujours aimé à l'entendre apostropher les gens en place. Voici, par exemple, une opinion de M. Humeau à laquelle je m'associerais volontiers:

> Le changement de propriétaires s'impose. Liquidation. De plus audacieux doivent prendre la parole et animer vertement un pays que la paresse saisonnière, entre d'autres motifs politiques et scolaires, incite à la béatitude des ruminants.

Ainsi soit-il! RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

La mort de Stefan George. — Enid Lowry Duthie : *l'Influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne. Les « Blätter für die Kunst », 1892 à 1900;* Paris, Champion. — Gœthe: *Faust, deuxième partie*. Traduit et préfacé par Henri Lichtenberger; Paris, éditions Montaigne.

Dans les premiers jours de décembre dernier, mourait à

l'âge de 65 ans, après une courte maladie, dans une clinique de Locarno, le plus grand poète allemand de l'heure présente, **Stefan George.** L'inhumation eut lieu dans la plus stricte intimité, en présence d'un petit cercle d'amis et de disciples. Une invincible nostalgie avait ramené le poète, pour mourir, dans ces paysages du Midi où il avait reconnu sa patrie éternelle. Il repose aujourd'hui dans le paisible cimetière de Minusio — petit village du Tessin situé à mi-côte, aux portes de Locarno, et d'où le regard plonge dans le merveilleux décor du Lac Majeur. Le carillon de quelques campaniles italiens, les jeux et les rires d'une école toute proche, interrompent seuls le grand silence de ce champ de repos qui est bien tel qu'il l'aurait rêvé. Une simple pierre recouvre complètement la tombe, solidement maçonnée et adossée à la muraille, et semble sceller pour l'éternité l'impénétrable secret de cette personnalité énigmatique et distante. Sur le monument sévère deux couronnes de lauriers, nouées de rubans aux couleurs nationales, ont été déposées, l'une au nom du gouvernement du Reich, l'autre par l'Association des Ecrivains suisses. « Il manque les couleurs de la France, observe le journal suisse à qui nous empruntons ces détails. Et pourtant, c'est de la France que Stefan George est parti et c'est là qu'il a été reconnu poète bien avant de l'être dans son propre pays (1). »

L'histoire de ce noviciat poétique et de ces débuts littéraires si étroitement liés à l'histoire des lettres françaises pendant les dernières années du siècle précédent, vient de nous être présentée dans une magistrale thèse de doctorat qu'un universitaire anglais, maître ès arts de l'Université d'Andrews, M. Enid Lowry Duthie, a brillamment soutenue en Sorbonne. Elle est consacrée à l'étude de l'**Influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne** de 1892 à 1900. Années fécondes où l'on voit une toute nouvelle formule du lyrisme, élaborée et mise en pratique par les poètes parnassiens et symbolistes français, rayonner à travers l'Europe et susciter jusque dans cette Allemagne qui s'était fait du lyrisme une sorte de domaine réservé, une rénovation complète de la musique du vers et de

(1) Cf. *Neue Zürcher Zeitung* du 5 décembre 1933, n° 2.205.

l'inspiration poétique. Tous les grands poètes allemands d'alors ont été, plus ou moins, touchés par cet esprit nouveau — les Hofmannsthal, les Rilke, les Schaukal, les Dehmel. Mais il n'en est point parmi eux qui aient fait de cette révélation l'objet d'une étude aussi attentive et d'un culte aussi fervent que cette pléiade de jeunes auteurs groupés à partir de 1892 autour d'une revue allemande fondée par Stefan George et réservée à un cercle étroit d'initiés, les *Blätter für die Kunst* qui apportent une transcription germanique de l'esthétique parnassienne et symboliste française.

Le livre de M. Enid Lowry Duthie se présente moins comme une étude d'histoire littéraire que comme une « enquête » de littérature comparée. Il satisfait pleinement à toutes les exigences d'une pareille enquête : investigation poussée jusque dans les plus menus détails, avec le souci de tirer de chaque rapprochement, si fugitif, si conjectural qu'il puisse paraître, un trait de lumière qui éclaire quelque problème mal élucidé d'influence littéraire ou de technique artistique; hauteur de vue qui tire de cette documentation éparse quelques vastes aperçus qui donnent la formule d'un mouvement ou d'une époque; irréprochable impartialité, de rigueur dans ces questions d'emprunts et d'échanges internationaux où le critique insuffisamment informé risque de subir l'entraînement d'un parti pris admiratif, d'une préoccupation apologétique ou les suggestions de l'amour-propre national. Et il ne nous déplaît pas que cette enquête soit conduite ici par un spectateur du dehors, également initié aux deux littératures, et de qui le jugement a su peser le « doit et avoir » des deux parties en présence, dans une balance dont nul ne peut suspecter l'irréprochable intégrité.

Car il s'en faut que les disciples allemands de Stefan George aient rendu pleine justice à l'influence décisive exercée sur leur idole par les maîtres français. Même Gundolf, le disciple johannique qui, dans le Verbe inspiré du maître, ne retrouve que l'incarnation directe d'une sorte de Logos divin, s'attache à réduire ces années de noviciat parisien à un simple apprentissage du métier de poète, qui n'atteint que la « surface » et non la « profondeur », d'où n'est sortie transformée que l'enveloppe charnelle, non le message spiri-

tuel. Comme si toute la conception géorgienne de la poésie n'était pas une protestation contre cette séparation scolastique entre la forme et le fond, la surface et la profondeur, l'enveloppe et son contenu! En transformant, à l'école de nos symbolistes et parnassiens, de fond en comble son instrument lyrique, en se donnant une oreille nouvelle et un clavier nouveau, le jeune poète allemand a du même coup appris *le secret* d'un lyrisme nouveau, le secret de cette musique du vers qu'aucune oreille allemande n'avait encore perçue, le secret aussi d'une magie parnassienne et symboliste qui évoquait, devant les lecteurs d'outre-Rhin, un monde tout nouveau, jusqu'alors insoupçonné. C'est ce que le livre documenté de M. Duthie prouve péremptoirement, non seulement pour les procédés techniques, mais aussi pour les grands thèmes inspirateurs qui étoffent le lyrisme de Stefan George pendant toute cette première période.

Et puis, ce qui attirait le jeune poète allemand à Paris, c'était, comme il l'a dit lui-même, « un appel » venu d'Occident, quasi mystique :

Da lud von Westen märchenruf...

c'était cette incomparable « atmosphère d'art » dont il ne pouvait trouver ailleurs l'équivalent :

Luft die wir atmen bringt nur der Lebendige

c'était surtout ce culte intègre de la pure forme artistique, véritable cléricature de l'art, auquel il fut initié, dans les milieux symbolistes parisiens, en particulier par le maître incomparable dont il s'est toujours proclamé le fervent disciple, Mallarmé. Il devient un des familiers des mardis dans l'appartement de la rue de Rome. Il est introduit au *Mercure de France* qui annonce ses œuvres nouvelles. *L'Ermitage* apporte des traductions de ses premiers poèmes. Il se fait un nom dans les jeunes revues belges et françaises. Il a trouvé « ses pairs ».

Singulier cas d'histoire littéraire — observe M. Duthie — que celui de ce futur grand poète d'Allemagne qui trouve, non dans son propre pays, mais à Paris, la première approbation publique de son œuvre.

Cependant, déjà pendant les années de noviciat, une évolution se dessine. Dans une première phase, Stefan George est encore complètement sous l'emprise française. Son initiateur et introducteur Albert Saint-Paul passe tous les matins quelques heures à lui lire à haute voix des textes choisis de la littérature française depuis le Moyen Age jusqu'aux temps contemporains. Le novice écoute, attentif, docile; pour se faire la main, il commence à traduire les *Fleurs du Mal* de Baudelaire; il compose des vers français; il se demande même s'il n'abandonnera pas définitivement la langue allemande pour la française.

Entièrement sous le coup de cette révélation, il ne sait pas encore dégager des œuvres françaises ce qu'il y a de plus assimilable pour son propre tempérament. Ce sont les thèmes décadents qui l'attirent d'abord et il refait ainsi, à son tour, le chemin déjà suivi par le symbolisme entier.

Mais à cette période d'initiation docile succède bientôt une période d'adaptation plus réfléchie, plus sélective aussi. Sa personnalité, une des plus accusées, des plus fortement trempées et des plus dominatrices qui aient jamais été, s'affirme de plus en plus dans le choix qu'il fait à présent entre les éléments nouveaux qui s'offrent à lui. Dans sa traduction des *Fleurs du Mal,* il élimine tout ce qui lui paraît trop morbide, d'un réalisme trop brutal. Détail plus piquant. Ce qu'il répudie par-dessus tout chez les symbolistes français, c'est ce qui pourrait trop lui rappeler l'Allemagne, son héritage nordique et romantique.

On nous a reproché, lit-on dans les *Blätter für die Kunst* en 1896, que notre mouvement entier soit trop méridional, trop peu allemand. Mais c'est presque le plus naturel et le plus essentiel de tous les caractères de la race allemande que de chercher le perfectionnement dans le sud... De l'héritage nordique, il n'y a plus pour nous grand'chose à attendre que nous ne possédions déjà, les déformations mises à part; mais de l'esprit méridional nous avons beaucoup à apprendre: sa netteté, sa vaste luminosité et son art qui est une fête des yeux, un enivrement fait de musique et de soleil.

Rien donc de plus faux que de prétendre, comme l'insinue un autre disciple allemand, M. Wolters, que Stefan George

n'ait fait que retrouver chez les symbolistes français l'héritage légué par le romantisme allemand. Rien de plus contestable que pareille filiation. Nos poètes symbolistes n'ont guère connu le romantisme allemand qu'à travers la musique de Wagner. Or, s'il est un art aux antipodes du lyrisme de George, c'est bien l'art wagnérien, avec son inspiration toute nordique, sa prédilection pour les pompeuses exhibitions théâtrales, son orchestration toute en paroxysmes et en outrances. Ce que le jeune poète allemand demandait à ses modèles français, c'étaient des « valeurs » exactement contraires de celles-là : le sentiment impeccable de la mesure et de la mélodie « finie », la laconisme lapidaire d'une « écriture » artiste et surtout le culte de la forme *classique* dont seul le génie latin avait, à ses yeux, conservé l'héritage et la tradition.

Plus se précise chez George son attitude de chef d'école, plus les symbolistes français l'intéressent uniquement dans la mesure où il voit encore en eux des alliés dans la lutte qu'il soutient, une fois rentré dans son pays, contre un certain atavisme nordique et barbare :

Que de fois, même après avoir pris pied sur le sol
De ma maussade patrie, guerroyant pour une victoire
Toujours indécise, j'ai trouvé réconfort dans ces mots murmurés:
« *Returnent Franc en France dulce terre* ».

De plus en plus, on le voit s'affranchir de ses modèles français et s'orienter dans de nouvelles voies. C'est, semble-t-il, à propos d'une certaine conception de la « décadence » où se complaisent les « esthètes » parisiens, que les divergences vont s'accuser. Si, dans ses premiers recueils, entraîné par l'ambiance, Stefan George a sacrifié à cette mode littéraire, bientôt une lecture plus approfondie de Nietzsche et surtout la révélation que lui apporta la publication des derniers hymnes de Hölderlin lui firent entrevoir les sources inexplorées d'un lyrisme tout différent, puisé dans les profondeurs religieusees de l'âme germanique. Cet « orphisme » nouveau, dont Nietzsche et Hölderlin ont été les révélateurs, est hostile à toute décadence. Il est essentiellement futuriste et « prophétique ». Ainsi « l'esthète », chez George, se transformera en « prophète », annonciateur d'un Dieu nouveau,

d'une régénération de la race, œuvrée par l'héroïsme d'une jeunesse nouvelle.

Jusqu'à quel point Stefan George peut-il passer pour un précurseur de l'Allemagne nouvelle et jusqu'à quel point a-t-il préservé intacte l'initiation qu'il avait reçue de ses maîtres français? Question délicate et complexe qui outrepassait les bornes que M. Duthie avait fixées à son enquête. La vérité est que Stefan George n'a connu de la France que l'image que lui ont présentée quelques cénacles parisiens. En dépit de certaines affinités, peut-être même de certaines attaches lointaines auxquelles semblent faire allusion quelques passages de la fameuse poésie intitulée *Franken* (Au pays des Francs) et qui se termine par le vers déjà cité :

Returnent Franc en France dulce terre

il n'a sympathisé avec notre pays qu'à travers certaines formules d'art passablement factices. Mais de cette alliance éphémère il lui est resté cependant une marque qui le met à part dans le monde des lettres allemandes : le culte des formes belles et lumineuses, le souci de l'irréprochable perfection, et surtout la hautaine indépendance de sa conscience artistique qui l'a toujours tenu à l'écart de l'Allemagne politique nouvelle dont il a obstinément décliné les hommages bruyants et les indiscrètes sollicitations.

La traduction du **Second Faust,** que vient de donner à la collection des classiques étrangers M. Henri Lichtenberger, mettra-t-elle à la portée du grand public ce chef-d'œuvre réputé le plus hermétique de la littérature allemande? Le lecteur français moyen est-il préparé à affronter cette révélation ardue? M. H. Lichtenberger ne dissimule pas qu'il éprouve quelque inquiétude à se poser cette question.

Certains dévots de Gœthe affirment bien que l'œuvre peut agir directement sur la sensibilité, sans le secours de l'érudition, sans commentaire critique, sans réflexion patiente. Je voudrais le croire, mais je demeure assez sceptique. Il me semble bien que le lecteur non averti, s'il n'est pas hypnotisé par un respect superstitieux pour l'œuvre de Gœthe et s'il a le courage de déclarer honnêtement ce qu'il éprouve, se trouvera aussi déconcerté devant le second *Faust* que peut l'être un profane en poésie devant

un sonnet bien abscons de Mallarmé, ou un laïc en musique devant le *Sacre du Printemps* de Strawinsky. Il se sentira peut-être, par une vague intuition, en face d'une œuvre considérable et dont il serait imprudent de médire. Mais il se demandera tout au fond de lui-même s'il n'est pas victime de quelque mystificateur supérieur qui s'amuse à poser gravement des énigmes insolubles...

Heureusement, le traducteur, avant de mettre sous les yeux du public le texte abscons et sibyllin, a pris soin de placer en tête du volume une Introduction merveilleusement lucide et initiatrice qui facilitera aux non-initiés la redoutable épreuve. Il fallait sans doute l'expérience que s'est acquise M. H. Lichtenberger de tous les problèmes soulevés par l'exégèse gœthéenne, il fallait cette longue familiarité avec la pensée du poète, pour condenser en un exposé si lumineux et d'une lecture si captivante la quintessence d'un siècle d'érudition critique. Le commentateur ne s'est pas contenté de classer ou de critiquer les solutions transmises; il en propose de personnelles, notamment en ce qui concerne l'énigmatique mort d'Homunculus, le mystérieux empire des Mères, la place qui revient dans la destinée de Faust à l'épisode d'Hélène, etc. Il a scruté d'outre en outre la genèse de l'œuvre, noté les incidences qui en ont infléchi le cours, relevé les lectures et les visions d'art dont les motifs sont entrés dans l'architecture du drame — telles ces statues qu'on voit dans des niches superposées ou ces bas-reliefs si animés, qui sont enserrés dans le tympan d'un portail gothique — et ainsi nous voyons se réaliser sous nos yeux l'économie merveilleuse de cette construction si inépuisablement diverse, riche et savante.

Trop savante, diront quelques-uns. Mais elle réserve à ceux qui en ont pénétré le sens des jouissances rares, précisément parce qu'elle fait appel à nos facultés de divination et nous invite à suppléer par notre propre effort à tout ce qu'elle-même recèle d'inexprimé. Car ici le texte ne dit pas tout. Ainsi que le montre avec tant de finesse M. H. Lichtenberger, ce texte appelle la collaboration de tous les arts, l'illustration par la peinture, comme aussi le commentaire de la musique. Sous le scénario et le canevas dramatique court une musique sous-jacente qui tout à coup éclate dans l'éblouisse-

ment de certaines fêtes symboliques, dans l'apothéose de certaines transfigurations surhumaines — qu'on songe à l'arrivée du char de Galatée dans la *Nuit de Walpurgis* ou aux chœurs mystiques du dénouement. Suggérer ces « visions », faire percevoir ces « musiques », voilà ce qui fait la grande originalité du commentaire de M. H. Lichtenberger dont on peut dire que, certainement, « il fera plus pour la compréhension *vivante* du drame que tous les commentaires érudits ou philosophiques ».

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal vu de l'Europe. — M. Teixeira Gomes : *Inventario de Junho;* « Seara Nova », Lisbonne. — Visconde de Vila-Moura : *Dôr errante;* Ed. Maranus, Porto. — Vila-Moura : *O Incendio;* Ed. da Região duriense, Porto. — Maria Portugal-Dias : *A Casa Alheia;* Livraria universal, Lisbonne. — D[r] Americo Pires Lima : *Na côsta d'Africa;* Ed. Patria Gaia-Portugal. — Suzanne Jeusse : *Uma Viajem maravilhosa*, Lisbonne. — Jayme Camara : *De San Lourenço;* Funchal. — Eduardo Brazão : *Historia diplomatica de Portugal,* volume II; Rodrigues, Lisbonne. — Leandro Carré Alvarellos : *Diccionario Galego-Castelan;* Ed. Lar, La Corogne. — Mémento.

Les tempéraments nationaux deviendraient sans doute rapidement impénétrables les uns aux autres, si de grands courants culturels ne venaient à chaque instant influer sur les mœurs, les sentiments, les idées qui sont le fondement de la vie sociale, et qui dérivent plus directement de la nature du sol ou du climat. Ainsi, chaque nation, telle qu'elle se définit, dans sa langue et dans sa littérature, est un problème perpétuellement posé, jamais entièrement résolu pour ses voisines. A ce propos, l'*Analyse spectrale de l'Europe* du comte de Keyserling est un ouvrage qui vaut d'être longuement médité. Les vues du comte de Keyserling sur la psychologie des peuples ne manquent ni de pénétration, ni même parfois de subtilité; mais l'esprit de système fausse bien souvent les conclusions. En effet, c'est du point de vue européen exclusivement que l'éminent essayiste se plaît à juger toutes choses. Tout en lui rendant juste hommage, M. D. João de Castro s'efforce, en des pages maîtresses: **Le Portugal vu de l'Europe** (*Descobrimento,* n° 3), de dénoncer l'erreur commise en ce qui concerne son pays. M. D. João de Castro admet parfaitement la suggestion de Keyserling,

qui compare le Portugal à la Grèce et au Japon. Il s'en empare et montre que les Portugais sont essentiellement un peuple de navigateurs et de colonisateurs. « Sans cette certitude, l'on ne saurait comprendre ni son histoire ni son caractère », dit-il.

L'impérialisme portugais, ajoute-t-il, est tout à fait différent des impérialismes continentaux. C'est un impérialisme d'expansion de l'homme sur les forces naturelles, sur les terres inconnues à mettre en valeur, à rendre portugaises. Ainsi le *Bandeirante* n'a pas, dans son activité propre, un but directement mercantile.

Le *Bandeirante* continue le Navigateur, et l'esprit d'aventures qui guide celui-ci dérive tout droit de cette inquiétude nostalgique, de ce sentiment d'insatisfaction perpétuelle, qui distingue les peuples des bords européens de l'Atlantique, en particulier les Portugais et les Bretons. Cette *saudade,* où il entre un besoin d'absolu, est aussi à la base de l'excès de personnalité individuelle que M. D. João de Castro nous donne comme trait fondamental de la psychologie portugaise. Chacune des individualités, qui composent le groupe national, fût devenue facilement ombrageuse, sans ce code spécial de courtoisie souriante, qui épargne les chocs, impose le respect d'autrui et détourne les susceptibilités. La *saudade,* par ailleurs, a quelque chose de mystique, dont on ne trouve l'équivalent, je crois, ni en Grèce, ni au Japon, mais qui se reconnaît plutôt dans le rêve breton, lequel, grâce aux influences issues de la Table-Ronde, influa si puissamment en Portugal sur l'évolution de l'esprit d'aventures.

L'individu portugais aspire à se réaliser totalement. De ce besoin initial est issu le lyrisme si particulier et si complexe de la Race. Le lyrisme portugais résulte bien, comme le lyrisme provençal, d'une culture des sens et du culte de la forme; mais il a quelque chose de plus. Son platonisme essentiel s'est développé dans le sens de la nostalgie sentimentale. Là se retrouve l'influence atlantique du Cycle breton. Par là même, — M. D. João de Castro le note avec bonheur, — le lyrisme portugais est essentiellement métaphysique, le grand lyrisme s'entend. Il suffit de citer à la fois, pour s'en convaincre, les *quadras* populaires, João de Deus et Anthero de Quental.

La *saudade* portugaise est à la fois désir et souvenir, aspiration et regret. Elle est donc tournée vers le passé tout aussi bien que vers l'avenir; mais elle contient un ferment de romantisme, qui peut inciter à l'action sans mesure ou au découragement par excès de tension sentimentale. Mais M. Joâo de Castro a raison de penser et de dire que le Portugal ne doit pas désespérer de ses destinées. Il peut avoir encore un grand rôle à jouer. L'irrépressible appétit d'aventures et de sensations multipliées, qui est une forme de la *saudade*, pousse aisément l'artiste, le poète et le lettré de Portugal aux voyages. Nous avons dit ici même tout le bien qu'il faut penser des livres si pénétrants, si minutieusement observés, de Wenceslau de Moraes. Mais il est de moins lointains pèlerinages, des pèlerinages d'art ou de fantaisie fertiles en impressions de charme humoristique ou de beauté pure. Et c'est le cas de ceux à travers lesquels un Teixeira Gomes a cueilli tant de délicieux bouquets, parfumés de fine ironie et chatoyants de mille couleurs. Ah! que la langue portugaise a de charme, maniée par un tel virtuose! M. Teixeira Gomes ne cesse de causer avec son lecteur et, ce faisant, il nous entraîne de ville en rivage, de Portimâo à Capri et d'Alger à Anvers. Il excelle à évoquer de pittoresques figures, à les situer dans leur atmosphère. Lui-même se met en scène à travers de plaisantes anecdotes. Jamais las d'imprévu et de sensations, il mêle les souvenirs d'enfance ou de jeunesse aux impressions de l'âge mûr, aux plus fines et impertinentes observations sur les mœurs des divers peuples et milieux. Tout cela comme au hasard de la mémoire et de la conversation, mais avec un art accompli. Tel nous le découvrîmes dans son premier livre, qu'il réédite aujourd'hui: **Inventaire de Juin,** tel nous le retrouvons dans les contes adorablement nuancés de *Gente singular,* et dans les récentes *Lettres à Columbano,* que tous les vrais artistes auront intérêt à méditer. Mais quelle fraîcheur, quel impayable esprit, quelle absence de préjugés, quel aimable scepticisme païen dans cet *Inventaire de Juin,* dont il nous faut bien constater qu'il n'a pas vieilli!

Un jour de mai, l'impénitent voyageur était à Gênes, retour de Venise. Il cherchait un bateau pour Marseille. On

lui en indique un pour Naples. Et le voilà parti pour la Grande Grèce.

De Naples, il devait gagner la Sicile, puis la Tunisie, puis Alger. Trois jours de folle errance à travers la ville et la campagne, de Santa Lucia aux vignes du Pausilippe, puis la visite des églises, des musées. Et, dans l'éblouissement des merveilles inopinément découvertes, il s'écrie:

Pour qui n'a pas visité le Musée de Naples et les ruines de Pompéi, la Grèce ancienne ne sera jamais qu'une pure convention livresque. Tout ce qui fut dans le passé produit commercial ou courant de l'industrie grecque vaut davantage que les rares chefs-d'œuvre de l'art moderne contemporain. Ah! jamais l'homme ne fut si insolent, mesquin et méprisable qu'aujourd'hui!

Nul n'était mieux fait pour comprendre Chateaubriand et la magie de son style que M. Teixeira Gomes. Tout ce qui est lumière et couleur l'enivre. Capri lui apparaît dans un resplendissement, comme le cœur d'un prisme où la lumière se décompose en couleurs des plus riches. Et il en va ainsi de certaines pages du livre.

Avec M. Teixeira Gomes, l'on ne sait où finit l'autobiographie ni où commence le conte. Voici l'Algarve fleurie (*Paysage sentimental*), et l'incomparable peintre se montre à nous, au soir tombant, tenant sa fille par la main, à travers les amandiers épanouis, qui de leur grisant arome emplissent l'atmosphère. Voici une plage de sable fin, d'où l'on aperçoit au lointain sur la mer les voiles blanches des barques de pêche. Quelque part à l'ombre, il y a des vêtements de femme. Dans une anfractuosité de roc apparaît tout à coup une forme nue, qu'un jeu de lumière passager rend admirable de beauté (*Vénus momentanée*), et jamais cette vision enchanteresse ne se pourra reproduire. Voici Anvers et ses lieux de plaisir, son cosmopolitisme, sa fièvre d'affaires. Une amusante figure castillane, D. Placido, s'y confronte avec la suffisance d'une érudite danoise. Voici une « marine » toute en couleur et mouvement (*Vent qui se lève*). Et que de choses encore, qui ne peuvent être senties et dites que par un Portugais de vieille souche, un Portugais qui sait que la courtoisie exige de sourire, quand on s'adresse aux autres. Dans ce sourire si fin de M. Teixeira Gomes, il y a de la

satire, certes, mais aussi un peu d'élégie voilée, voilée par l'ivresse de la vie.

L'art de M. de Vila-Moura a moins de sérénité, mais il s'adresse plus directement à l'âme. Ses livres sont de poignants documents de psychologie portugaise. Nul n'a analysé avec plus de finesse émotive l'orgueil impuissant des fins de race, la peine maladive des hérédités trop lourdes, l'élan douloureux du Rêve tendu vers l'inaccessible. Voyageur, il nous donne dans **Douleur errante,** sous forme de notes de route, un véritable bréviaire de l'Inquiétude, le Livre des Emotions non lentement savourées, mais lancinantes et jaillies dans l'âme en paquets d'éclairs. Le pèlerin semble être parti pour se fuir lui-même; mais en chaque aspect du monde il se retrouve tout entier. L'itinéraire suivi, à quelques variantes près, a pour les Portugais quelque chose de classique: Espagne, France, Italie. Et c'est l'Italie qui est le but. Vagabondage d'art et d'artiste vers la terre de saint François d'Assise et des plus nobles traditions de beauté, à la recherche de ce subtil élément *surnaturel* qui se cache en toute *réelle* œuvre d'art. Turin, Milan, Venise, Ravenne, Florence, Fiesole, Assise, Pérouse, Rome exaltent tour à tour le voyageur; mais c'est à Florence qu'il est tenté de donner la palme. Au passage, il cueille des images-pensées telles que celle-ci:

Etrange nénuphar de pierre et d'or sur la douce Adriatique: Venise.

L'Arno est le miroir intime de Florence, un songe immémorialement mystérieux.

Les mains les plus puissantes sont encore celles qui bénissent.

Il semble que M. de Vila-Moura ait mis beaucoup de lui-même dans les personnages de son dernier roman: **L'Incendie,** qui a toute la grâce et tout l'intérêt de ce chef-d'œuvre de Camilo Castelo Branco: *Amour de perdition.* Qui s'obstine à vivre au milieu de fantômes évoqués par son hérédité tourne le dos à la vie, et les conflits qui en résultent pour lui ne peuvent que l'acculer au suicide. Tel est le cas de João da Cunha, bâtard de noble souche, qui fera souche de bâtards et qui laissera à un autre moins artiste, mais qui sait aimer et agir, le soin de les légitimer. Dans une am-

biance de scrupule catholique évoluent les douloureuses figures de Miquelina, l'humble amoureuse, et de D. Catarina, qui humilie son orgueil de femme noble devant la nécessité des réparations chrétiennes. Cette longue nouvelle se laisserait facilement, je crois, mettre à la scène.

Mme Maria Portugal-Dias, que retient habituellement le charme de l'Alemtejo, sait goûter également l'attrait des voyages, et nous en donne les preuves dans **La Maison étrangère.** L'imprévu sans cesse renouvelé des visions exotiques et des impressions de route la séduit, et elle sait conter avec aisance, avec esprit, en un style alerte. Elle aime la mer et se rend de Lisbonne à Marseille avec escale à Tanger. Elle s'attarde en Suisse et, par le Saint-Gothard, vient admirer Milan et Venise, pour reprendre le bateau à Gênes. On se plaît à la suivre, à revoir en imagination des choses aimées, à en deviner d'autres.

M. le docteur Americo Pires de Lima nous emmène **Sur la Côte d'Afrique,** à Beira, à Lourenço Marques, à Mozambique, à titre de médecin du Corps expéditionnaire, et les Mémoires qu'il nous offre constituent, non seulement, selon la forte expression de son préfacier M. Ricardo Jorge, un libelle plein de révélations épouvantables sur l'inouïe sauvagerie de l'homme moderne, mais une odyssée vraiment dantesque. Ce livre de vérité crue et dure, exempt de toute fiction, est un acte de courage et de justice, un cri poignant de révolte et de pitié en faveur d'innocentes victimes sacrifiées à l'incurie fataliste d'autorités féroces. Livre de guerre, l'un des plus impressionnants que l'on ait pu écrire, et où s'encadrent des tableaux de la nature tropicale, maints détails minutieusement observés sur la faune et la flore de terres inconnues.

Avec le **Merveilleux Voyage** de Mlle Suzanne Jeusse, c'est l'enchantement et le mystère de Madère et des Açores qui nous sont révélés en un récit à la fois simple et pittoresque, attachant comme un conte de fées. Il y a, au milieu de l'Atlantique, des parages paradisiaques, et que nous ignorons. Naguère, pourtant, nombreux ont été les colons bretons et flamands qui sont allés peupler ces îles, d'où vinrent,

pour illustrer la métropole, des hommes de la taille des Anthero de Quental et Theophilo Braga.

Dans ses *Proses d'été et d'automne* **(De San Lourenço)**, M. Jayme Camara nous détaille entièrement Madère dans ses coutumes, dans ses traditions de religion et de travail, dans ses aspects de nature, dans sa triple activité maritime, citadine et paysanne. Le curieux de pittoresque local, le styliste attentif à enchasser dans sa phrase les mots anciens du terroir s'y égalent à l'ethnographe et à l'érudit. Nous errons ainsi de bourgade en chapelle, de la côte à la montagne et faisons le tour de l'île de l'orient au couchant, de la façon la plus instructive et la plus plaisante.

Tout naturellement, l'étude de la psychologie des peuples se lie, d'une part à la description des coutumes et des paysages, d'autre part à l'histoire pure et simple. Mais trop souvent celle-ci est viciée par l'esprit de parti. Rompant délibérément avec ce travers pernicieux, M. Eduardo Brazâo, dans la mise en œuvre de son **Histoire diplomatique de Portugal,** dont il nous donne maintenant le second volume (1815-1834), s'est efforcé d'analyser les faits en toute scrupuleuse impartialité. Il sent que sa tâche devient de plus en plus épineuse, à mesure que nous nous rapprochons de l'époque contemporaine. Pour lui, au reste, il n'existe pas de régimes politiques bons ou mauvais en soi. Leur qualité dépend de la faculté d'adaptation des hommes qui les manœuvrent aux événements et à l'évolution normale de la vie. Or, celle-ci va quelquefois par bonds. La période étudiée dans ce volume est celle de la *Sainte Alliance* ou de D. Miguel, celle qui s'étend depuis le Congrès de Vienne jusqu'au couronnement de D. Maria II, période de déclin pour le Portugal, de fermentation d'idées à travers le monde.

Période assez analogue à celle que nous vivons présentement. La préparation de la Révolution de 1830 en Portugal s'accompagne de l'émancipation du Brésil et des colonies espagnoles d'Amérique. Un chapitre spécial est consacré à D. Pedro et D. Miguel. La Grèce ressuscite, la Belgique se libère. Il faut que l'idéologie politique accompagne du même rythme la pensée humaine dans sa marche en avant. Telle est la conclusion de ce beau et instructif travail.

1830 marque la prime efflorescence des revendications nationales, basées le plus souvent sur la langue, et qui sont si âprement combattues aujourd'hui au nom de nécessités économiques ou d'autorité. Par la langue, la Galice espagnole, qui revendique maintenant son autonomie, est la très proche parente du Portugal, dont elle est le prolongement naturel. Nous avons dit, à cette place, l'intérêt qui s'attache à ses poètes, à ses prosateurs, aux études publiées par la revue *Nos. Descobrimento* (n° 3) a publié toute une anthologie de nouveaux poètes *galegos:* MM. Augusto Maria Casas (*Chanson de la pluie*), Luis Vasquez Pimentel (*Salle d'hôpital*), Xesus Bal e Gay (*Madrigaux sans objet*), F. Bouza-Brey (*Triades sur la mer et dans la nuit*), Aquilino Inglesia Alvarino (*Mon Cœur*). Or, la langue de Galice a sa grammaire propre, et elle possède un grand nombre d'expressions dialectales. Ainsi, le nouveau **Dictionnaire Galego-Castillan** de M. Leandro Carré Alvarellos, précédé d'une introduction sur l'orthographe et la conjugaison, vient-il combler une lacune. Les définitions sont excellentes, les équivalents bien choisis. C'est un indispensable instrument de travail.

MÉMENTO. — Dans son Essai de reconstitution historique intitulé *Santo Antonio e o Franciscanismo*, M. Antonio Cid apporte une contribution minutieusement fouillée à l'histoire de l'idée franciscaine dans son expansion au moyen âge. Nous apprenons ainsi à mieux juger de ce que pouvait être Lisbonne, un demi-siècle après l'expulsion des Maures, lors de la naissance du saint. Nous y reviendrons.

A plus tard *Acronios*, poèmes libres et pleins de promesses de Luis Pedro, avec une préface de Fernando Pessôa, aux aperçus originaux; *Indefinidamente*, poèmes d'Antonio Porto; *Apontamentos*, suite d'aphorismes à la façon de Nietzsche par Alves de Azevedo; *Economismo*, par Manuel Maia Pinto; *Crepusculo dos Deuses*, étude politique et sociale, par Augusto du Costa; *Pregar no Deserto*, par Americo Pires de Lima; *A dupla figura moral e juridica do Notario*, par Fernando Tavares de Carvalho; *Sentences du Peuple*, traduites des *Dizeres do Povo*, d'Ant. Corrêa d'Oliveira, par Olivier de Bouveignes et G. d'Oliveira-Marques. A plus tard également l'analyse du *Bulletin des Etudes Portugaises*, publié par l'Institut Français en Portugal, et dont le labeur s'appuie sur les meilleures méthodes de la critique érudite contem-

poraine. Lire à *Serra Nova* (n° 368) un libre poème puissamment orchestré et rythmé: *Historia*, par José Regio, le vaillant codirecteur de *Presença* et l'un des coryphées du mouvement moderniste; du même, à *Presença* (n° 37), un autre grand poème d'intense vibration: *Amen*. Lire également à *Nos* de Galice le délicat poème de Bouza-Brey: *Agarimo*, qui donne envie de connaître tout le recueil récent du barde folkloriste: *Nao Senlleira; Camiñantes* (3 sonnets) de M. L. Acuña; *Orballeira na rua*, de l'excellent prosateur R. Otero Pedrayo et *Estado actual da cultura gallega*. *Nos* continue de paraître à Orense sous la vaillante direction de Vicente Risco.

PH. LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Lébédenko: *Tiajoly divizione*, Ed. des Ecrivains de Léningrad, 2 vol., 1933. — Tikhonof: *Klinki i tatchanki*, Ed. des Ecrivains de Léningrad, 1932. — Cholokhof: *Podniataïa tsélina*, Ed. « Fédératsia », Moscou, 1933. — Léonof: *Skoutarevsky*, Ed. « Soviétskaïa Litératoura », Moscou, 1933. — Pavlenko: *Barikady*, même éditeur, Moscou, 1933.

Contrairement à ce qui se passe actuellement en Allemagne, où il existe une tendance nettement exprimée à créer un collectif de travailleurs des lettres, les Soviets, après les résolutions non équivoques adoptées par de récents congrès littéraires, sont revenus à l'idée de rendre à l'homme de lettres toute facilité de travailler individuellement, sans être obligé de se conformer à un mot d'ordre établi par la collectivité. Mais, ceci dit, remarquons que cette mesure, si elle a déjà donné des résultats appréciables, ne s'est manifestée que par la diversité des sujets traités, le mode d'expression et l'affirmation plus grande de la personnalité et du talent de l'écrivain. Elle n'a déplacé que très peu son point de mire. Les écrits des littérateurs soviétiques sont encore et seront probablement toujours à sens unique, si j'ose m'exprimer ainsi. C'est-à-dire qu'ils partent invariablement de la négation du passé pour aboutir, sinon à la glorification, du moins à l'affirmation du présent. Et il est très probable qu'ils n'ont nullement besoin de se faire violence pour tenir cette ligne de conduite, étant par nature des convaincus et des enflammés. Quoi qu'il en soit, leur critique du présent n'a trait qu'aux détails, ne s'adresse qu'à des cas isolés et ne va que bien rarement au fond des choses.

Mais tout cela n'empêche pas de grands talents de se manifester. Et ils sont d'autant plus intéressants qu'ils montrent davantage leurs convictions et la flamme intérieure qui les anime.

Ainsi, c'est bien moins la négation du passé russe et la glorification du présent que l'exposé de toutes les misères et de toutes les défaillances de ce passé, jointes à des espérances dans l'avenir, que nous trouvons dans l'ample et touffu roman de Lébédenko, **Tiajoly divizione** (*groupe d'artillerie lourde*), qui est l'histoire d'une unité de combat (« groupe lourd », comme on dit en termes techniques) durant la grande guerre, mêlée à celle de la Russie de l'arrière.

Je sais bien que la vie russe durant la grande guerre, et surtout le régime politique qui l'étayait, prêtaient trop facilement le flanc à la critique pour que la partie ne soit vraiment trop belle pour celui qui se charge de montrer leurs côtés négatifs. Mais la critique de Lébédenko est celle d'un homme cultivé, doublé d'un parfait écrivain, observateur et analyste. Quant au futur, il n'en parle guère, vu que son roman s'arrête au moment de la prise du pouvoir par les bolcheviks. Mais le fait qu'il fait acheminer le personnage principal de son roman, le sous-lieutenant André Kostrof, vers le bolchévisme à travers beaucoup d'hésitations et de tâtonnements, nous montre où vont ses propres préférences. Cependant, cette orientation finale d'André n'est pas amenée arbitrairement, mais découle logiquement de ce qui la précède. En somme, le roman de Lébédenko n'est pas plus révolutionnaire en soi que le célèbre roman de Kouprine, *Un duel*, ou celui d'Alexis Tolstoï, *Le Chemin des tourments*, dont les principaux héros sont aussi des militaires. Et il ne leur est pas inférieur non plus, ni par le mouvement général du récit, ni par l'art de brosser des tableaux de genre, ou celui de camper des personnages et de les faire parler, ni par ses sentiments patriotiques.

C'est ainsi qu'après la malheureuse et dernière offensive russe contre le front allemand, durant l'été 1917, offensive qui sonna le glas de l'ancienne armée impériale, le héros de Lébédenko écrivait à sa fiancée:

L'armée russe n'existe plus, Hélène! Et les hommes qui com-

posaient cette armée sont aujourd'hui pareils à des fourmis dont le logis a été détruit par les passants et recouvert par la poussière des chemins. (II, p. 320.)

Eh bien, on sent dans ces lignes le sanglot d'une intense tristesse, qui n'a rien à voir avec l'Internationale. Mais Lébédenko n'est pas non plus un pacifiste.

La guerre est monstrueuse, écrit-il (p. 174). La guerre est terrible. Cependant, des millions de gens la font aujourd'hui, comme ils la faisaient hier. Et, malgré le perfectionnement des armements, ils ne deviennent pas fous, ne se transforment pas en des colonnes de pierre, leurs cheveux ne blanchissent pas au cours d'une attaque d'une heure. Mais entre deux combats ils chantent, mangent, s'adonnent à l'amour, intriguent et se haïssent avec ce qui leur reste de haine, qui est toujours plus affilée que la guerre elle-même. Mais la guerre ne peut pas être biffée par un trait de la plume d'or de la Haye, et il est tout à fait vain de frapper à la porte du pacifisme. Une simple négation de la guerre n'apporterait de soulagement à personne. Au surplus, elle sonne pauvrement, comme toute négation d'un fait.

L'indifférence du soldat russe devant ce fait, de même que sa résolution de rendre à l'ennemi des provinces entières, plutôt que de rester sur le front, étonne et écœure le héros de Lébédenko.

Rendre, comme c'est simple, pensait André. Durant un millier d'années, on avait ramassé tout cela, on avait rajusté morceau par morceau. La dynastie... Ivan Kalita... le Terrible... C'est avec les mains de ces mêmes paysans de Kostroma et de Iaroslav qu'on a fait tout cela. Et il paraît qu'ils n'en ont pas besoin...

Voici donc quelques-unes des idées maîtresses du roman de Lébédenko, qu'on voudrait voir traduit en français aux lieu et place de toute cette marmelade doucereuse ou aigrie qu'on nous présente journellement comme étant un produit russe.

Du même bord que le roman de Lébédenko, mais bien moins accentué, est le recueil de nouvelles de Tikhonof, **Klinki i Tatchanki** (*Sabres et carrioles*). L'auteur, dédaignant faire le procès du régime aboli et des hommes qui le représentaient, s'applique à nous dépeindre le soldat russe pendant et après la grande guerre, en une série de tableaux parfois tragiques, mais le plus souvent empreints d'un réel

humour. Les récits de Tikhonof, écrits dans une langue souple et colorée, nous font saisir au vif toutes les particularités du soldat russe, qui restent les mêmes, malgré tous les changements politiques: sa bonne humeur habituelle, son esprit quelque peu narquois, sa bravoure sans phrases, son insouciance devant le danger, ses accès de colère aussi brusques que passagers et, enfin, son penchant pour les chansons et le reste. Bref, un excellent outil de guerre qu'on n'avait pas su utiliser comme il le fallait, mais que le gouvernement des Soviets, après bien des tâtonnements, est parvenu à tenir solidement en main.

Ajoutons qu'à ses tableaux de la vie militaire, Tikhonof adjoint aussi quelques portraits de chevaux qui dénotent en lui un ancien cavalier parfaitement au courant de tout ce qui concerne la race chevaline et, en particulier, le cheval de guerre.

Le roman de Cholokhof, **Podniataïa tselina** (*Terres défrichées* [1]), nous place dans une tout autre ambiance. Cependant, les personnages qui l'animent sont, en partie, d'anciens soldats, des cosaques même, qui n'ont rien perdu de leur combativité de jadis, et l'atmosphère dans laquelle se déroule le roman de Cholokof est aussi saturée d'électricité qu'elle le fut sur le front russe durant la grande guerre, si ce n'est même plus. Car l'ennemi ici n'est plus l'Allemand plus ou moins anonyme, mais le très réel et bien connu gouvernement soviétique qui, sous prétexte d'installer dans une « stanitsa » (village) du Don une communauté agricole, force par tous les moyens les villageois d'abandonner à la collectivité leur avoir et leur liberté. Cela donne lieu à des conflits d'une grande brutalité et des actes de violences allant jusqu'au meurtre. Mais, en fin de compte, les cosaques se laissent persuader par les émissaires de Moscou qu'en renonçant à la possession individuelle ils ne feront que mieux profiter de la terre natale qu'ils adorent.

Le roman de Cholokhof, malgré le grand talent de l'auteur et son art à peindre avec un relief saisissant les groupes et les individus qu'il met en scène, se lit difficilement, surtout

(1) C'est sous ce titre qu'il vient de paraître en français aux « Éditions sociales internationales ».

à cause de l'intérêt minime que nous ressentons pour l'exposé d'une thèse d'un ordre spécial et de portée assez restreinte.

Le nouveau roman de Léonof, **Skoutarevsky,** met en scène un type pathologique à la Dostoïevsky. Le héros du roman de Léonof est un célèbre physicien, quelque peu excentrique, qui cherche à dominer son anarchisme de savant à l'aide de la discipline communiste. Et cette discipline, il la prêche aux autres savants. Il ne suffit pas, leur dit-il, qu'ils travaillent dans leurs laboratoires, il faut encore qu'ils maintiennent un contact étroit avec les événements politiques. Bien que d'origine prolétarienne, Skoutarevsky est entravé dans ces tentatives, tant par les bizarreries de son propre caractère que par la basse mentalité de sa famille: une femme insupportable à tous les points de vue et un fils indigne qui, ligué avec son oncle, cherche à déprécier les découvertes faites par le savant dans le domaine de l'électricité. Mais l'amour d'une jeune et brave prolétarienne le sauve, et il apprend à travailler dans la joie.

Les passages les plus intéressants du roman sont ceux dans lesquels l'auteur décrit les anomalies psychiques de la famille de Skoutarevsky. Cela rappelle les meilleures pages de Dostoïevsky.

Barikady, de Pavlenko, n'est qu'une longue nouvelle dont l'action se passe au temps de la Commune. Le personnage principal de cette œuvre est la foule parisienne, à qui l'auteur reproche de s'être détournée cyniquement de la révolution, en s'occupant, au milieu de l'effervescence politique, de ses petites affaires personnelles.

Le manque de place m'oblige de renvoyer à une prochaine chronique l'analyse des nouvelles œuvres de Kataïef (*Vremia upered*), de Mme Voïnova (*Vostok i Zapad*), de Gladkof (*Enèrgia*) et du vénérable docteur Vèrèsaïèf (*Sestry*).

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Défense du pléonasme. — « Mon petit Jeannot, veux-tu monter en haut, pour me chercher mon fil à repriser? »

« — Halte-là, madame, dira-t-on, le petit Jeannot ne peut monter en bas et vous commettez un pléonasme vicieux, en lui disant de monter en haut.

« — Hé, mon bon monsieur, répondrait peut-être la brave dame (à la façon de Martine), je n'avons pas étugué comme vous et je parlons tout drait comme on parle cheux nous. »

A vrai dire, il n'est pas sûr qu'en s'exprimant ainsi elle parle mal: le pléonasme n'est pas ce qu'un vain peuple pense et l'on en trouve maint exemple chez les grands écrivains. N'a-t-il pas souvent pour but et pour effet d'insister sur un détail et d'attirer l'attention, soit sur l'idée générale, en la renforçant, soit sur quelque à-côté?

Quand Tite-Live nous dit que le berger Faustulus vit la louve « lécher avec sa langue » (*lingua lambentem*) Romulus et Rémus exposés sur le Tibre dans une corbeille, ne nous montre-t-il pas mieux, par cette redondance descriptive, la sollicitude merveilleuse de cette femelle sauvage, qui, à sa manière d'animal, entourait de tendresse maternelle les deux pauvres poupons abandonnés, comme elle l'aurait fait pour ses petits? Et le vieil Horace, chez Corneille, dit à Curiace: « Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux. » Où aurait-on les larmes, si ce n'était aux yeux? Mais cette précision, logiquement inutile, peint d'une façon plus saisissante le visage en pleurs du vieillard.

Un candidat à la licence, interrogé par Emile Faguet, fit sur les romans de la Table Ronde un exposé si brillant que l'examinateur en fut impressionné. Celui-ci complimenta le jeune homme et lui dit en conclusion: « Vous m'avez même appris des choses que je ne connaissais pas. » Parbleu, s'il les avait connues, il n'aurait plus eu à les apprendre! Et pourtant, la phrase n'eût-elle pas paru incomplète et réticente, moins bienveillante, s'il avait seulement dit: « Vous m'avez appris des choses »? Il semble qu'il aurait eu peur, devant le candidat, d'avouer cette ignorance dont il convenait, au contraire, de si bonne grâce.

Les journaux ne nous choquent pas, quand ils parlent d'une « invention nouvelle », et, cependant, sans nouveauté, il n'y a pas d'invention.

Et, au moment où j'écris ceci, M. Minet me considère placidement, assis sur son derrière. « Sur son derrière », bien sûr! Mais ne voyez-vous pas qu'en spécifiant ce détail évident je plaisante sans malice le gracieux félin et que j'évoque,

à son propos, quelque président solennel, chez qui le centre de gravité est devenu l'essentiel de la personne?

La langue s'est faite avec des pléonasmes, quand le sens primitif des mots s'est perdu ou atténué. Les Espagnols disent « conmigo », qui vient de *cum mecum;* les Latins ne bronchaient pas devant *ceteri omnes;* et nous ne saurions cacher notre « aujourd'hui », qui se laisse encore enjoliver. *Parare* n'a pas suffi, il est devenu *præparare,* d'où « préparer ». Alors, pourquoi proscrire « préparer à l'avance », « prévenir à l'avance », « préméditer à l'avance » ? Quand les Allemands ont opéré leur fameux « repli stratégique » sur la ligne Hindenburg, ils se sont retirés sur des positions « préparées à l'avance », et l'expression montre qu'ils avaient longuement travaillé à en rendre les fortifications inexpugnables.

Je désire aller voir un ami très occupé, je ne me présente pas chez lui sans crier gare. « J'irai chez vous un de ces soirs, lui dis-je, mais, pour ne pas trop vous déranger, je vous préviendrai à l'avance. » C'est plus poli que « prévenir » tout court, car « à l'avance » indique que je laisserai à mon ami le temps de se retourner, de s'habituer à ma visite et même, s'il ne peut me recevoir, de me le faire connaître en me prévenant, lui, au dernier moment.

De même, un crime prémédité à l'avance a été plus longuement mûri que s'il avait été seulement prémédité.

Une jeune femme aux cheveux coupés longs sort du bain et court sur la plage en agitant sa perruque. Si elle la secoue ainsi sans dommage, c'est parce que la perruque est bien à elle, faite de ses propres cheveux, tout à fait vivants, et qu'on ne pourrait sans douleur l'arracher de sa tête. Il n'en serait pas ainsi, si elle portait une *fausse perruque.*

Ici, le lecteur trouvera peut-être que j'use de *sophismes captieux,* mais le sophisme est captieux par définition. De même, le prétexte est par nature fallacieux ou vain, et pourtant on n'hésite pas à le décorer de ces deux épithètes.

A vouloir ne jamais user du pléonasme, on devrait blâmer les formules où Homère dit qu'Achille ou Hector « se réjouit dans son cœur ». C'est de telles expressions que sont nés ces verbes pronominaux, qui n'ajoutent en apparence rien au sens. Pourtant, « Madame se meurt » n'est pas identique

à « Madame meurt ». Le premier marque que l'événement est considéré dans son cours et sa durée, inachevé encore quoique fatal, et exprime plus d'émotion. Aussi, l'action une fois terminée, le pronominal disparaît: on ne dit pas: « Madame s'est morte ». Mais « suicider » est pronominal, l'usage a consacré et rendu correcte la forme « se suicider ». Est-ce donc qu'on peut suicider un autre? Hé! oui, plus d'un procès le prouve: qu'on accule, par chantage ou menaces, un malheureux à attenter à ses jours ou qu'après l'avoir aidé, même malgré lui, à faire le grand saut, on organise une petite mise en scène, on l'a suicidé. Et attendons-nous à ce qu'on dise un jour, pour bien préciser: « Il s'est suicidé lui-même. »

Faut-il donc réhabiliter « monter en haut », « descendre en bas », « sortir dehors »? Pas toujours, certes: là où « monter », « descendre » et « sortir » suffisent, il convient de s'en contenter. Mais « monter », ce n'est pas toujours « aller en haut »: on peut monter en bateau, même si le quai d'embarquement domine le navire, et, pour descendre à terre, il faut parfois gravir les marches d'un escalier ou les barreaux d'une échelle. Dans une petite maison, « en haut » et « en bas » représentent non des directions, mais des lieux. « En haut », c'est le premier et unique étage et « en bas », c'est le rez-de-chaussée. La maman qui reprise des chaussettes au rez-de-chaussée dit à son petit garçon de *monter* l'escalier pour aller chercher *en haut*, c'est-à-dire au premier, le fil qu'elle y a laissé et dont elle a besoin. Sortir, c'est quitter la maison, mais si l'on sort pour faire un tour dans le jardin ou dans la cour, on ne sort pas dehors. Ne nous étonnons donc pas si un portefaix irascible, invectivant contre un employé de bureau, qui, retranché derrière son guichet, lui a opposé d'un ton sec les exigences du règlement, lui crie avec fureur: « Sors dehors! je te fais ton affaire. » « Sors » signifie: « Quitte ce lieu où tu te tiens à l'abri »; « dehors » désigne l'endroit où l'explication pourra se faire à armes égales, au gré du client.

Ce sont là des pléonasmes familiers, qu'il faut considérer avec indulgence. Il y aurait quelque pédantisme à les traiter avec sévérité. Le purisme vrai doit veiller à la juste expression de l'idée et non point brider la pensée: sinon l'on tombe

dans l'étroitesse et la prétention. Le simple emploie naturellement le pléonasme, qui a toujours été un des procédés les plus courants de la langue populaire. Et cela ne provient ni de ce que le sens du mot est mal compris, ni de ce que l'on exagère systématiquement, mais de ce que le peuple donne volontiers à son parler une vigueur pittoresque. Quand le pléonasme, avec gaucherie parfois, ajoute au sens, précise une nuance et confère au style une variété plus grande, il ne faut pas le répudier. Car il correspond, dans l'esprit du sujet, à l'ébauche d'une idée. En élaguant la conversation de toutes les frondaisons qui s'y enchevêtrent à l'aventure, on remplacerait la forêt par un parc bien ratissé. Les libres entretiens des bonnes gens deviendraient « nus comme le discours d'un académicien ». Plus de spontanéité, plus d'estrambord, plus de cette outrance méditerranéenne, que le geste vient encore appuyer; mais le maintien froid et compassé du monde où l'on s'ennuie. Ah! non, chaque chose en son temps: il faut des discours de haute tenue, d'un style relevé, mais le torrent de la vie ne doit pas toujours être canalisé.

Ce qu'il faut aimer, c'est le naturel; ce qu'il faut proscrire, c'est ce pédantisme qui naît de l'incompétence. Car n'est-ce pas souvent d'une vue superficielle et mal informée que viennent les condamnations automatiques de prétendues fautes d'expression? Aussi devons-nous nous montrer aussi sévères pour les aliborons qui se servent de termes scientifiques dont ils ne saisissent pas le sens, que nous serons indulgents pour les « crocheteurs du Port au Foin », exprimant naïvement ce qu'ils ressentent. Dans le journal local d'un arrondissement de Paris, il est question de « panacée universelle ». Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis trouver que l'épithète « universelle » ajoute quoi que ce soit au mot « panacée ». Ici le pléonasme ne révèle pas autre chose que la bévue de celui qui emploie un vocable dont il n'a point l'intelligence. Ce peut être aussi une pure inadvertance: tel était sans doute le cas de ce médecin, vraiment bien étourdi, que j'entendis, il y a quelques années, me parler d' « entérite intestinale ». Franchement, il ne savait plus ce qu'il disait. De tels pléonasmes aboutiraient à dépouiller les mots de leur signification. On en viendrait à parler d'amnésie de la mé-



moire ou de psychologie de l'âme; la langue s'altérerait sans compensation. C'est contre ces pléonasmes-là seuls qu'il faut s'élever, car ils trahissent une ignorance qui s'ignore, — la pire, selon Socrate.

PIERRE COUISSIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Ferdinand Bac : *Promenades dans l'Italie nouvelle. II : Florence, Gênes, Venise, Milan;* Hachette.

H.-P. Blavatsky : *Dans les cavernes et jungles de l'Hindoustan;* Edit. Adyar. 12 »

Albert Flament : *Le voyageur sans bagages;* Flammarion. 12 »

Edouard Wyss : *Au delà des cimes.* Avec 6 dessins à la plume de B. Schmidt; V. Attinger. » »

Art

Alfred Leroy : *Histoire de la peinture française, 1800-1933. Son évolution et ses maîtres.* Avec des illust.; Albin Michel. 20 »

Criminologie

Jacques Peuchet : *Les secrets de la police de Louis XIV à Louis-Philippe;* Nouv. Revue franç. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur P. Thomas Bret : *La guérison surnaturelle ou Métiatrie;* Ballière, 2 vol. 30 »

Docteur P. Thomas Bret : *Précis de métaphysique. I : Subconscient et Métapsychisme. II : La Parapsychique,* Ire et IIe parties; III : *La Parapsychique,* IIIe, IVe et Ve *parties;* Baillière, 3 vol. Le premier. 40 » Les deuxième et troisième, chacun. 20 »

Fernand Divoire : *Néant... paradis... ou réincarnation?* Dorbon aîné. » »

Gustave Thibon : *La science du caractère. (L'œuvre de Ludwig Klages.* (Coll. *Questions disputées*); Desclée de Brouwer. 12 »

Finance

David Ricardo : *Principes de l'économie politique et de l'impôt.* Avec Introduction, Notes et Appendices de E. C. K. Gonner. Traduit de l'anglais par C. Debyser. Avec un portrait en héliogravure; Costes, 2 vol. 36 »

Histoire

Octave Aubry : *La jeunesse du Roi de Rome.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Comtesse de La Bouëre : *La guerre de la Vendée, souvenirs, 1793-1796.* Préface par le Marquis Costa de Beauregard. Nouv. Edit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Littérature

Helen Ashton : *Le docteur Serocold ou la journée d'un médecin,* traduit de l'anglais par Denyse Clairouin; Plon. 12 »

Auriant : *Aventuriers et Originaux* (Ahmed Aga le Zantiote. Basile Fackr, marchand de Damiette. Le pharmacien Royer. Ismaïl Gi-

braltar, amiral égyptien. Ibrahim Aga et Osman Effendi, Le Cheick des Oasis. Mohammed Effendi. Lubbert-Bey). (Coll. *Les vies parallèles*); Nouv. Revue franç. 15 »

Charles Baudelaire : *Petits poèmes en prose. (Le Spleen de Paris).* Texte établi et présenté par Daniel Rops; Belles-Lettres. 18 »

Jean de Bosschère : *Les paons et autres merveilles.* Préface de Jacques Delamain. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Marcel Dugas : *Un romantique canadien, Louis Fréchette, 1839-1908;* Revue Mondiale. 15 »

Edmond Eggli et Pierre Martino : *Le débat romantique en France, 1813-1830. Pamphlets. Manifestes. Polémiques de presse.* Tome I : *1813-1816,* par Edmond Eggli; Belles-Lettres. 50 »

Edouard Krakowski : *Contre le fatalisme historique : Le retour au culte des héros;* V. Attinger. » »

René Lauret : *Le théâtre allemand d'aujourd'hui;* Nouv. Revue franç 18 »

Prince de Ligne: *Les plus belles pages du Prince de Ligne.* (Mes Ecarts. Coup d'œil sur Belœil. Œuvres diverses. Théâtre. Poésies. Bade et Bussy-Rabutin l'Autrichien. Le Prince Eugène de Savoie. Le Feldzeugmeister Bonneval. Casanova. Correspondance. Appendice: Anecdotes et Bibliographie). Avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène; Mercure de France. 15 »

Martial : *Epigrammes,* tome II, 1re partie, Livres VIII-XII. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac; Belles-Lettres. 25 »

Martial : *Epigrammes,* tome II, 2e partie, Livres XIII-XIV. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac; Belles-Lettres. 20 »

Jean Morienval : *Les créateurs de la grande presse en France. Emile de Girardin, H. de Villemessant, Moïse Millaud;* Edit. Spes. 12 »

Martin-Jacob Premsela : *Edmond Rostand;* Meulenhoff, Amsterdam. » »

Noëlle Roger : *Jean-Jacques, le promeneur solitaire;* Flammarion. 18 »

Paul Verlaine: *Rimbaud raconté par Paul Verlaine.* Avec 4 dessins de Verlaine. Introduction et Notes de Jules Mouquet; Mercure de France. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Paul Voivenel : *Avec la 67e Division de Réserve,* I; Edit. de l'Archer, Toulouse. 20 »

Philosophie

Louis Reynaud : *L'âme allemande;* Flammarion. 12 »

Docteur Henri Wallon : *Les origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité;* Boivin. 24 »

Poésie

Pierre Abel : *La mort du faune et quelques vers;* Imp. Lechevrel, Mayenne. 15 »

Françoise Auran-Boudet : *Chansons pour la Sauge;* Imp. Industrielle, Saint-Etienne. 10 »

Charles Baudelaire : *Les Fleurs du Mal.* Avec une préface d'André Suarès et une pointe sèche originale d'Edgar Chahine; L'Artisan du Livre. » »

Yves Bescou : *Rythmes inactuels;* L'Action intellectuelle. 15 »

Jean Bucheli : *Malgré le vœu de Pénélope;* La Caravelle. 12 »

Olga Goutvein : *Sommets, Rivages;* Revue des Indépendants. 8 »

Eliane Greuze : *Les humbles destins;* Revue des Poètes; Perrin. 15 »

Germaine Tracol : *Le bréviaire du libre-penseur en deux poèmes;* Figuière. 4 »

Politique

Fernand de Brinon : *France-Allemagne 1918-1934;* Grasset. » »

Léon Trotsky : *Histoire de la Révolution russe.* Tome III : *La Révolution d'Octobre.* Traduction de Maurice Parijanine approuvée par l'auteur; Rieder. 15 »

Questions militaires et maritimes

Marcel Dupont : *Nos vieux houzards.* Avec 34 reproductions en couleurs et en noir d'uniformes de l'époque; Berger-Levrault. 25 »

Gaston Pastre : *La défaite d'Armide. Napoléon à Iéna.* Avec 2 cartes h. t.; Berger-Levrault. 15 »

Questions religieuses

Robert Chabrié : *Michel Boym, Jésuite polonais, et la fin des Ming en Chine, 1646-1662,* contribution à l'histoire des Missions d'Extrême-Orient. Edit. Pierre Bossuet, 8, rue Notre-Dame-des-Champs. » »

Elizabeth M. Frazer : *Le renouveau religieux d'après le roman français de 1886 à 1914;* Belles-Lettres. 20 »

Henri Ghéon : *Le curé d'Ars.* Avec 19 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3.95

Georges Goyau : *L'Eglise et la guerre;* Flammarion. 12 »

Roman

Léopold Aubert : *Jean Millière,* roman provençal; Figuière. 12 »

Francis Carco : *La lumière noire;* Albin Michel. 15 »

François Fosca : *C'était hier l'été;* Plon. 12 »

Claude Morgan : *Violence;* Flammarion. 12 »

Albert Ourgaud : *Camp-Lébré,* récit pyrénéen; Revue littéraire et artistique, 64, rue Ordener, Paris. 12 »

Marie Louis-Reyjal : *Du sacerdoce à l'hymen;* Figuière. 12 »

José-Eustasio Rivera : *La Voragine,* traduit de l'espagnol par Georges Pillement. (Coll. *Les prosateurs étrangers modernes*); Rieder. 15 »

Gabriel Trinquet : *Le faiseur de vies;* Mercure Universel. 15 »

Pierre Véry : *Les quatre vipères,* roman policier; Société d'Edition. 7 »

Sciences

Georges Bohn : *Reproduction, sexualité, hérédité.* (*Leçons de zoologie et biologie générale,* II); Hermann. » »

E. Cartan : *Les espaces métriques fondés sur la notion d'aire.* (*Exposés de géométrie,* sous la direction de M. E. Cartan, I); Hermann. 12 »

Varia

Et. Bernard-Précy et Robert Benoist : *Au volant,* cours pratique de conduite automobile. Nouvelle édition entièrement revue et mise à jour par Et. Bernard-Précy. Avec 210 illust. nouvelles; Tallandier. 15 »

A. Demangeon : *Paris, la ville et sa banlieue.* Avec des illust.; Bourrelier. 10 »

François Jaffrennou : *La clef des noms;* Heugel, 36, rue du Bac, Paris. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un buste à Léon Deubel. — Une lettre de M. C. Spiess à propos de l' « Histoire physiologique de l'Homme ». — A la Société Huysmans. — Le soixante-dixième anniversaire d'Edvard Munch. — « William Busnach, juif ». — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La correspondance de Victor Hugo. — Stérilisation. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Un buste à Léon Deubel. — La Société des Amis de Léon Deubel adresse à ses adhérents et aux admirateurs du poète l'appel suivant :

Le sculpteur japonais Hiroatsu Takata, membre de notre Société

et admirateur fervent de Léon Deubel, qu'il s'est efforcé de faire connaître à ses compatriotes, vient de réaliser, pour sa seule joie artistique, la maquette d'un buste de notre ami.

D'accord avec la Société Eugène-Delacroix, qui veut bien nous prêter un concours aussi précieux qu'empressé, nous avons pensé qu'il serait désirable que ce buste fût coulé dans le bronze et érigé aux Sept-Arbres ou dans le voisinage immédiat de l'endroit où Deubel s'est jeté à l'eau. Ce serait là, à la fois, un hommage durable à la gloire du disparu et l'affirmation éclatante du succès qui couronne nos efforts communs.

L'artiste offre bien volontiers son travail à notre Société, mais, comme il est pauvre, nous voudrions, sans compromettre l'existence ou même la prospérité de celle-ci, nous substituer à lui pour la fonte et la pose du buste et, si possible, attribuer au sculpteur une petite somme qui sera loin de représenter la valeur de l'œuvre.

C'est pourquoi nous avons décidé, en utilisant le cadre de la Société des Amis de Léon Deubel, mais en quelque sorte en dehors de son activité normale, d'ouvrir une souscription qui nous permette de nous procurer les quelques milliers de francs nécessaires à la réalisation de ce projet qui nous tient au cœur.

Nous nous adressons en premier lieu aux amis et aux admirateurs de Léon Deubel qui, par leur dévouement, nous ont déjà permis de si belles réalisations.

Je me permets donc de vous demander, si vous approuvez notre initiative, de faire parvenir, en sus ou en dehors de votre cotisation annuelle, votre obole à notre dévoué trésorier, M. Eugène Chatot, 15, rue Saint-Benoît, Paris (VIe) (c. c. postal 1059-68 Paris). Nous laissons à votre appréciation le montant de votre contribution volontaire qui sera la bienvenue, si minime qu'elle puisse être.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, M..., l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Pour le Comité :
Le Président,
GEORGES DUHAMEL.

Première liste de souscriptions

Georges Duhamel	100 fr.	Jules Mouquet	100 »
Le *Mercure de France*.	100 »	Mme J. Gressenbucher.	20 »
Eugène Chatot	100 »	Emile Martinet	20 »
Mme L. Chatot	20 »	Marcel Martinet	20 »
Jean Reande	50 »	Simon Noguès	20 »
Mme Delphine Pergaud.	50 »	Mme Félix Journaud ..	5 »

Louis Postif	20	»
Armand Dehorne	100	»
René Rambaud	25	»
Félix Gaiffe, professeur à la Sorbonne, président des « Gaudes ».	40	»
Jean-Hubert Bloch	20	»
André Foulon de Vaulx.	100	»
Emile Janson	20	»
Georges Guy-Grand	30	»
Léon Simonin	10	»
A. Guy, président du Centre d'Amitié Internationale	10	»
Frédéric Bataille	12	»
Mme H. Blandin	25	»
Francis Jourdain	25	»
A. M. Gossez	25	»
Chatelet, recteur de l'Académie de Lille	100	»
A. Garnier, directeur de la « Muse française ».	50	»
Charles Vildrac	100	»
Luc Durtain	30	»
André Mora	15	»
Quelques jeunes gens à un poète	20	»
Henri Didier	20	»
René Tissot	50	»
Pierre de Saint-Prix	50	»
Edmond Miellet, député de Belfort, ancien Ministre	100	»
Le Commandant Wintzer	10	»
Léon Renaud	20	»
Emile Pachkowsky	20	»
Charles Tillac	15	»
Georges Courville	15	»
Etienne Soissons	50	»
Mlle Anne Guillaumot.	25	»
Alain	50	»
Mme Victorine Rabiet.	25	»
Romain Rolland	500	»
Yves-Gérard le Dantec.	20	»
Louis Mandin	20	»

Total de la 1re liste : 2.372 fr.

§

Une lettre de M. C. Spiess à propos de l' « Histoire physiologique de l'Homme ».

Ce 16-1-34.

Mon cher confrère,

Dans son compte rendu (1) de mon dernier ouvrage: *Eros ou l'Histoire physiologique de l'homme,* M. Masson-Oursel cite un passage de mon livre qui peut donner la mesure de mon antisémitisme, mais qui n'est pas inspiré de Gobineau, comme le prétend votre collaborateur. L'antisémitisme ne joue aucun rôle dans l'œuvre ethnique de Gobineau, comme l'a montré R. Dreyfus (2). Je suis gobiniste parce que je crois que la vie des peuples, comme celle des individus, est soumise à l'action ethnique, primordiale et fatale du corps (3). Je déclare que mon antisémitisme ethnique, qui aime le genre humain, honore l'homme en soi et affirme

(1) *Mercure* du 15-1-1934.
(2) *Gobineau et les Juifs. Revue de Paris,* n° 19.
(3) *Le Corps Educateur,* par C. Spiess. Ed. Athanor, Colombes (S.).

le libre arbitre, est basé sur les faits suivants qui constituent peut-être, une solution du problème juif:

1° La circoncision juive est l'empreinte sexuelle du psychisme féminin qui explique pourquoi le Juif n'a que des appétits et des ambitions femelles.

2° Son parasitisme social est pour lui une nécessité biologique.

3° Sa carence de l'amour érotique, esthétique, moral ou humain, due à la sénilité de la race et au naufrage sexuel de la puberté, est la trahison de l'humanité (baiser de Judas).

Quant à Hitler, il n'est gobinien que par sa conception de la supériorité de la race germanique, appliquée aux Allemands par H.-S. Chamberlain, qui a étendu le concept de l'aryano-germanisme gobinien, comme l'a montré Friedrich (4).

Par contre, l'antisémitisme hitlérien se justifie par la prostitution sexuelle de l'amour, pollution juive qui détruit la race, dégrade l'individu et corrompt l'humanité.

Le *nationalisme*, selon Gobineau, n'est qu'une invention tyrannique du génie de Sem, dont l'idée despotique résiste mal à la race, à la noble indépendance de l'individualisme aryen, de même que l'absolutisme de la théocratie et de la Loi.

C'est ce qui justifie à la fois l'antisémitisme et le *panracisme* hitlériens.

J'ajoute qu'il n'y a rien de plus méprisable au monde que l'antisémitisme politique de Léon Daudet, qui n'est qu'un suicide moral!

« Quand les peuples sont blets, dit Jean Lorrain, les mouches s'y mettent (5). »

CAMILLE SPIESS.

§

A la Société Huysmans. — Au cours de la dernière réunion du Comité de la Société J.-K. Huysmans, M. Marcel Bouteron a été élu à l'unanimité en remplacemnt de l'abbé Bremond.

§

Le soixante-dixième anniversaire d'Edvard Munch. — Le 12 décembre dernier, la Norvège fêtait le 70e anniversaire de l'un de ses plus grands peintres: Edvard Munch, qui fut jadis le principal instaurateur de la peinture dite « moderne » et dont les premières œuvres influencèrent certainement les expositions des « sécessionnistes » berlinois. Munch, dominé par Ibsen et Strindberg, apporta à la peinture « pure » une tournure d'esprit nordique.

(4) *Etudes sur Gobineau*, p. 139. Leipzig, 1906.
(5) *Les Poussières de Paris* (p. 189).

Il aima les figures de malades, de mourants et d'anormaux. La douleur grimace dans chacune de ses toiles. Mais c'est justement ce « renouveau de mysticisme nordique », interprété dans ses œuvres, qui lui valut en Allemagne l'estime et la popularité. — N. B.-C.

§

« William Busnach, juif ». — Au cours de son essai, *le Problème juif est-il soluble?*, paru dans le dernier *Mercure*, M. G. Welter écrit:

Parfois cette comédie [de dissimuler leur race] dégoûte les Juifs honnêtes, même dans les milieux qui paraissent les plus assimilés. C'est ce qui arrive quand un événement violent vient réveiller leur race endormie, — l'auteur dramatique Busnach se faisant faire, au temps de l' « Affaire », des cartes de visite ainsi conçues: « *William Busnach, juif* »...

Bien avant l' « Affaire », Busnach, loin de renier sa race, se vantait d'être juif. A propos de je ne sais quel roman par lui mis en pièces, il écrivait à Zola:

...Comme je suis juif d'abord et très ennuyé d'argent ensuite,... je voudrais bien arranger les droits d'une façon différente de celle dont nous avons parlé...

Au fort de l' « Affaire », il terminait une de ses lettres à l'auteur de *Nana* [datée du Havre, 15 septembre 1899], en signant:

YOUPIN BUSNACH
comme dit ce jean-foutre de
Jean Drault.

William Busnach n'était pas un juif honteux ou, comme dit M. Welter, un « crypto-juif ». — AURIANT.

§

Les Amis de la Prononciation française du Latin sont douloureusement éprouvés. Ils ont perdu en M. Emmanuel Rodocanachi non seulement un de leurs membres, dont l'adhésion leur avait inspiré une véritable fierté, mais encore leur trésorier. M. Rodocanachi avait de multiples intérêts. Ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était cette étude de Rome, de la Rome des papes de la Renaissance, à laquelle il a consacré une vingtaine de volumes, et qui avait assuré son entrée à l'Académie des sciences morales et politiques.

Il était très bon, très généreux, d'une courtoisie qu'on n'est plus habitué à rencontrer de nos jours et qui rendait les relations avec lui infiniment plaisantes. Descendant d'une vieille famille grecque, mais né à Paris, son patriotisme français ne lui avait pas fait oublier son pays d'origine.

Il est mort presque à l'heure où avaient lieu les obsèques de Mme Rodocanachi. Sans doute, n'aurait-il pas souhaité lui survivre. On ne peut à ce propos s'empêcher de penser au couple que notre fabuliste a immortalisé. — A. BARTHÉLEMY.

§

La correspondance de Victor Hugo. — *La Correspondance de Victor Hugo* étant en préparation dans l'Edition Nationale (tirée à l'Imprimerie Nationale), commencée par Paul Meurice et reprise par Gustave Simon puis par Mme Daubray, le Comité de la Fondation Victor Hugo serait reconnaissant aux personnes possédant des lettres d'Hugo de vouloir bien en donner connaissance à Mme Daubray, à la Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu.

Je ne puis voir Mme Daubray au milieu des manuscrits d'Hugo, écrivait l'an dernier Lucien Descaves, sans penser à Cosette guidée, la nuit, dans le bois de Montfermeil, par l'ombre énorme de Jean Valjean, qui l'aide à porter un seau plus haut qu'elle...

Pourquoi cette association d'idées?

C'est que lorsque le Théâtre de la Porte Saint-Martin, en 1878, représenta la pièce tirée des *Misérables,* le rôle de Cosette fut attribué à la même personne qui, aujourd'hui, classe et annote avec autant d'érudition que de piété les trente mille papiers inédits laissés par le poète et se rapportant à ses œuvres parues ou à paraître. — L. DX.

§

Stérilisation. — En dépit de tous les sarcasmes, protestations et oppositions, le principe de la stérilisation de certaines catégories de malades fait son petit bonhomme de chemin. Voici maintenant que le Canada s'apprête à l'appliquer en grand, après que l'Etat d'Alberta en a montré tout les bienfaits (?). C'est du moins ce qu'assure M. Georges Hoadlen, ministre de l'agriculture de cet Etat, qui vient de déclarer: « La stérilisation n'est plus un problème dans l'Alberta. Elle a été acceptée chez nous par tous les partis politiques. Les résultats en sont satisfaisants, au point d'éliminer dans cette question toutes les autres considérations ». — N. B.-C.

§

Le Sottisier universel.

MONALDESCHI (Jean, marquis de), seigneur italien, grand écuyer et favori de Christine, reine de Suède, qui le fit assassiner à Fontainebleau en 1657... L'horreur provoquée par ce crime fut telle que la souveraine dut renoncer à ne plus reparaître à Paris. — *Le Larousse pour tous,* t. II, p. 208.

Il fut aussi vu un autre signe au cul, et voici un grand Dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes et sur ses têtes sept diadèmes. (Apocalypse, 12.3.) — *Figaro illustré,* décembre 1933.

A l'occasion du nouvel an, et à l'approche de son troisième centenaire, l'Académie a eu la coquetterie d'offrir un coup de plumeau à un buste, entre tous vénérable, de sa salle des séances. Ce buste est celui de Villemain qui, après Arnault et avant Guy Patin, fut son secrétaire perpétuel, au dernier siècle, pendant trente-cinq ans, de 1835 à 1870. — *Figaro,* 8 janvier.

CONCERT. — 10 heures: *Poste parisien:* disques des morts qui se sont tus. — *Le Jour,* 8 décembre.

La France a sauvé la civilisation par ses armes; elle la perpétuera par son exemple... » Ainsi parle Ford-Madox Ford, le célèbre écrivain américain. — *L'Intransigeant,* 5 janvier.

Mais qui donc a choisi le directeur du Mont-de-Piété de Bayonne? C'est le préfet des Hautes-Pyrénées. — *L'Œuvre,* 8 janvier.

Théophile Gautier, en outre de ses feuilletons, écrit les souvenirs de son voyage en Egypte pour l'inauguration de l'isthme de Suez. — PAUL GINISTY ET M. QUATRELLES-L'ÉPINE : *Chronique parisienne des six derniers mois d'Empire,* p. 195.

Vicomte de Foucaut, lorsque vous empoignâtes
Eugène Manuel de vos mains auvergnates...

— L. E. GAUTIER, *Un Siècle de colonisation,* p. 160.

— Vous n'avez pas froid, ma chère Jenny? s'inquiétait le jeune homme avec empressement.

— *No, dear,* répondit celle-ci avec un léger accent qui dénotait une origine étrangère. — GUY DE TÉRAMOND, *Je sais tout,* juillet 1913.

C'est un triste voyage dans un triste quartier, un quartier pour roman d'Alphonse Daudet, où semblent planer des fantômes de l'*Evangéliste* et du *Petit Jack.* — GEORGES IMANN : « Chanaan-sur-Seine », *Candide,* 25 janvier.

§

Publications du Mercure de France.

RIMBAUD RACONTÉ PAR PAUL VERLAINE, avec quatre dessins de Verlaine; Introduction et Notes de Jules Mouquet. Volume in-16, 12 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur Japon impérial, hors commerce, et 33 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 33, à 40 francs.

LES PLUS BELLES PAGES DU PRINCE DE LIGNE (*Mes écarts. Coup d'œil sur Belœil. Œuvres diverses. Théâtre. Poésies. Bade et Bussy-Rabutin l'Autrichien. Le Prince Eugène de Savoie. Le Feldzeugmeister Bonneval. Casanova. Correspondance. Fragments de l'Histoire de ma Vie.* Appendice: *Anecdotes et Bibliographie*), avec un portrait. Notice de Charles-Adolphe Cantacuzène. Volume in-16, 15 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.